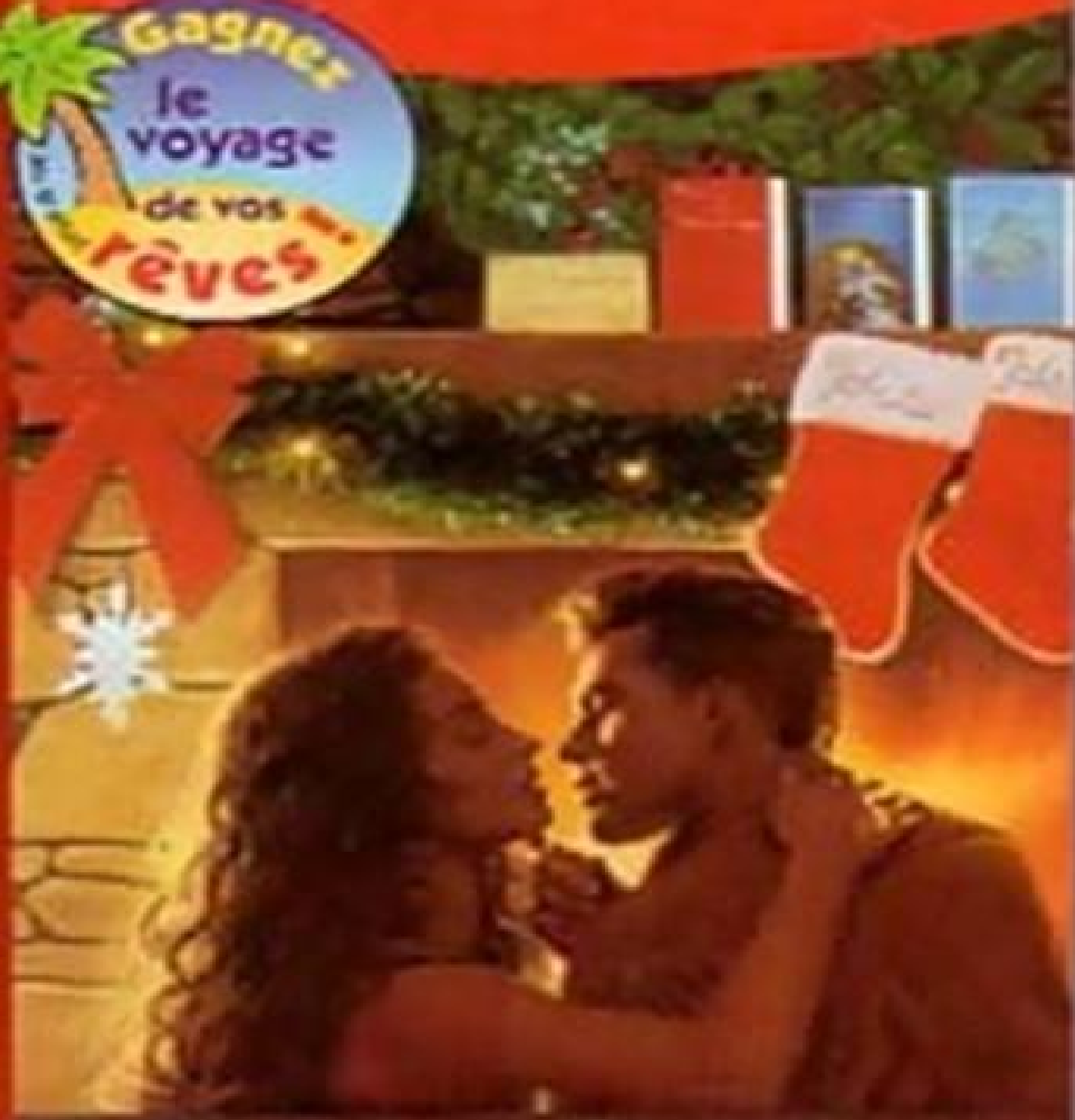


Collection Rouge Passion



ALEXANDRA SELLERS

Le cadeau idéal



ALEXANDRA SELLERS

Le cadeau idéal

COLLECTION ROUGE PASSION N° 887

RESUME

Mère désespérée rech. gentille fille entre 20 et 35 a., réussissant bien dans la vie, pour participer à repas de Noël. Physique indifférent. Pas sérieuse s'abstenir.

Samantha Jagger leva le nez de son journal, mordilla son feutre rouge et se mit à réfléchir... Désespérées, les mères l'étaient en général à cause de leurs enfants. Et si celle-ci recherchait une «gentille fille», c'était probablement qu'elle-même avait un «gentil garçon». Un grand niais qu'elle ne réussissait pas à caser ? Un type brillant, mais caractériel, et dont aucune femme ne voulait ? Impossible de trancher. Et, à vrai dire, il n'y avait qu'un moyen de savoir : répondre à cette annonce, et se proposer comme candidate ! Parce que, quand on est une journaliste à l'affût de sujets pittoresques, on ne rate pas l'occasion de jouer le rôle du cadeau de Noël à un repas de famille ! D'ailleurs, que risquait-elle ? Au pire, le fils «désespérant» de la « mère désespérée» essaierait de jouer un peu avec son cadeau. Mais Sam comptait bien soigner l'emballage, et s'enrubanner très, très serré, pour décourager même les doigts les plus habiles.

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :
A NICE GIRL LIRE YOU

Traduction française de
SOPHIE PERTUS

1.

« Mère désesp. rech. gentille fille entre 20 et 35 a., réussissant bien dans la vie, pour participer à repas de famille. Physique indifférent. Pas sérieuse s'abstenir. »

En quête d'un stylo. Samantha Jagger posa sa tasse de café et fouilla dans le vase posé au milieu de la table. C'est là qu'elle disposait, en vrac avec des fleurs séchées, tout un jeu de crayons. Comme d'habitude, pas un n'était utilisable... C'était bien elle, ça, de conserver ce dont elle aurait dû se débarrasser !

Finalement, elle débusqua un feutre rouge encore en état de marche et entourra la petite annonce. Puis elle se cala sur sa chaise, prit sa tasse de café et se mit à boire à petites gorgées en réfléchissant.

D'après ce qu'elle savait, les « mères désespérées » l'étaient en général au sujet de leurs enfants. Que cherchait donc celle-ci ? A présenter, mine de rien, une possible épouse à son vieux garçon de fils ? A donner raison au célèbre adage qui veut que « Qui ne tente rien n'a rien » ?

Sauf que l'annonce ne précisait pas que la candidate dût être libre de toute attache sentimentale... Donc, sa première interprétation était peut-être erronée. Etait-ce plutôt une *fille* rebelle qui réduisait sa mère au désespoir ? Une Fille à laquelle elle désirait présenter quelques modèles de réussite féminine, pour l'exemple...

Dans ce cas, si elle répondait à cette annonce, Sam pourrait sans doute tirer de l'expérience un article intéressant pour l'un des magazines qui la faisaient travailler.

Elle se décida à pousser l'enquête un peu plus loin. Que risquait-elle ? Ce ne serait pas la première fois que, pour les besoins de sa rubrique, elle serait confrontée à une situation bizarre !

Elle alla à son bureau et fouilla dans un tiroir à la recherche d'une feuille de papier présentable. Tout ce qu'elle dénicha fut un bloc sténo ligné. Ça suffirait. Munie du calepin et d'une enveloppe, elle retourna à la table de la cuisine et griffonna une réponse, au feutre rouge :

« Chère maman désesp., ai lu votre annonce. Adore les repas de famille. Contactez Sam. » Puis elle ajouta son numéro de téléphone en pestant contre son feutre récalcitrant. Zut ! Le numéro était à peine lisible... ! Tant pis, la mère désespérée n'aurait qu'à y regarder de plus près. Et rezut ! Elle venait d'arracher trop vivement la feuille du carnet et d'en déchirer tout un coin. Bah ! le mot « Chère » n'avait pas grande importance dans l'affaire. Et comme elle était déjà en retard...

Elle fourra le papier tel quel dans l'enveloppe qu'elle cacheta, et inscrivit le numéro de boîte postale ainsi que l'adresse du journal.

L'Interphone de la porte d'entrée retentit alors longuement et bruyamment. Sam soupira d'exaspération. Pourquoi Justin avait-il donc besoin de s'annoncer aussi impérieusement ? C'était l'une de ses particularités agaçantes !

Sam jeta le journal sur une chaise et courut répondre. Si seulement son Interphone avait fait un joli « ding-dong » au lieu d'infliger ce bruit continu et insistant qui lui mettait les nerfs en pelote, surtout de si bonne heure le matin ! Enfin, un jour, elle l'aurait, son charmant carillon, puisque Justin avait promis d'en faire installer un dans leur nouvel appartement.

Sauf que, songea-t-elle soudain, quelle utilité aurait encore ce carillon si Justin et elle vivaient ensemble ? Justin aurait sa clé ; il ne sonnerait plus « impérieusement et bruyamment »... Allons, c'était quand même gentil et attentionné de sa part. D'ailleurs, de manière générale, Justin était gentil et attentionné. Voilà pourquoi elle était sûre de l'aimer.

Enfin, à peu près sûre.

Parfois, elle se prenait à douter. Surtout quand ils ne se comprenaient pas. Par exemple, ça n'aurait pas coûté grand-chose à Justin de sonner doucement. Elle le lui avait souvent fait remarquer ! Sans résultat. Comme s'il ne l'écoutait pas. Pourtant, Justin était un garçon sensible...

... Trop sensible, même. Ou alors, elle ne savait pas se faire entendre ?

— Salut, s'écria-t-elle dans l'Interphone. Je suis presque prête. Tu montes ?

— Non. Je t'attends dans la voiture.

A ces mots, Sam prit un air contrit. Que ne s'était-elle dépêchée de se préparer, au lieu de traîner ainsi devant son café et son journal ! Maintenant, il lui restait encore à se maquiller, et Justin allait compter avec exaspération chaque seconde des cinq minutes que prendrait l'opération.

Justin avait horreur qu'on « traînasse ». Déjà, à l'université, il interdisait aux retardataires d'assister à ses cours, et Sam savait que sa propre difficulté à respecter les horaires lui déplaisait. Pourtant, elle en faisait des efforts ! Vraiment. Et ce n'était tout de même pas sa faute si la vie s'obstinait à la distraire sans cesse par de passionnants imprévus ! Comme cette annonce...

Elle fila à la salle de bains, passa un coup de brosse dans ses cheveux encore ébouriffés, attrapa un bandeau bleu assorti à sa chemise en jean, le glissa derrière ses oreilles. Au moins, ses mèches ne lui tomberaient pas dans les yeux. Et de toute façon, il faudrait bien que cette coiffure fasse l'affaire parce qu'il était trop tard pour se lancer dans un chignon. D'accord, elle aurait pu s'en faire un si elle n'avait pas « traîné » si longtemps devant le journal.

Justin aimait ses cheveux, sa chevelure sombre qui se déversait en une cascade de boucles sur ses épaules et son dos. C'était cette « sensualité sauvage » qui l'avait d'abord attiré chez elle, disait-il. Aussi préférait-il que, en public, elle les porte nattés. Il voulait se réserver la promesse sensuelle de ces cheveux superbes... Sam lui avait dit trouver ce désir très flatteur, mais elle n'avait pas toujours le temps de faire sa tresse, et encore moins de torsader un chignon.

Elle rehaussa vite fait ses yeux d'un peu d'eyeliner et d'une bonne couche de mascara. Comme elle était encore toute dorée du dernier été, inutile de mettre du fond de teint. D'ailleurs, elle n'avait pas le temps. Un peu de blush, du gloss sur les lèvres, et en route ! Moins de cinq minutes, constata-t-elle en regardant sa montre : Justin n'aurait même pas eu de raison de s'impatienter.

Elle ramassa au passage sa veste, son sac de toile et son trousseau de clés. Puis elle brancha l'alarme, ouvrit la porte et sortit.

Elle fermait lorsqu'une impression familière la retint. Elle devait avoir oublié quelque chose... Mais oui ! La lettre, la réponse à l'annonce, sur la table de la cuisine, à côté de sa tasse de café ! Vite, elle rouvrit la porte.

En oubliant que l'alarme était branchée...

Dringdringdringdringdring ! Sam ne passa pas le salon : l'alarme venait de se déclencher dans un vacarme d'apocalypse ! Avec un cri de surprise, elle se précipita au tableau de commande pour composer son code et neutraliser la sirène.

Rien n'y fit. Elle savait parfaitement, pourtant, qu'il ne fallait pas traverser le champ des détecteurs de présence une fois l'alarme branchée ! Et le code qui ne fonctionnait pas ! Au grand soulagement de Sam, le téléphone sonna. C'était sûrement la maintenance !

— La maintenance ? cria-t-elle dans l'appareil. Ouf ! Quel est le code de l'alarme ? Vite, ça hurle chez moi !

— Je veux bien le croire, répondit sèchement une voix féminine.

Sam la reconnut aussitôt. C'était celle de la rédactrice en chef de l'un des magazines pour lesquels elle rédigeait des articles.

— Barbara ! s'exclama-t-elle. Je peux vous rappeler ? La maintenance va appeler les flics !

Sans attendre la réponse, elle raccrocha. Par chance, le téléphone sonna aussitôt.

— Ici Ace Alarm Systems.

— Oui, oui, cria-t-elle.

Tout ceci prenait un temps fou, et Justin allait être hors de lui !

— J'ai déclenché moi-même l'alarme par erreur ! Pouvez-vous me donner le numéro, s'il vous plaît ? Cette sonnerie fait un boucan à réveiller les morts !

Elle n'allait pas se faire bien voir des autres occupants de l'immeuble... 8 h 30 ! Ce réveil plutôt matinal pour un samedi matin ne serait sûrement pas du goût de ses voisins, artistes et noctambules pour la plupart, qui avaient dû se coucher tard après avoir beaucoup bu...

— Quel est le mot de passe, mademoiselle, s'il vous plaît ? demanda son jeune interlocuteur, d'un calme consciencieux.

— Chahut ! C'est Chahut !

— O.K. Etes-vous à proximité de votre tableau de commande ?

De toute évidence, ce novice lisait la notice de procédure ! Il allait lui faire subir tout le rituel ! Sam, excédée, dut se résigner à l'inévitable.

— Oui, je me tiens à proximité de mon tableau de commande, dit-elle vivement.

— Bien. Maintenant, je vais vous dicter une série de chiffres que vous allez composer sur le tableau au fur et à mesure que je vais vous les annoncer. Vous avez compris ces instructions ?

Dringdringdringdring.

— Bon sang ! Bien sûr que j'ai compris ! Allez-y !

— Etes-vous prête? Je vais commencer.

Prête ? Prête à changer de service de sécurité dès lundi matin, oui ! Qui avait embauché ce type obtus et consciencieux qui laissait sa sirène ameuter tout le quartier?

— Contentez-vous de me donner le code, d'accord?

— Mais oui, madame, certainement, dit-il d'un ton vexé. S'il vous plaît, composez zéro, un, six...

— Sam, tu es là? Sam? Ouvre!

Et maintenant, on tambourinait à la porte ! Ça ne finirait donc jamais?

— ... cinq, trois, trois...

— Une seconde ! cria-t-elle en direction de la porte, tout en appuyant frénétiquement sur les boutons de l'alarme.

Le jeune homme de la maintenance se méprit :

— Voulez-vous que j'interrompe la série, madame?

— Non, pas vous ! J'ai une voisine à la porte. Oh, mon Dieu ! Ai-je appuyé une ou deux fois sur le trois? Attendez un instant ! Je ne suis plus au bon endroit !

Sam tira au maximum sur le fil du téléphone et dut encore se pencher pour ouvrir la porte d'entrée.

— Salut, Marie ! Désolée de tout ce tapage. Je suis justement en train de prendre le code pour faire cesser cet enfer. Allô? Pouvez-vous recommencer?

— De zéro?

— Non, non, j'ai tapé les premiers chiffres. J'ai perdu le fil aux deux trois. Hé! Marie! Qu'est-ce qui t'arrive?

Marie, à qui le bruit faisait faire la grimace, se tenait sur le seuil en peignoir rose, et pieds nus. Ses cheveux châtain clair en bataille lui composaient une curieuse auréole. On aurait dit une gamine mal nourrie. Et surtout, elle était armée d'un énorme couteau de cuisine.

— Mademoiselle? Vous êtes toujours là? reprit le jeune homme de la maintenance.

A la vue du couteau. Sam ouvrit de grands yeux, mais se garda bien de rien dire, de crainte de troubler une nouvelle fois son interlocuteur.

— Oui, je suis là.

— Merci. S'il vous plaît, composez zéro, zéro, un, cinq, un, six...

Le code se composait d'au moins vingt-cinq chiffres... Sans doute une précaution supplémentaire pour éviter que quelqu'un puisse le mémoriser avant d'aller cambrioler toutes les maisons garanties par Ace Alarms, songea Sam dans son égarement. Ouf! Le bruit cessa enfin dès qu'elle eut tapé le dernier chiffre.

Avec un soupir de soulagement, elle remercia le garçon de la maintenance, puis raccrocha et se tourna vers Marie.

— Mon Dieu, mais que comptais-tu faire avec cela? demanda Sam.

Marie était mannequin, du genre enfant abandonnée en vogue ces temps-ci : un mètre soixante-dix, effarouchée et vulnérable. Grands yeux et os frêles. Dire qu'elle avait envisagé de défier un criminel avec un couteau de cuisine ! Sam était stupéfaite.

Marie haussa les épaules en riant.

— Je ne sais pas. Peut-être menacer quelqu'un. J'ai pensé que tu étais enfermée ici avec un... cambrioleur, tu vois.

— Oh, Marie! Je ne sais pas quoi dire. Merci, merci infiniment.

— Il n'y a pas de quoi. Il faut bien s'entraider entre voisines.

Cette idée réconforta Sam. La solidarité n'était plus guère de mise dans les grandes villes, et quand les gens l'exprimaient, ce n'était jamais avec l'accent de sincérité de Marie.

— Tout dépend du gabarit de la voisine..., dit Sam avec une sévérité feinte. Lorsqu'elles pèsent quarante-six kilos toutes mouillées, comme toi, les voisines doivent rester barricadées chez elles et appeler la police.

Malgré tout, si elle avait vraiment eu affaire à un cambrioleur, Sam préférerait encore avoir la petite Marie pour voisine plutôt qu'un gaillard d'un mètre quatre-vingts aussi solide que trouillard qui n'aurait surtout pas voulu s'en mêler.

Marie se contenta de hausser encore les épaules et de poser son couteau sur l'étagère de Sam.

— C'est bien du café que je hume? Ou étais-tu sur le point de partir?

— Justin et moi allons visiter des appartements aujourd'hui, mais j'ai une minute. Le café est tout frais.

— Imagine qu'il y ait vraiment eu un intrus et que tu ne sois pas venue à ma rescousse : Justin aurait attendu bien plus longtemps !

— Tu es sûre? Je sais que ton fiancé a horreur d'attendre.

D'accord, elle mentait en prétendant qu'elle avait le temps. Mais elle n'allait tout de même pas renvoyer Marie chez elle sans rien lui offrir, alors qu'elle n'avait pas hésité à voler à son secours ! Justin comprendrait. Et comme 9 heures allaient bientôt sonner, il pourrait toujours écouter les informations financières à la radio. Cela le distrairait et tromperait son attente.

Elle entraîna Marie dans la cuisine. Au passage, elle déposa sa veste, son sac et la lettre sur le canapé. La cafetière était encore brûlante : elle avait oublié de l'éteindre... Elle servit deux tasses.

— Il a beau être un peu tôt pour moi, dit Marie en bâillant et en se laissant tomber sur la chaise que Sam lui présentait, je me rends bien compte que quelque chose cloche dans ton raisonnement...

— Ne t'en fais pas. Lait? Sucre?

— Pas cette semaine, répondit Marie avec une grimace. J'ai pris cinq cents grammes depuis mardi. Je vais devoir courir des kilomètres aujourd'hui pour éliminer. Donc, café noir.

Sam faisait certes attention à sa ligne, mais elle était heureuse de n'avoir pas comme Marie l'obsession de son poids. Comment ne pas devenir dingue, ou dépressive, lorsqu'on devait surveiller à ce point son alimentation? Marie avait l'air de bien s'en sortir... Sam, elle, ne savait pas ce qu'elle aurait fait en pareille situation. Ou plutôt si, elle ne le savait que trop bien : soumise aux mêmes privations que Marie, elle se serait levée au milieu de la nuit pour se gaver de gâteaux à la crème ! Par réaction.

— Alors vous allez visiter des appartements ? Justin et toi allez vraiment vous installer ensemble? C'est chouette.

— En fait, il ne m'en a pas encore parlé officiellement. Mais il a l'intention d'acheter, et il dit ne pas vouloir d'un endroit qui ne me plairait pas. Donc...

Justin était prudent. Il aimait avancer dans la vie pas à pas, en tâtant le terrain. Sam savait qu'il avait pratiquement pris la décision de lui demander de venir vivre avec lui. C'était même la raison pour laquelle il quittait le logement qu'il occupait dans la demeure familiale et achetait son propre appartement. Mais... cela lui ressemblait bien de vouloir y réfléchir encore un peu, un tout petit peu. Pourquoi s'en formaliser? Elle se réjouissait de vivre avec Justin, ou même de l'épouser et de fonder un vrai foyer avec lui, mais il avait raison : ce genre de décision ne se prenait pas à la légère, ni

tout seul. Même la plus stable des relations amoureuses n'était jamais totalement garantie. Alors autant qu'ils mettent toutes les chances de leur côté dès le début. Oui, Sam aurait été mal à l'aise si Justin avait tenté de précipiter les choses.

Tout ce qu'elle espérait, pour l'instant, c'était qu'ils trouvent un appartement qui leur plaise à tous deux. Sam n'était pas très difficile, mais elle n'aimait pas le style minimaliste et impersonnel du logement actuel de Justin, décoré par Veronica, sa mère, une architecte d'intérieur très en vue, laquelle considérait ce logement comme son chef-d'œuvre. Pour sa part, Sam trouvait très difficile de vivre dans un chef-d'œuvre...

En effet, tout ce bel ordre supportait mal qu'on y vive, justement ! Ainsi, un jour, Sam s'était retrouvée chez Justin alors que Veronica attendait des clients à qui faire la démonstration de son talent. Elle passait donc en revue le logement de son fils. On était dimanche après-midi, et Sam était affalée sur le très inconfortable canapé, le journal déplié — faute de mieux — sur le plancher de chêne nu, au pied d'une sculpture représentant la Faim, qui la mettait toujours mal à l'aise. Stupéfaite, elle avait senti qu'on lui prenait délicatement le journal des mains.

— Je vous le rendrai dès qu'ils seront partis, avait chuchoté Veronica avec un clin d'œil complice.

Puis elle avait disparu, le journal sous le bras, et était allée accueillir les visiteurs.

Sam ne voulait pour rien au monde d'une maison de ce genre, où on ne savait où s'asseoir et où on devait sans cesse se surveiller. Justin lui avait assuré qu'il n'y tenait pas non plus : en fait, il ne vivait là que pour faire plaisir à sa mère. Chez lui, disait-il, ce serait très différent.

— ... Donc je ne vais sans doute pas tarder à perdre ma voisine préférée, conclut Marie en souriant avant d'avalier d'un trait son café. Bon, je ne veux pas te retenir plus longtemps : Justin doit bouillir d'impatience. A bientôt !

— Oui, tu as raison. Merci encore d'être venue à mon secours... Passe une bonne journée.

Cette fois, Sam pensa à éteindre la cafetière, vérifia qu'elle n'oubliait rien : sa veste, son sac, la lettre... Puis elle brancha l'alarme et sortit.

Lorsque, à 9 h 5, Sam apparut enfin, Justin lui fit remarquer que leur première visite était prévue à 9 heures. Evidemment...

— Désolée, désolée, désolée, chantonna-t-elle en prenant place à côté de lui, l'air faussement coupable. Cette journée commence dans le chaos le plus total !

— Tous les jours se déroulent pour toi dans le chaos le plus total, répliqua-t-il avec une indulgence amusée. C'est l'une des choses que j'aime chez toi.

Mouais... Il ne le montrait pas, mais elle savait qu'il était irrité. La preuve, il n'écoutait même pas les informations. Il affichait ce que Sam avait coutume d'appeler son « air de martyr ». Agacé d'avoir dû attendre mais ne voulant pas faire d'éclat, il souffrait en silence, faisant en sorte que cela fût néanmoins parfaitement visible.

— J'ai déclenché l'alarme par erreur. Me croiras-tu si je te dis que Marie est venue à mon secours avec un couteau de cuisine en pensant qu'un voleur s'était introduit chez moi ?

— Réaction idiote, repartit Justin en démarrant. Il ne faut jamais défier un cambrioleur.

— Elle voulait me défendre. Elle croyait que quelqu'un m'attaquait.

— Si cela avait été le cas, son intervention aurait eu pour seul effet de fournir une arme à l'agresseur.

Sam en resta coite. Décidément, selon elle, Justin n'était pas souvent en phase avec la réalité. Sans doute parce qu'il avait toujours vécu dans l'opulence, entouré de gens riches. La plupart du temps, d'ailleurs, elle le trouvait plutôt touchant : il était tellement au-dessus des soucis matériels de la vie courante... Issu d'une longue lignée d'intellectuels, Justin enseignait la littérature anglaise et canadienne à l'université de Toronto, tout comme son père. Son court roman, publié quelques mois auparavant, avait beaucoup remué l'élite littéraire. *Sombre avenir* avait en effet connu un beau succès d'estime. La critique était unanime : « Justin McCourt a tout sacrifié au style, et il a bien fait. C'est un styliste d'exception. »

Justin était en outre d'une incroyable beauté. Grand, mince, blond, distingué, aristocratique... Même vêtu de la simple veste de tweed et du jean qu'il portait aujourd'hui, il restait parfaitement élégant. Du coup, les gens s'adressaient toujours à lui comme s'ils savaient à qui ils avaient affaire. Cela énervait parfois Sam, parce qu'elle ne pouvait pas plus s'accorder au

style de Justin qu'elle ne pouvait aimer son appartement minimaliste. Mais il lui répétait toujours qu'elle avait assez de classe pour s'adapter à toutes les situations, et elle le croyait.

Le premier appartement à visiter était sis dans les beaux quartiers, dans une rue très chic. Sam n'en demanda même pas le prix : vu ses revenus, elle n'imaginait même pas apporter sa contribution à l'achat! Néanmoins, elle suivit aimablement la jeune femme de l'agence immobilière et Justin à travers les pièces immenses, souriant lorsqu'ils discutaient des doubles hauteurs de plafond, des chambres avec salle de bains individuelle, de la surface totale et des charges annuelles de copropriété.

Tout de même... Jamais elle ne s'était doutée que c'était là le genre d'endroit que Justin avait en tête, pour l'avenir. Cet appartement était honteusement luxueux. Il y avait même un escalier dans le salon, qui permettait d'accéder à une salle à manger en galerie! L'ensemble comportait encore un bureau, une bibliothèque, une « suite pour employés de maison », deux chambres d'amis avec salle de bains privative, une chambre d'enfants et une chambre de maître avec une salle de bains attenante de la taille d'un court de tennis.

Ridicule...

Sam aurait de très loin préféré une maison, plus propice, selon elle, à abriter un véritable foyer. Mais Justin lui avait fait remarquer que cela les obligerait à s'éloigner un peu du centre-ville. Or, il estimait devoir rester à proximité du campus principal de l'université.

Evidemment, de cet immeuble, il pourrait s'y rendre à pied.

Mais quelle importance puisque — Sam en était convaincue — il ne pensait pas sérieusement acheter l'appartement? Cette visite était sûrement le fruit d'un malentendu, et Justin faisait simplement semblant de prêter attention aux arguments de la vendeuse par politesse, afin qu'elle n'ait pas l'impression de s'être dérangée pour rien...

Cette séduisante jeune femme, manifestement animée d'une farouche volonté de réussir, paraissait d'ailleurs bien décidée à tout mettre en œuvre pour vendre ce logement somptueux, y compris son charme personnel... Elle ne prêtait guère attention à Sam, et s'adressait à Justin avec une connivence presque intime. Elle avait, disait-elle, reconnu en lui « le représentant d'une vieille famille très fortunée », et signifiait par son attitude

qu'elle comprenait son besoin de tranquillité, de silence, de beauté. Ils partageaient les mêmes valeurs, en somme...

Et Justin qui se laissait prendre à ce numéro... !

— Combien d'appartements sont desservis par l'ascenseur? demanda-t-il.

— Six, répondit la jeune femme avec un délicat sourire d'excuse et de compréhension pour le bon sens infailible de Justin.

Car il avait mis le doigt sur le point faible de ce paradis ! — Cet ascenseur dessert la moitié du bâtiment seulement, expliqua-t-elle, soit un appartement tous les deux étages. Sauf au quatrième et au cinquième où il y a deux logements plus petits.

— Six appartements ! Oh, mais cela fait beaucoup de monde, mon chéri, s'écria Sam d'un ton moqueur.

Mlle Immobilier ignora cette remarque.

Justin, quant à lui, ne laissait rien transparaître de ses impressions. Alors, la vendeuse eut recours à sa botte secrète.

— Mais attention..., dit-elle en ouvrant une porte. Il y a ici la place de faire installer un ascenseur privé, et bien entendu, le permis de construire est déjà établi.

Quoi? A l'idée que Justin puisse faire ajouter un ascenseur particulier pour éviter d'avoir à côtoyer ses voisins, Sam faillit éclater de rire. Elle se mordit la lèvre et baissa la tête. Hélas, il insista.

— Je me demande à combien se monteraient les frais d'une telle installation...

Bien entendu, Mlle Immobilier connaissait déjà le chiffre. En outre, elle feuilleta son dossier parfaitement organisé et en tira sans hésitation le document de référence. Puis elle s'approcha de Justin, si près qu'il percevait sûrement son parfum délicat, et tous deux se penchèrent sur le devis. Ma parole, songea Sam, c'était une véritable entreprise de séduction !

Voilà donc où elle voulait en venir ! Oh non, c'était trop drôle ! Cette élégante créature cherchait à saigner Justin aux quatre veines, et éventuellement, pour faire bonne mesure, à le ferrer pour son compte personnel !

Eh bien, elle ne manquait pas de toupet ! La fin de la visite promettait ! Afin de profiter pleinement de cette comédie, Sam décida de laisser le champ libre à sa brillante rivale et de brider sa propre espièglerie.

Ils se trouvèrent bientôt dans la cuisine — un véritable vaisseau spatial — attenante à la salle à manger-galerie.

— Et maintenant... annonça la vendeuse en adressant à Justin un sourire complice par-dessus la tête de Sam. J'ai gardé le meilleur pour la fin ! Vous, vous allez certainement apprécier...

Ménageant son effet, elle les conduisit à la salle à manger. De l'autre côté des baies vitrées s'étendait ce qu'elle désigna comme la «fabuleuse, fabuleuse terrasse panoramique ».

L'ensemble était en effet des plus impressionnants.

L'appartement se composait donc de la totalité de l'étage supérieur du bâtiment, et de la moitié d'un étage supplémentaire, l'autre moitié étant dévolue à cette « fabuleuse, fabuleuse terrasse » qui offrait une vue imprenable sur la ville. A 10 heures du matin, plein sud, le soleil chauffait déjà. La vendeuse ne manqua pas d'entraîner Sam et Justin dehors.

— Ce soleil dès le matin, c'est absolument divin, non ? remarqua-t-elle d'un ton où perçait une sensualité tout juste discrète.

Puis elle inclina la tête, pour admirer la vue de la ville, mais surtout pour faire jouer la lumière dans ses cheveux blonds !

— Et le reste du temps, la terrasse est tout aussi ensoleillée? demanda Sam innocemment.

La vendeuse la regarda de travers. Toutefois, elle était bien trop maligne pour ignorer Sam ou l'affronter directement devant Justin...

— Moins en hiver, bien entendu... Les arbres que vous voyez, reprit-elle vivement, ont été laissés par le propriétaire actuel qui avait fait paysager cette terrasse. Ils sont compris dans le prix de vente.

Mlle Immobilier — Deborah, comme elle avait insisté pour que Justin l'appelle —jeta un bref coup d'œil à Justin et sourit avant de reprendre la parole.

— Bon, Justin-Justin avait insisté pour qu'elle l'appelle aussi par son prénom.

— ... Vous avez assez de bon sens pour savoir que cette affaire ne restera pas éternellement à portée de votre main. Ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre. Il est vrai que, actuellement, le marché est déprimé. Toutefois, cette dépression n'atteint pas les logements de très haut de gamme. Notre agence a naturellement l'exclusivité, et il n'y a pas d'autre offre que la vôtre

à l'heure actuelle. Mais... je ne peux vous garantir honnêtement que cela va durer. Cet appartement va trouver preneur.

Elle sourit de nouveau et tendit les mains à la façon d'un oracle... Sam dut encore se mordre les lèvres pour ne pas rire.

— J'en ai la conviction, reprit Deborah. Alors si vous êtes intéressé — si vous êtes vraiment intéressé... — je vous le dis tout net, car je sens qu'avec un homme tel que vous je peux me permettre d'être franche... Si c'est sérieux, faites une offre. Ah, vous ne pourrez pas dire que je ne vous ai pas prévenu ! Je ne le ferais pas pour n'importe qui. précisa-t-elle, mais je vois que vous adorez cet endroit. Vous l'adorez littéralement. Mieux, cet appartement vous adore.

Cette fois, Sam ne put résister.

— Il n'est pas le seul, on dirait..., fit-elle malicieusement.

La vendeuse lui décocha un regard assassin. Puis elle poursuivit :

— En fait, j'ai une irrésistible envie de vous réunir, vous et lui. Je vous crois faits l'un pour l'autre.

— Bien entendu, vous le pensez sincèrement..., glissa Sam.

Justin feignait de réfléchir. Mais Sam savait bien ce que cachaient ses hochements de tête inspirés et la neutralité contrainte de son ton.

— Je vais y penser, dit-il. Je vais y penser sérieusement.

Voilà bien les hommes ! songea alors Sam. Il suffisait qu'une femme les flatte un peu pour qu'ils perdent la moitié de l'usage de leur lucidité !

Sam, es-tu jalouse? se demanda-t-elle alors... Non. Décidément non. Elle respectait trop Justin, elle avait trop confiance en lui pour le croire plus que momentanément distrait par la conduite de la vendeuse. D'ailleurs, admit-elle à la décharge de son fiancé, la technique de cette fille était parfaitement au point et devait donner les meilleurs résultats avec certains clients...

— Voilà, nous avons fait le tour, annonça enfin la vendeuse. Souhaitez-vous revoir certaines pièces ?

— Non, merci infiniment, répondit Justin. Il me semble que cela ira. Au besoin, je vous rappellerai pour une visite plus approfondie.

Deborah profita de « l'épouvantable ascenseur public » pour vanter une dernière fois à Justin les mérites de l'appartement : quelle chance qu'il se libère justement au moment où il cherchait à déménager! s'exclamait-elle.

A présent, Sam en avait assez. Elle n'avait qu'une envie : s'en aller. Elle ne se sentait décidément pas d'atomes crochus avec l'agent, et Justin

l'agaçait à faire ainsi croire qu'il était intéressé par ce logement inhabitable.

Ils purent enfin s'échapper, parce que Deborah avait un autre rendez-vous et devait filer. Bien entendu, elle rappellerait Justin...

Alors, enfin, Sam inspira profondément.

— Ouf! Je préfère encore les fumées d'échappement au parfum saturé de flatterie de cette fille !

— Pardon ? demanda distraitement Justin.

Il examinait la façade de l'immeuble d'un air approbateur.

— Ils ont peut-être un peu forcé sur les ornements extérieurs en cuivre, sur le style Art nouveau, mais ça ne me paraît pas rédhibitoire. L'appartement lui-même a des proportions parfaites... Qu'en penses-tu?

— Je pense que je suis bien heureuse de ne pas être l'ambassadeur d'un petit émirat arabe, répondit Sam froidement.

Justin se tourna vers elle avec un sourire interrogateur.

— De quoi parles-tu, chérie? Je te demande si cet appartement te plaît.

Elle le regarda, sidérée.

— Que veux-tu dire?

— Que l'appartement est génial et qu'il risque de partir très vite. Je me demande si ma mère aurait le temps de venir y jeter un coup d'œil aujourd'hui...

— Justin, tu penses sérieusement acheter un appartement dont la salle de bains a la taille d'un court de tennis? demanda Sam en esquissant un sourire incrédule.

— Chérie ! Tu exagères. Et cette merveilleuse terrasse?

— Elle est merveilleuse, en effet. Mais, Justin, à quoi te servira-t-elle ? A impressionner des gens de temps à autre ?

— Ne sois pas sotte, chérie. Je n'ai nullement l'intention de m'en servir pour impressionner qui que ce soit. N'empêche qu'elle serait bien commode pour recevoir, non ?

Non. Tout cela était même tellement ahurissant que Sam éclata d'un rire nerveux.

— A condition de recevoir tous en même temps les habitants de l'île de Prince Edward ! rétorqua-t-elle. Justin ! Je ne peux pas croire que tu parles sérieusement.

— Pense donc en termes d'investissement. Deborah a raison, le haut de gamme marche très fort. Il y aura toujours des riches; et je ne veux pas que

l'un d'eux me dame le pion, répondit Justin sans la moindre gêne.
Et pour Sam, ce fut une drôle de surprise.

2.

— Pourrais-je parler à Sam, je vous prie, demanda une voix féminine inconnue, agréable et profonde.

— Elle-même. Que puis-je pour vous?

— Ouf, vous êtes une fille! En lisant votre nom, j'ai eu un moment d'inquiétude; j'ai pensé qu'il s'agissait peut-être d'une plaisanterie. Quoi qu'il en soit, vous êtes la seule à m'avoir répondu.

— Seriez-vous par hasard la « maman désespérée » ?

— Oui, répondit son interlocutrice en riant. Exactement.

Machinalement, Sam avait tiré à elle le bloc sténo posé à l'autre bout de la table.

— Que voulez-vous faire?

— Je veux tendre un piège à mon fils. Non, ne raccrochez pas ! Tout ceci est parfaitement légal, et je le fais pour son bien. Pensez-vous que nous pourrions nous rencontrer? J'aimerais vous expliquer deux ou trois choses et... Bon, je serais ravie de vous inviter à déjeuner.

Sam griffonna sur son bloc : il semblait que, en fin de compte, sa première hypothèse ait été la bonne; la maman désespérée voulait simplement caser son rejeton. Dans ce cas, mieux valait tout de suite mettre les choses au point.

— Vous ne voulez pas m'en dire un peu plus, tout de même? Voyez-vous, je suis fiancée. Alors si c'est une épouse que vous cherchez...

— Non, non. Votre situation familiale n'a aucune importance, du moment que vous acceptez d'enlever votre bague de fiançailles le temps d'une soirée. Enfin... si vous en avez une. Les fiancés offrent-ils encore une bague à leur promise, de nos jours ?

Sam évita de répondre directement.

— Disons que cela ne me gêne pas de venir sans rien au doigt, du moment que je suis sûre de ne pas avoir d'ennuis par la suite.

— Non, non, ne vous inquiétez pas. Je vous promets que je ne chercherai pas à vous marier à mon fils. En fait, j'essaie de lui faire épouser quelqu'un d'autre. Vous servirez de leurre, c'est tout.

Tiens, cette histoire devenait intéressante... Sam inscrivit « leurre » sur son bloc et souligna le mot de deux traits.

— Entendu. Où et quand voulez-vous que nous nous retrouvions?

— Je n'ose pas espérer que vous seriez libre à dîner ce lundi soir...?

Sam n'avait même pas besoin de regarder son agenda. Si elle avait eu un rendez-vous ce lundi soir, elle s'en serait souvenue.

— Je le suis, répondit-elle.

— Votre fiancé n'y verra pas d'inconvénient?

— Aucun.

— Parce que, sinon, je peux aussi vous proposer un dimanche...

Surtout pas ! Un dimanche, Sam aurait d'abord dû consulter Justin. En revanche, il n'était certainement pas habitué à avoir l'exclusivité de ses lundis soir...

Il y eut un silence. Puis...

— Dites, vous n'êtes pas... au chômage, n'est-ce pas, Sam?

— Non, je suis journaliste free-lance, répondit Sam en souriant.

— Oh, parfait, parfait. Oui, vous êtes tout à fait le genre de personne que je... Peu importe, je ne fais que vous embrouiller. Il faudrait que nous prenions rendez-vous le plus vite possible pour parler des détails. Où habitez-vous ?

— A Brunswick, près de l'université.

— Je vois. J'ai vécu à Brunswick autrefois. C'est un quartier très animé ! Le petit café italien à l'angle de Collège et Dean Street, existe-t-il toujours?

— Oui. Enfin, il a un peu changé : on y sert maintenant des plats du Moyen-Orient.

— Parfait. J'en raffole. Allons-y donc déjeuner, voulez-vous? Aujourd'hui ou demain?

Si vite ? La curiosité de Sam était piquée au vif.

— Aujourd'hui, à 1 heure. Cela vous ira?

— Très bien ! A tout de suite. Oh... Mon nom est Miranda. Mais tout le monde m'appelle Andy.

C'était une belle journée d'octobre. Sous un ciel clair et un soleil radieux, Sam descendait Collège Street en direction du petit café. Elle aimait la fraîcheur de cette saison, qu'elle trouvait pleine de promesses. Peut-être parce que l'année scolaire débutait, ou tout simplement à cause de ce pressentiment qui lui disait que « quelque chose », de nouveau et de passionnant, allait survenir dans sa vie...

Elle marchait doucement, donnait des coups de pied dans les petits tas de feuilles mortes, respirait chacun des parfums de l'automne. Des jours comme celui-ci lui procuraient une telle joie qu'elle en oubliait le temps, et même ses rendez-vous...

Il faisait doux. Sam ne portait qu'une légère veste d'été couleur beurre frais, qui semblait assortie à la lumière. Son jean et son chemisier rouge étaient resserrés à la taille par une large ceinture de cuir. Elle avait lâché ses cheveux, comme elle aimait à le faire lorsqu'elle n'était pas avec Justin, et elle se sentait étonnamment libre. Tellement libre, qu'elle songea un instant que si elle faisait un vœu, même le plus fou, il serait certainement exaucé...

Par goût de la magie, elle émit donc un souhait. «L'amour», demanda-t-elle à l'ange gardien qui rôdait sûrement par là. Elle songea au visage de Justin, ce qui la fit sourire. Bien sûr, elle aimait Justin. «Mais j'aimerais connaître l'amour fou, dit-elle à l'ange. Vous savez, quand rien d'autre au monde ne compte plus... »

Sam était en retard. Dieu merci, il n'y avait encore personne dans la salle qui ressemblât à une mère désireuse d'infléchir à son idée le cours de la vie de son fils. Elle commanda un café, prit place à une table libre et ouvrit un journal de petites annonces mal imprimé, intitulé New Age News.

Et soudain...

— Etes-vous, Sam?

Elle posa le journal et sourit à la femme qui se tenait à côté d'elle.

— Oui. Et vous Miranda?

— Oui. Vous êtes ravissante ! Pas le type de Ben, mais tout à fait charmante. Oh, l'affaire se présente de mieux en mieux... ! Avez-vous déjà commandé votre déjeuner? Je suis désolée d'être en retard.

— Ne vous en faites pas, je viens d'arriver.

— Ah tant mieux. Quelle journée magnifique !

Le garçon vint prendre leur commande.

— Alors, dites-moi tout, demanda Sam à Miranda dès qu'il eut fini. J'avoue que votre projet m'intrigue...

— Il s'agit de mon fils aîné, expliqua Miranda. Ben. Il est très bien, ne vous méprenez pas. Simplement, il me donne du fil à retordre... Lorsque je suis d'humeur charitable, je dis qu'il ne supporte pas les contraintes. Et sinon... Passons. Mes autres enfants sont tous mariés, sauf Jude, le petit dernier, qui n'a que dix-huit ans. Des quatre aînés, trois ont suivi le parcours classique, c'est-à-dire qu'ils se sont mariés avant l'âge de trente ans et ont fondé une famille. Pas Ben.

— Quel âge a-t-il ? demanda Sam.

Elle dégustait un Imam Bayaldi succulent...

— Trente ans. Bientôt trente et un. Cela veut dire que s'il a des enfants maintenant, il aura quarante-cinq ans lorsqu'ils atteindront l'adolescence, et je peux vous dire que ce n'est pas une période facile. S'il attend trente-cinq ans, cela fera cinquante. Et quarante, soixante-cinq...

— Cinquante-cinq, corrigea Sam.

— D'accord, cinquante-cinq. Et soixante-quinze avant la naissance de son premier petit-fils. Je veux simplement dire que ce n'est pas souhaitable. Pas normal... Vous m'avez dit que vous étiez fiancée?

— Oui.

— Avec un garçon bien?

— Très bien, répondit Sam en souriant.

— Bon. Dans ce cas, ne refusez pas de lui faire des enfants à cause d'idées féministes stupides ! Ayez vos enfants jeune : c'est bien plus amusant que vous ne l'imaginez sans doute en ce moment ! C'est ce qui peut arriver de plus beau dans la vie, croyez-en mon expérience.

— Oh, je vous en prie, accordez-moi encore quelques années.

— Soit, répliqua Miranda en riant. Mais vous êtes toutes les mêmes... Le fait est que, pour la première fois dans l'histoire, les femmes ont le choix d'avoir ou non des enfants, et je trouve qu'elles en abusent. Nous n'évoluons pas aussi vite que nos outils, et peut-être ne sommes-nous pas prêtes à faire bon usage de celui-ci — la pilule —, qui est à double tranchant...

— Voilà un point de vue intéressant...

— Eh bien, j'ai beaucoup réfléchi à cette question.

Ben trouve lui aussi originaux mes arguments contre le contrôle excessif des naissances, mais il fait comme s'il ne comprenait pas l'allusion.

— L'allusion? demanda Sam d'un air étonné. C'est plutôt direct, pour une allusion...

— D'accord, je n'ai pas dissimulé mon désir de le voir fonder une famille, voilà le problème, reconnut Miranda. Et pour tout vous dire, Ben est têtue comme une mule. Quant à moi, je finis par perdre patience, et nous nous retrouvons dans une impasse. Pourtant, inutile de lui taper dessus : il se bloque complètement et on ne peut plus rien en faire...

— Il faut donc une carotte...

Miranda s'essuya la bouche avec sa serviette en papier et but une gorgée de café.

— Oui, et c'est vous qui allez être la carotte, si je puis me permettre. Mais pas de la façon que vous imaginez. Cela fait deux ou trois ans que j'agite des carottes sous le nez de Ben, sans succès.

— Etes-vous certaine que le problème vient bien de Ben, et non des carottes ? demanda Sam en souriant gentiment.

— Vous voulez savoir si les jeunes femmes que je fais connaître à Ben sont séduisantes? Bien sûr qu'elles le sont ! Je sais exactement par quel type de femmes il est attiré. Il m'en présente de temps à autre. Je sais qu'au fond de son cœur, il a vraiment envie de se marier, mais on dirait qu'il ne peut pas se décider. Ben n'est pas comme tout le monde. Alors, il lui faut une femme qui ne soit pas non plus comme les autres.

Sam commençait à y voir plus clair. Miranda, elle, prenait de l'assurance.

— Et je lui ai enfin trouvé la femme idéale ! Une jeune fille superbe, irrésistible, charmante ! Aussi séduisante que brillante : elle fait des études de médecine. D'ailleurs, je ne commettrais pas l'erreur de présenter à Ben une femme belle mais bête. Il est bien plus du genre à être attiré par l'intelligence ! C'est comme ça... Voilà pourquoi j'ai précisé dans l'annonce que je voulais une jeune femme qui réussisse professionnellement. Parce que Ben sait que je n'essaierais jamais de lui présenter quelqu'un qui n'ait que sa beauté à offrir. Or, il faut qu'il entre dans mon jeu. Vous comprenez ?

Oh, oui, Sam comprenait de mieux en mieux ! Quelqu'un de spécial, pas comme tout le monde, et qui n'était pas attiré par les jolies femmes. Soit Ben était gay, soit il était niais, soit tellement laid qu'il n'avait pas une chance...

— Est-il beau? demanda-t-elle alors en songeant à Justin.

— La personnalité a nettement plus d'importance que l'aspect physique : voilà ce que j'ai toujours dit à mes garçons. Jude, lui, est exceptionnel : les gens disent qu'il pourrait être une star de cinéma. Mais les quatre grands ne sont pas beaux au sens classique du terme. Ce qui n'a pas empêché les trois autres d'épouser des jeunes femmes formidables. Ils ont quand même du charme, vous voyez. Ben aussi, et il est toujours entouré de femmes. Mais « beau »?... De toute façon, il n'est pas assez grand pour être tout à fait « canon », comme disent les jeunes.

D'accord. L'image se précisait. Un garçon socialement, verticalement et esthétiquement « différent », têtue comme une mule et incasable... Mais il manquait encore un détail. La cerise sur le gâteau.

— Que fait Ben dans la vie?

— Principalement, il prend des photos.

— Quel genre de photo?

— Oh, des photos de gens. Il m'a dit un jour qu'il aimait photographier les... « rites de passage », comme il dit. Il a du talent et pas mal de succès. Il est très demandé.

« Ça y est, tu as tous les éléments, songea Sam : un garçon esthétiquement, verticalement et socialement différent, buté, incasable et... *photographe de mariage!* »

— Prend-il ses photos en utilisant un bas Nylon pour filtre? s'enquit-elle afin de confirmer son intuition.

— Je vous demande pardon, Sam?

— Ou alors, est-ce que Ben utilise une lame de verre neutre enduite de Vaseline? Vous savez, ce sont deux techniques classiques pour donner un air romantique, un peu flou, aux photographies.

Miranda eut l'air choquée.

— Oh non ! Ce serait plutôt le contraire. Les photos de Ben sont toujours très nettes, presque brutales. Si jamais elles sont floues, c'est parce que le sujet a bougé au moment où Ben appuyait sur le bouton. Je lui en ai parlé, un jour, et il m'a dit que, parfois, le geste du sujet a une signification qui justifie le tirage d'une photo floue.

— Je crois que je situe le personnage, conclut Sam. En revanche, je ne vois toujours pas très bien en quoi je pourrais vous être utile...

— Attendez, j'y viens. Vous savez, je lui ai déjà présenté beaucoup de femmes auparavant, sans succès, mais je crois vraiment que Judith sera la

bonne. A force d'échouer, j'ai fini par comprendre qu'il me fallait agir avec plus de finesse, et cette fois, je suis décidée à ne pas laisser cette rencontre faire long feu par la faute de Ben et de son entêtement, ou à cause d'une erreur... « stratégique » de ma part. Donc, je change de tactique. Au lieu de lui vanter les mérites de Judith à l'avance, je ne vais même pas lui parler d'elle. Pas un mot.

— Vraiment?

— Vraiment.

— Alors, qu'allez-vous faire?

— Je vais lui parler de vous.

— Ah!

Miranda hocha la tête.

— Vous et Judith viendrez toutes les deux dîner lundi. Vous êtes toujours sûre que lundi vous va ? Parce que je pourrais reporter. Je ne veux surtout pas risquer de tout gâcher parce que vous vous décommanderiez au dernier moment...

— Je ne vous jouerai pas un tour pareil, c'est promis.

— Et votre famille?

Sam ne voyait pas le rapport, mais, de toute évidence, la famille était d'une importance capitale pour Miranda.

— Je n'ai pas de famille dans la région. Mes parents et les grands-parents qui nous ont élevés sont morts ; quant à mon frère, il construit des ponts quelque part dans le monde.

Le visage de Miranda se figea sous l'effet d'une profonde tristesse; elle posa la main sur celle de Sam.

— Oh, ma chérie. Je suis vraiment désolée !

Sans qu'elle sache vraiment pourquoi, Sam sentit sa gorge se nouer.

— Oui, enfin...

— Maintenant, je tiens vraiment à ce que vous veniez, même si Ben n'est pas là.

Sam sourit.

— J'y serai, soyez sans crainte. Vous pouvez vous arranger avec Judith. Alors, quel sera le programme ?

— Eh bien, je parle de vous à Ben, je lui dis que j'ai rencontré une charmante jeune femme qui est journaliste free-lance — il devrait apprécier puisqu'il est dans la même branche. Vous savez comme les artistes se

comprennent mutuellement, n'est-ce pas? Je ne mentionnerai pas Judith, sauf peut-être pour dire que je crois qu'Ella — la femme de Matt — amènera une amie qui vient de débarquer de Vancouver, ne connaît personne à Toronto et n'aura nulle part où aller. Vous voyez? Judith est venue dîner un soir où Ben n'était pas là. Il est vrai qu'elle est proche d'Ella, mais il se trouve que c'est aussi la fille d'une de mes très vieilles amies. Vancouver est vraiment tout petit !

— Et moi, que devrai-je faire?

— Je placerai Ben entre Judith et vous. Comme je lui ferai croire que c'est vous que je lui destine, il vous ignorera et parlera à Judith.

Ce n'était pas « têtue » qu'il fallait dire, mais complètement buté, songea Sam, déjà agacée à l'idée de rencontrer un original pareil. Rien d'étonnant à ce que sa mère ne parvienne pas à le marier! Heureusement, elle n'était pas son type! Au fait, à quoi Judith, elle, pouvait-elle bien ressembler?

— Si jamais il vous parle, reprit Miranda, j'aimerais bien que vous soyez un peu... empressée, si vous voyez ce que je veux dire. Rien ne refroidit plus Ben qu'une femme qui se jette à sa tête. Il déteste les flagorneuses, autant que celles qui essaient de l'impressionner.

Et crâneur avec ça ! Sam commençait à avoir pitié de Judith...

— Donc si vous pouviez simplement vous arranger pour... Enfin, je ne voudrais pas non plus que vous en fassiez trop, Sam. Contentez-vous de regarder Ben comme si vous l'admiriez.

— Je vous promets de le regarder toute la soirée avec des yeux de merlan frit, dit Sam.

Miranda eut un rire enchanté.

— Oh, vous êtes adorable ! Je souhaiterais presque...Enfin tant pis ! Judith aussi est une perfection.

— Et si j'essayais de lui donner mon numéro de téléphone ?

Sam commençait de se prendre au jeu. Elle attendait presque la soirée avec impatience.

— Excellente idée ! Ah, encore un détail. Je vais insister pour que Ben vous raccompagne, et évidemment, il trouvera une excuse pour ne pas le faire. Vous voulez bien ne pas venir avec votre voiture? Bien entendu, je paierai la course du taxi. Vous n'aurez qu'à dire que votre auto est en panne, ou que vous ne l'avez pas prise parce que vous vouliez pouvoir boire...

— Je ne tiens pas à jouer les ivrognes, répondit Sam. Je viendrai en taxi et dirai effectivement que ma voiture est en panne.

— Parfait, s'écria Miranda avec un sourire approbateur. Vous êtes une véritable conspiratrice.

— Il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi tenez-vous à ce qu'il refuse de me raccompagner?

— Vous allez voir. Judith habite tout près de chez Ben. Dès que vous serez partie en taxi, Ella recevra un coup de fil de sa voisine qui dira qu'il y a une fuite chez eux, et elle et Matt devront filer. Comme ils habitent à l'opposé de Judith, ils seront trop pressés pour faire le détour. Donc, je demanderai à Ben de raccompagner Judith.

— Puisqu'il est si têtue, ne risque-t-il pas de refuser?

— Non. D'abord, il ne se doutera pas un instant que je cherche à le marier à Judith. Et d'autre part, il aura « usé » son obstination à refuser de vous raccompagner. Vous voyez?

Pas très clairement... songea Sam.

— Tout le monde est dans le coup, alors? demanda-t-elle faiblement. Ella, et Matt, et la voisine, et Judith?

— Seulement Ella et moi. Et vous, bien entendu. Pas même Alice et Carol, mes deux autres belles-filles. Surtout pas Carol, parce qu'elle en parlerait aussitôt à Luke qui le dirait à Ben. Je préfère éviter que Judith soit au courant. Elle a très envie de rencontrer Ben, bien sûr, mais je ne veux pas qu'elle se conduise avec lui comme si elle avait la bénédiction de sa mère et de sa belle-sœur ! Ça ferait tout rater. Avec ou sans vous. Non, Ella va simplement demander à sa voisine — elles sont amies, vous voyez — de lui téléphoner chez nous à minuit sans faute, et elle fera le reste.

Miranda cligna des yeux.

— Bon, ai-je fait le tour? Oh, bien sûr, tout ceci implique que vous demandiez à appeler un taxi vers minuit moins le quart. Je me chargerai de la suite. Evidemment, j'insisterai pour que vous restiez un peu plus longtemps mais...

— ... Mais mon chat est malade, et il s'inquiète si je m'absente trop longtemps.

Miranda éclata de rire. Elle avait un rire chaleureux et très agréable. Une fraction de seconde, Sam songea que, dans d'autres circonstances, il ne lui aurait pas déplu d'occuper la position de Judith...

Puis elle se souvint que le futur mari était ce pauvre Ben, entêté, affligé de tares diverses... Même pas capable de prendre de jolies photos ! Dommage que les autres fils de Miranda fussent déjà pris, à l'exception de Jude, le «jeune premier » de dix-huit ans...

Miranda lui tapota la main.

— Je pressens que nous allons très bien jouer notre petite comédie, toutes les deux ! J'attends la représentation avec impatience ! J'en viens presque à regretter que vous ne soyez que le leurre...

3.

— Ben? C'est ta mère.

— Salut, maman.

— Comment vas-tu?

— Depuis le dîner de dimanche dernier? Plutôt bien. Alors, de qui s'agit-il?

Miranda toussota.

— Que veux-tu dire, mon chéri ?

— Maman, tu as ta voix de miel, et nous savons tous les deux ce que tu attends de moi. Donc, qui est-ce, et quand dois-je me présenter?

Miranda se rembrunit. Son fils se moquait d'elle. Encore. En fait, Ben ne manquait jamais une occasion de lui faire savoir qu'il devinait ses plans. Surtout, il soulignait souvent que cette volonté farouche de voir tous ses enfants conventionnellement mariés représentait une charmante contradiction avec la vie débridée qu'elle avait elle-même menée dans les années soixante... Bref. Miranda amusait son fils : c'était particulièrement exaspérant ! Mais cette fois, elle allait entrer dans son jeu...

— C'est une très charmante jeune fille, Ben. expliqua-t-elle. Elle s'appelle Ju... Jagger, se reprit-elle vivement. Sam Jagger.

— Ben et Sam. Ouais, ça me plaît assez... Tu sais, maman, quelque chose me dit que cette fois, tu as mis dans le mille. Combien de temps faut-il à ton ami Harold pour imprimer les faire-part ?

— Ben, tu te fiches de moi ! Elle est vraiment délicieuse, cette fille, pas du tout commune. Je tiens à ce que tu la rencontres. Elle vient dîner lundi.

— Cela signifie, je suppose, que je suis attendu aussi ?

— Tu m'avais déjà promis de venir ce lundi soir, lui rappela Miranda, inquiète.

Soudain, elle avait un peu peur de Ben. Se faisait-elle des idées ou venait-elle de percevoir un brin d'irritation qu'elle ne lui connaissait pas jusque-là?

— C'est Thanksgiving! Tu vas venir, n'est-ce pas?

Personne ne savait mieux que Miranda que, si Ben voulait se dédire, rien ne l'en empêcherait. Pas même Thanksgiving. Et il ne prendrait même pas la peine de prétexter un rendez-vous en Bosnie-Herzégovine. Il dirait non, tout simplement. Dieu merci... il accepta.

— Je serai là, maman. Mais j'aimerais pouvoir — juste une fois — m'asseoir à la table familiale sans t'entendre insister lourdement sur les joies de la paternité. Et j'apprécierais particulièrement que ce genre de scène ne se déroule pas sous les yeux d'une étrangère qui se fiche pas mal de moi.

— Les femmes t'adorent. C'est même la raison pour laquelle tu te méfies d'elles.

— Dans ce cas, tu devrais peut-être cesser de m'en présenter.

— J'ai essayé! Toute l'année 1994! Regarde le résultat...

Un éclat de rire mal contenu parvint à l'oreille de Miranda.

— Et voilà, Ben, tu te moques encore de moi !

— Maman! Qui pourrait résister?

— Elle est vraiment très, très sympathique, tu sais. Elle écrit — une journaliste. Tu vas bien t'entendre avec elle.

Au besoin, Miranda aurait été prête à mentir, mais en l'occurrence, c'était inutile, et elle en fut soulagée. Maintenant, c'était à Sam déjouer, songea-t-elle. Pour sa part, elle avait fait son devoir.

La curiosité de Ben sembla quelque peu éveillée.

— Une journaliste? Tiens... Et où l'as-tu rencontrée?

Miranda se sentit pâlir. Comment avait-elle pu oublier de mettre ce détail au point avec Sam? Pourtant, avant leur rendez-vous, elle avait justement pensé qu'elles devraient imaginer une histoire plausible. Vite, il fallait trouver une explication vraisemblable !

— Oh, euh... L'autre jour... Elle est venue, euh... m'interviewer pour un article du genre « Que sont-ils devenus ? »

— Que sont devenus qui ?

— Eh bien, les artistes de la première troupe qui a joué *Hair* à Toronto.

Miranda se força à rire, mais son cœur battait la chamade.

— Et tu as trouvé le moyen de la brancher sur moi ? Toi, dis donc, tu ne laisses pas passer une seule occasion ! remarqua Ben froidement. Comment t'y es-tu prise?

Le terrain était miné...

— En fait, je ne lui ai pas tellement parlé de toi, alors évite de... Elle n'est pas... Enfin, elle est vraiment charmante, Ben, tu verras... Et s'il te plaît, arrête de lever les yeux au ciel. Je t'entends lever les yeux au ciel !

— Toujours aussi perspicace ! repartit Ben.

En rentrant, Sam trouva un message de Justin sur son répondeur.

« Je téléphonais juste pour organiser le week-end. Je ne serai pas au bureau cet après-midi, donc je te rappelle à 6 heures », disait Justin.

Elle s'était un peu promenée après son déjeuner avec Miranda Harris, pour profiter de cette belle journée, puis avait fait quelques courses. Son article pour Barbara n'avait donc pas beaucoup avancé...

Au travail ! songea-t-elle en allumant son ordinateur.

Mais il lui fut impossible de se concentrer. Ses pensées ne cessaient de revenir à la conversation qu'elle avait eue avec Miranda. Ce pauvre Ben...

Elle en riait encore !

Le téléphone sonna.

— Sam? Ici Miranda Harris. Tout est arrangé pour lundi. Je me sens l'âme d'une conspiratrice! 6 heures et demie, ça vous ira?

— Très bien.

— Ella a invité Judith, et j'ai appelé Ben. Je lui ai fait jurer solennellement de venir, et je lui ai parlé de la « charmante jeune femme » que je veux lui présenter.

Miranda rit, et Sam en fit autant.

— Qu'a-t-il répondu?

— Il a levé les yeux au ciel, comme toujours, mais il a promis d'être des nôtres.

— Et s'il change d'avis au dernier moment?

— Ben ne ferait jamais une chose pareille. Il tient toujours ses promesses. D'autant que toute la famille sera là. Oh, j'allais oublier, Sam, voilà comment nous nous sommes rencontrées, vous et moi...

Plus tard, Sam consulta sur Internet le dossier de presse des débuts de *Hair* à Toronto et lut ce qu'il fallait pour en connaître assez sur le spectacle. Hélas, la distribution complète n'apparaissait nulle part. Néanmoins, l'un des articles mentionnait « la voix de cristal de Miranda Martin ». Sam n'avait vraiment pas le temps d'approfondir ses recherches. Trouver un

programme imprimé du spectacle, par exemple, lui aurait demandé un trop gros travail. D'ailleurs, si Judith tenait bien sa partie, elle-même n'aurait pas à parler à Ben trop souvent.

Elle continua un moment de se promener dans le kiosque à journaux virtuel, glanant ici et là des informations sur les années 70. Comme tout était différent, à l'époque. Et pour elle qui venait à peine de naître, c'était encore le temps de l'innocence... Elle avança jusqu'à l'année 1979 — l'année atroce, pour elle. « Un jet s'écrase : 72 morts », titrait un des journaux.

Les yeux rivés à ces quelques mots qui avaient bouleversé sa vie, Sam se souvint... Andrew et Donna Jagger, ses parents, étaient du nombre. Elle et son frère Ezra — alors chez des amis — avaient appris la nouvelle par la télévision.

Depuis, ils n'avaient plus jamais dormi dans leur chambre... Ils étaient restés chez les voisins le temps d'emballer tout ce qui se trouvait dans la maison où ils avaient grandi. Puis on les avait expédiés chez leurs grands-parents, très loin dans l'Est, dans une ville qui leur avait semblé bien froide et inhospitalière, habitués qu'ils étaient à l'atmosphère bon enfant de la campagne. Ainsi avait commencé leur vie à Toronto.

Sam soupira... Il lui restait encore à écrire six feuillets pour Barbara d'ici à mardi matin, 10 heures. Courageusement, elle s'obligea donc à quitter l'espace cybernétique pour se remettre à son article. Mais... Pendant deux minutes, elle fixa l'écran sans la moindre inspiration. Et elle fut sauvée par la sonnerie du téléphone.

— Salut, dit Justin. Tu travailles ?

Sam se massa la nuque où toute sa tension nerveuse semblait s'être accumulée.

— Oui, j'écris un truc pour Barbara : « Les sous-vêtements de coton blanc excitent-ils les hommes? »

Justin pouffa.

— Chérie, ce genre de sujet ne mérite même pas ton attention. Pourquoi t'abaisse-tu à le traiter ?

— Pour payer le loyer, Justin, répondit-elle avec un sourire.

— Laisse-moi juste te dire que j'avoue une préférence pour le satin noir. D'ailleurs, c'est la raison de mon appel : je t'ai acheté quelque chose de très mignon pour ce week-end. Préfères-tu partir vendredi soir ou samedi matin ?

Sam fronça les sourcils.

— Week-end?

— Tu n'as pas oublié que nous allions à la campagne, pour Thanksgiving ?

Sam pâlit.

— *Thanksgiving!* dit-elle faiblement. C'est le week-end de Thanksgiving?

— Depuis toujours, ma chérie, le second lundi d'octobre.

— Oh, là ! là ! Catastrophe...

Soudain, elle comprenait tout, les questions de Miranda, son étonnement : « Pouvez-vous venir lundi! Etes-vous sûre que votre Fiancé n'y verra pas d'inconvénient? Où est votre famille? »...

La voix de Justin se fit un peu froide.

— J'espère que tu n'as pas d'empêchement. Je te rappelle que ma famille compte sur nous. Tout est prévu depuis le mois d'août, Sam.

— Oh, mon Dieu, murmura-t-elle. Et moi qui ai donné ma parole ! Oh, mon Dieu, Justin...

— Quel est le problème exactement?

Sam regardait intensément l'écran vide, comme pour y puiser l'inspiration. En aucun cas elle ne pouvait avouer la vérité à Justin. Ni son arrangement avec Miranda. D'ailleurs, il commençait de lui sembler grotesque, à elle aussi. Et de toute façon, cette histoire était impossible à expliquer...

— Ecoute, Justin, si je venais, pourrais-je rentrer, disons... vers 4 heures lundi après-midi?

— Comment ça : si tu venais ? Le déjeuner de Thanksgiving est prévu à 1 heure, lundi. Nous aurons à peine fini, à 4 heures !

— Alors, 5 heures... Ce serait possible?

— Nous allons être obligés de modifier les réservations. Nous devons rentrer par le premier vol, mardi matin. De bonne heure, si tu t'en souviens...

A son ton sec, Sam devina que Justin était vraiment fâché. Mais elle avait fait une promesse à Miranda, et toute l'organisation de la soirée reposait sur sa présence. Elle ne pouvait donc absolument pas se décommander. Par ailleurs, Justin avait beau dire, elle savait bien que sa belle-famille se fichait complètement qu'elle soit là ou non ce week-end ! Le seul qui serait déçu, ce serait lui.

Alors, Sam tint bon. Habituellement, lors de ce genre de discussion, elle cédait. Parce que gagner semblait toujours plus important pour Justin que pour elle, et il s'exprimait si bien qu'elle finissait par se ranger à ses arguments. Seulement, cette fois, la situation n'était pas « habituelle » : il s'agissait peut-être de l'ultime chance du pauvre Ben de se caser enfin.

La résidence d'été des McCourt se trouvait sur les rives du Saint-Laurent. Elle était presque aussi élégante — dans un style plus estival — que leur maison de Toronto. Il y avait toutefois une différence majeure : elle était confortable ! Une immense cheminée de pierre trônait dans le salon, entourée d'un demi-cercle de fauteuils et de canapés profonds et moelleux. La cuisine, quoique ancienne, était parfaitement équipée : cuisinière, réfrigérateur, lave-vaisselle et placards, rien ne manquait. Mieux, la disposition des appareils obéissait à la logique classique. Ainsi, le four était sous les plaques chauffantes, et la hotte au-dessus !

Il va donc sans dire que Veronica n'avait pris aucune part à la décoration.

Le père de Justin avait hérité cette propriété de ses parents quelques années auparavant, et rien n'avait encore été fait pour en modifier l'agencement.

Malgré tout. Sam ne s'y sentait pas tout à fait à l'aise. Certes, elle adorait le fleuve, les parfums de la campagne, la paix, les arbres et le bateau qui dansait sur l'eau à l'embarcadère. Cependant, elle n'avait pas l'impression d'être chez elle. Non que les McCourt fussent particulièrement cérémonieux, ou rigides : ils se comportaient comme n'importe quelle famille canadienne dans son « cottage », paressaient au bord de l'eau ou au coin du feu... Le problème n'était pas vraiment non plus la conversation — pourtant souvent ostensiblement intellectuelle ou littéraire.

Peut-être, songea Sam, son malaise venait-il de ce que cet endroit lui rappelait la maison de ses grands-parents, lorsque Ezra et elle-même y étaient arrivés... Cela faisait déjà seize ans mais il suffisait parfois d'un brusque souvenir — une odeur, une saveur, un air de musique... — pour lui donner l'impression que les événements qui avaient bouleversé sa vie dataient d'hier.

Bref, quelle qu'en soit la raison, la résidence d'été des McCourt lui donnait généralement un curieux sentiment de solitude.

Eu égard à sa décision de partir tôt le lundi, le repas de Thanksgiving avait été avancé d'un jour. Au grand soulagement de Sam qui se voyait mal engloutir deux portions de la dinde traditionnelle le même jour, chez ses beaux-parents puis chez Miranda... ! Elle était en effet presque sûre que Miranda allait mijoter un copieux festin.

Cela dit, elle se rendit compte très vite qu'elle avait eu tort de s'en faire. Car chez les McCourt, Thanksgiving n'était pas célébré selon la tradition canadienne, mais à la mode McCourt. A table, on ne servit pas de dinde. Pas même une aile de poulet. Adepte du minimalisme en matière de décoration comme de cuisine. Veronica avait composé le menu suivant : asperges au beurre, poisson vapeur accompagné d'une lamelle de poivron rouge grillé et de laitue, fromage 0 % servi avec des crackers, et pour finir — ô gourmandise —, du café sucré. Le tout arrosé d'eau plate.

Après le dîner, la famille entama une partie de bridge qui allait durer jusqu'au petit matin. Sam observa un moment le jeu par-dessus l'épaule de Justin, mais elle se sentait exclue. Elle avait eu une semaine fatigante, et l'article de Barbara lui promettait une nuit blanche.

Elle alla donc se coucher juste avant qu'1 heure ne sonne. Néanmoins, elle ne s'endormit pas tout de suite. Etendue dans son lit, elle réfléchissait. Son impression dominante, quand elle se trouvait en compagnie des McCourt, était la solitude. Si sa relation avec Justin évoluait comme elle l'imaginait, ils allaient pourtant un jour ou l'autre devenir sa belle-famille... Alors, quand se sentirait-elle enfin proche d'eux? Plus le temps passait, plus cette question l'angoissait.

4.

Lorsque Sam arriva chez les Harris le lundi soir, le séjour, où flottait déjà le fumet caractéristique de la dinde rôtie, était bondé et plutôt bruyant. Car autour de la longue table de salle à manger allaient et venaient des adultes, mais aussi des bébés et de petits enfants, à quatre pattes ou debout sur leurs jambes encore mal assurées...

— Merci mille fois d'être venue ! s'écria Miranda en débarrassant Sam de son manteau qu'elle déposa sur la rampe de l'escalier, là où une petite montagne de vêtements s'était déjà formée.

— Vous êtes ravissante ! Est-ce du velours ? demanda Miranda en tâtant l'étoffe de la jupe de Sam. Du jersey de soie ! Superbe. Ce rouge vous va si bien !

Elle observa Sam qui rajustait sa robe en se regardant dans le miroir, remettait en place les longues manches étroites et le col montant, vérifiait le fermoir des anneaux d'or qu'elle portait aux oreilles et rejetait en arrière sa longue chevelure.

— Comme toujours, c'est un peu la pagaille, et Ben n'est pas encore arrivé, dit Miranda lorsque Sam eut fini. Mais entrez donc faire connaissance avec les autres...

Puis elle lui murmura à l'oreille :

— Judith est là. Tout va marcher comme sur des roulettes...

Un instant plus tard. Sam était engloutie par la foule.

— Ah, te voilà, Carol!

Se faufilant à sa suite à travers le groupe compact, Miranda avait saisi le poignet d'une jolie jeune femme très enceinte, dont le genre «préraphaélite » était encore accentué par de très longs cheveux blonds et un teint de porcelaine qui ne portait pas la moindre trace de maquillage.

— Voici Sam, la journaliste dont je t'ai parlé. Sam, Carol est mariée à mon troisième, Luke.

— Oh, bonsoir! Ainsi c'est vous la fameuse Sam... Miranda nous a énormément parlé de vous ! Vous êtes là pour Ben, n'est-ce pas? dit Carol avec un clin d'œil.

Miranda lui tapota la main avec une feinte indignation.

— Veux-tu te taire, Carol ! Tu vas intimider Sam, et tu sais très bien que Ben se fermera comme une huître si tu fais ce genre d'allusion devant lui. Officiellement, Sam fête Thanksgiving avec nous parce que son frère, qui travaille en Arabie Saoudite, n'est pas là ce soir. Ella, viens donc par ici : Sam est arrivée !

Ella était éblouissante. Elle semblait tout droit descendue d'un podium de défilé parisien : grande, mince, bien faite, un visage parfait... Eh bien, songea Sam, ceux des fils Harris qui avaient réussi à se marier ne s'étaient pas si mal débrouillés. Ils avaient épousé des filles vraiment ravissantes...

Celle-ci était-elle aussi brillante que jolie?

— Ella est en train d'achever sa thèse de doctorat sur l'économie russe, et elle va bientôt ajouter une unité à ma collection de petits-enfants. N'est-ce pas, Ella?

D'accord. Elle était belle et intelligente...

— Chaque chose en son temps, Andy, dit Ella en riant de bon cœur.

— Oh, vous êtes toutes les mêmes ! De grâce, ne faites pas passer votre carrière avant tout ! Bon, Sam, je ne vais pas vous présenter tout le monde d'un coup, sinon vous ne retiendrez pas un nom. Commencez par bavarder un peu avec Carol et Ella, et prenez les autres un par un : ce sera beaucoup plus agréable.

— Andy nous a dit que vous êtes journaliste? Quel genre d'articles écrivez-vous ? demanda Ella dès que Miranda eut tourné les talons.

— Tout ce qu'on me commande, répondit Sam avec un sourire piteux. Vous ne me croirez jamais : en ce moment, j'essaie d'assembler six feuillets pour déterminer si les hommes trouvent les sous-vêtements de coton blanc sexy ou non. Je dois rendre ce papier demain à 10 heures, et je bloque après les deux premiers feuillets. La nuit promet d'être longue. J'espère que Miranda ne m'en voudra pas si je m'éclipse un peu tôt...

Sam le savait bien, les longues heures de travail qu'elle avait en perspective s'accordaient à merveille avec les plans de Miranda... Elle estimait d'autre part qu'une excuse qui commençait à circuler dès le début de la soirée serait plus crédible.

— Je suis sûre que non, affirma Carol. Miranda est très compréhensive. Alors, dites-nous, le coton blanc est-il...

Carol s'interrompit pour se tourner et glisser un bras autour de la taille d'un homme qu'elle attira dans le groupe.

— Mon chéri, tu n'as pas encore dit bonsoir à Sam ! reprit-elle. Sam, voici Luke, mon mari. Luke, voilà Sam, l'amie d'Andy.

— Bonsoir, dit Luke qui serra la main de Sam, avec un sourire amical. Je suis ravi de faire votre connaissance.

— Bonsoir, répondit Sam.

Luke mesurait au moins 1m90 et n'était pas mal, pas mal du tout, jugea Sam avec étonnement. Peut-être pas aussi beau que Justin — ses traits étaient nettement moins réguliers — mais bien mieux qu'elle ne l'aurait imaginé d'après la description de Miranda! Elle avait du mal à comprendre... Des cheveux blond cendré épais qu'il portait longs jusqu'aux épaules, des yeux bleu-gris pétillants, une carrure d'athlète, des jambes musclées, et jusqu'à son nez cassé qui lui donnait un certain charme : Luke aurait pu être joueur de hockey.

— Sam écrit, Luke. En ce moment, elle travaille à un article dont le sujet est : « Les hommes trouvent-ils les sous-vêtements de coton blanc sexy? » A ton avis?

— Ça dépend des hommes, répondit Luke prudemment.

Puis, après avoir marqué un temps de réflexion, tel un expert, il ajouta :

— Et de la blancheur de la lingerie. Pour être vraiment excitante, elle doit être assez fraîche...

— Oh, voilà une bonne idée, dit Sam. Les responsables de la publicité vont être ravis : c'est toujours bien vu de suggérer aux lectrices de renouveler leur stock ! Cela vous ennuie si j'utilise ce que vous venez de dire?

— Pas du tout. Bien sûr, il y a aussi la question des jambes... et du ventre, ajouta-t-il en caressant le ventre arrondi de Carol. Et des seins, vous voyez...

De toute évidence, Luke était inspiré par le sujet. Tout le groupe riait.

— Tu ne m'as jamais dit que tu aimais le coton blanc, dit Carol d'un ton de reproche.

Luke prit un air offensé.

— Il y a beaucoup de choses que j'aime et dont je ne t'ai pas parlé.

— Vraiment? Et pourquoi?

— Réfléchis ! On ne peut pas tout faire d'un coup, mon amour. Que deviendra notre couple si nous exploitons tous mes fantasmes avant d'atteindre la quarantaine? J'espère que tu ne m'as pas tout dit des tiens !

Carol rougit un peu.

— Luke, je t'en prie...

Elle fut interrompue par la sonnette de la porte d'entrée.

— Voilà sûrement Ben ! s'exclama Miranda en sortant de la cuisine.

Non sans adresser au passage un clin d'œil entendu à Sam, elle alla ouvrir.

Pourquoi le cœur de Sam battait-il soudain plus vite? « C'est le trac, se dit-elle. Je suis inquiète parce que je dois jouer un rôle. » Elle se surprit à tendre l'oreille pour distinguer les bruits et les paroles venant de l'entrée. A côté d'elle, Ella disait quelque chose qu'elle entendait comme dans un rêve...

— Bravo, Ben ! Pour un peu, tu n'étais pas en retard ! s'écriait Miranda. Ton manteau n'est pas bien épais, tu n'es pas gelé?

Sam entendit un rire profond, assez agréable...

— C'est Thanksgiving, maman, pas encore Noël !

— Oui, mais tu es si maigre. Tu ne sens pas le froid ?

— Non, maman.

Au son de sa voix, Sam devina qu'il souriait. Quelques bruits lui parvinrent encore de l'entrée, puis Miranda et Ben parurent enfin à la porte du salon.

— Ben, viens, que je te présente à mon amie Sam. Je suis certaine que tu vas bien t'entendre avec elle. Sam, voici Ben, ajouta-t-elle fièrement.

Ténébreux. Ce fut la première impression que Sam eut de Ben. Cheveux noirs, yeux noirs et le genre d'énergie intense, de magnétisme irrésistible qui attire l'attention de tous...

— Bonsoir, Sam.

Ben tendit la main. Sam la serra en souriant.

— Bonsoir. Alors, il paraît que vous cherchez à vous marier?

Ben rejeta la tête en arrière dans un éclat de rire. Sam en profita pour l'examiner plus en détail. Il était « différent » de Luke, d'accord, mais certainement pas laid comme elle l'avait imaginé en écoutant Miranda : à peine moins d'1m80, très mince, le nez taillé à la serpe, le front large, la bouche bien fendue et mobile, le menton volontaire... Sa chemise et son

pantalon sport passablement défraîchis indiquaient qu'il n'était pas homme à se passionner pour les vêtements. Quand il riait, il fermait ses yeux aux longs cils recourbés. Sam avait l'étrange impression de le connaître depuis toujours: elle se demanda même un moment qui il lui rappelait...

— Salut, frangin ! Comment va ?

Cet accueil joyeux venait d'un autre géant, blond, paru à la gauche de Ben, qui passa un bras autour des épaules de celui-ci en souriant.

Luke vint à son tour serrer dans ses bras le nouveau venu. Il fut suivi d'un troisième exemplaire issu du même moule, auquel Sam n'avait pas encore parlé non plus, et qui s'appelait Simon. Alors, voyant les quatre frères réunis, Sam comprit ce qu'avait voulu dire Miranda : la silhouette mince et brune de Ben et l'étrange intensité de sa personnalité formaient en effet un curieux contraste avec l'air simple et ouvert de ses frères, des titans blonds aux yeux bleus. Et puis, il semblait être le pivot, le centre du groupe : il n'était pas dans la pièce depuis deux minutes que ses frères étaient déjà assemblés autour de lui !

Sam elle-même ressentait cette étrange attraction. Le sombre magnétisme de Ben l'électrisait. Sous son effet, elle se sentait plus vivante. Si bien que, malgré elle, elle cherchait à rester dans le champ de cette force qui émanait de lui.

Cependant, elle ne s'y sentait pas tout à fait à l'aise. Les yeux de Ben étaient trop pénétrants, on aurait dit qu'il voyait tout de suite ce qu'on cherchait le plus à lui dissimuler...

Sam voulait bien en convenir, cet homme-là ne truquait certainement pas ses photos. Non, il n'était pas du genre à tricher avec la réalité pour faire plaisir aux gens. Sans doute ses portraits reflétaient-ils même une vérité trop crue pour le goût de beaucoup. D'ailleurs, Sam soupçonnait qu'un seul coup d'œil au travail de Ben devait suffire à cerner une personnalité.

Le petit groupe bavardait depuis quelques instants lorsqu'une blonde fabuleuse s'approcha avec un petit sourire timide.

— Oh, Ben, tu n'as pas encore dit bonsoir à Judith, dit Ella.

Elle prit son amie par le bras et l'attira, fermement mais sans ostentation, au sein du groupe.

Judith, qui n'avait rien à envier aux plus belles playmates était moulée dans un ensemble d'angora bleu. Sam n'avait jamais vu de poitrine aussi haute, ferme et provocante. Eh bien ! Si c'était réellement le type de femme

qui attirait Ben, elle-même n'avait absolument aucune chance de lui plaire! Ce qui tombait bien puisqu'il ne l'intéressait pas. Non, pas du tout...

— Judith, je te présente Ben, le frère de Matt.

— J'étais très impatiente de faire votre connaissance, dit Judith d'un ton convaincu. J'ai tellement entendu parler de vous...

— Ah bon? répondit Ben froidement.

De toute évidence, la flatterie ne produisait pas sur lui l'effet attendu. Il avait déjà l'air d'un animal pris au piège, qui cherche à fuir.

Miranda lui avait dit que les femmes se jetaient sur Ben. Maintenant, elle comprenait pourquoi. Il était tellement sexy... Au lit, il devait les rendre littéralement folles... A la pensée de ces yeux sombres emplis de désir viril se posant sur elle, de ces mains partout sur son corps, Sam éprouvait comme de petites décharges électriques...

Bref, la situation se dessinait de plus en plus clairement à ses yeux. Pourquoi Ben se serait-il donc soucié de se marier? Il pouvait avoir toutes les femmes ! Pas de doute, Miranda avait entrepris une tâche herculéenne et impossible en se mettant en tête de caser son fils... Toutefois, contrairement à ce que Sam avait imaginé, le plus difficile ne serait pas de trouver une fille qui veuille de lui, mais bien de faire accepter l'idée de mariage à ce séducteur-né. Eh bien... Elle était drôlement soulagée que Miranda ait choisi Judith plutôt qu'elle-même pour future belle-fille ! Parce qu'en fait du pauvre rejeton taré et incasable qu'elle s'était représenté Dieu sait pourquoi, Ben avait tout l'air d'un bourreau des cœurs...

A cet instant, Sam sentit qu'on lui passait un bras autour de la taille... Ben... Ce ne pouvait être que lui : qui d'autre, chez les Harris, aurait eu le pouvoir de la troubler à ce point? Elle respira profondément pour essayer de maîtriser le tremblement qui s'emparait d'elle...

— Connaissez-vous Sam, ma nouvelle fiancée? demanda-t-il à Judith, ce qui déclencha un éclat de rire général.

Peu de temps après, les vingt adultes et les enfants correspondants prirent place autour de la table familiale. Entre-temps, Sam avait été présentée à tout le monde. Arthur Harris, le père de Ben, présidait l'impressionnante tablée ; il était à l'image des trois frères de Ben. Il y avait encore Jude, le cadet, Alice, la femme de Simon, plusieurs cousins, oncles, tantes et grands-

parents, de petits enfants, des bébés, et deux couples de voisins. Bien sûr, Sam n'avait pas retenu la moitié des noms.

Miranda s'était assise en face de son mari. Elle avait placé Sam à sa gauche, puis Ben, entre Sam et Judith. Carol et Luke leur faisaient face.

Après que la dinde et le jambon eurent été découpés et servis, que les montagnes de patates douces, de pommes de terre, de navets, de pois et de toutes sortes d'autres légumes eurent circulé, que les saucières eurent été vidées, les convives se mirent à manger, et un silence se fit. Alors, Sam en profita pour réfléchir à ce qu'elle pourrait dire à Ben d'éperdument admiratif, et qui le détournerait d'elle définitivement...

Elle n'avait pas manqué un seul de ses gestes. Il avait choisi un blanc de dinde, arrosé d'un peu de sauce, pris beaucoup de jambon, mis du beurre sur ses pommes de terre et ses patates douces, et disposé une cuillerée de confiture d'airelles exactement là où son assiette avait besoin d'une touche de couleur. Sam avait surtout remarqué ses mains puissantes et racées qui empoignaient fermement tout ce qu'elles touchaient. Lorsqu'il avait involontairement effleuré son poignet, elle s'était même surprise à souhaiter qu'il le lui saisît, comme il le faisait de tous les objets. Juste pour sentir quel effet cela faisait. Il était si séduisant... Ça n'aurait pas dû être difficile du tout de trouver des mots pleins d'adoration béate à lui dire ! Et pourtant, de sa vie, Sam n'avait jamais été aussi incapable de proférer une parole.

Carol lui sauva la mise involontairement en annonçant à Ben :

— Sais-tu que Sam prépare un article pour un magazine féminin dont le sujet est : « Les hommes trouvent-ils les simples sous-vêtements de coton blanc sexy ? » Quelle est ton opinion, Ben ?

Il glissa à Sam un regard en coin. Rien de plus. Cependant, ce coup d'œil était si plein d'humour, de sensibilité, de séduction, même, que Sam retint sa respiration comme si Ben venait de la toucher.

— Pour qui travaillez-vous ? demanda-t-il.

La question de Ben semblait innocente, mais ses yeux — oh, ces yeux ! — continuaient d'exprimer tout autre chose. Lui adressait-il ce regard charmeur intentionnellement ? Non. Impossible. C'était sûrement son attitude naturelle. Celle d'un homme très, très sensuel, d'un homme qui aimait les femmes...

Elle prit son verre de vin et but une longue gorgée.

— De femme à femme, répondit-elle. Je dois écrire six feuillets.

Ben hocha la tête d'un air dubitatif.

— C'est beaucoup, pour un tel sujet.

— Oui, d'autant que je dois avoir fini demain matin à 10 heures. Je n'ai reçu la commande que cette semaine. Un autre pigiste a fait faux bond à la rédactrice en chef, qui m'a appelée à la dernière minute pour un dépannage. J'ai accepté... avant de me rendre compte de l'étendue de la corvée : ça n'avance absolument pas.

Carol revint à la charge :

— Alors, Ben, ton avis? Luke dit que c'est selon les jambes, et la blancheur du coton.

La conversation avait maintenant attiré l'attention de toute la table.

— Je vote pour les couleurs, dit Simon. Les couleurs vives. Le blanc est trop virginal.

— Certains peuvent considérer que c'est un plus..., remarqua Ben tranquillement.

Sam se demanda s'il faisait partie du nombre.

— Le blanc contraste bien avec les peaux brunes, déclara Jude.

— Oui. D'ailleurs, dommage que Sara n'ait pas pu venir ce soir, repartit Miranda.

Quel rapport? se demanda Sam. Pourtant, à en juger par l'éclat de rire quasi général qui ponctua cette remarque, il devait bien y en avoir un...

— Je suis sûre que vous vous entendriez bien avec elle, Sam, précisa Miranda.

— L'avantage du blanc, reprit Judith simplement, c'est que toutes les couleurs le dominent. En blanc, même les blondes ont de l'éclat.

Certes, Judith était blonde, mais apparemment elle avait prononcé ces mots sans chercher à se mettre en avant. Ni à faire surgir dans les esprits l'image de son corps parfait, vêtu de lingerie blanche. Non, décidément. songea Sam, son ton n'était pas au flirt, elle cherchait simplement à apporter sa pierre à l'édifice.

— Oui, vous avez raison, dit Sam en se penchant un peu pour lui parler, se souvenant qu'elle était là pour servir de faire-valoir à Judith. « Les blondes peuvent dominer le blanc »... Voilà une remarque intéressante, dont je vais me servir.

— Vraiment? Il se peut qu'au lit, un homme ne désire pas particulièrement que la femme domine..., glissa alors Ben.

Il avait dit cela d'une voix douce, veloutée, et Sam se demanda si cette voix produisait le même effet sur Judith que sur elle-même.

— Il préfère peut-être se réserver le rôle viril..., conclut-il.

— Oh, le macho ! s'écria l'une des voisines, indignée.

— Pas du tout, corrigea Ben paresseusement. Je dis ce qui est.

— Je parie qu'il serait plus facile de réunir six feuillets sur les raisons qui poussent les hommes à vouloir dominer les femmes au lit, dit Ella à Sam.

— Une phrase y suffirait, répliqua Ben avant que Sam ait pu ouvrir la bouche. Pour la même raison que les femmes aiment à être dominées par les hommes : parce que c'est excitant. Même si vous répugnez à l'admettre, mesdames, vous savez parfaitement que je dis vrai.

Le cœur de Sam battait à se rompre. Elle tenta de se concentrer sur sa bouchée de dinde. Non que mâcher fût facile, dans son état, mais au moins, cela lui donnait une contenance...

— D'accord, mais je crois que nous nous éloignons du sujet, remarqua Carol qui ne manquait pas de ténacité. « Les simples sous-vêtements de coton blanc sont-ils sexy ? Et si oui, pourquoi et pour qui ? »

— Pas « simples ». Nous avons un peu dérivé, ici. J'ai le droit d'y mettre de la dentelle, si j'en ai envie, précisa Sam.

— N'en faites rien, murmura Ben en la regardant.

Maintenant, le coin des lèvres de Sam tremblait. Elle fixait obstinément son assiette, seul moyen de garder le peu d'empire sur elle-même qu'il lui restait... Et dire que cet homme avait le culot de reprocher aux femmes de se jeter à sa tête ! Comment osait-il s'en étonner, s'il se conduisait toujours ainsi ?

— Une chose est sûre, à propos des sous-vêtements, lança Arthur depuis l'autre bout de la table, c'est qu'ils sont plus sexy que la complète nudité. Je n'ai jamais été capable d'en définir la raison, mais c'est un fait. Je serais particulièrement reconnaissant à quiconque pourrait me l'expliquer...

Sam réprima un mouvement de surprise. Elle essayait de se représenter le père de Justin faisant une telle intervention, ou encore ce genre de conversation se déroulant chez les McCourt. En vain... Décidément, même en faisant appel à toute son imagination, elle n'y parvenait pas !

— Bonne remarque, papa, répartit l'un des fils. C'est vrai, mais pourquoi ?

— Pourquoi emballe-t-on les cadeaux de Noël ? demanda Luke.

— Tu as raison, répliqua Jude. D'ailleurs, une jupe longue très fendue est bien plus sexy qu'une minijupe !

Arthur reprit la parole.

— Les garçons de votre génération ne savent pas ce qu'ils perdent. Dans les années soixante, les minijupes étaient extrêmement sexy, parce que nous n'avions jamais vu de jambes nues auparavant. De nos jours, on voit tout, même quand on n'aimerait mieux pas...

Peu à peu, les convives, maintenant bien échauffés, se mirent à parler par petits groupes. Ben se tourna vers Sam.

— A propos d'années soixante, pour qui rédigez-vous cet article sur les premières représentations de *Hair*!

Sam avait prévu le coup.

— Oh, aucun journal en particulier. Pour l'instant, je glane des informations, de droite et de gauche, afin de proposer le sujet à un rédacteur en chef à l'occasion d'un anniversaire.

— Ben est apparu dans *Hair*, un soir, révéla Miranda qui avait entendu leur conversation. C'est un scoop, non, pour votre reportage ? Et quelle belle accroche... !

— C'est vrai? demanda Sam avec un sourire amusé, en regardant tour à tour Miranda et son fils aîné.

— J'en avais assez d'attendre ma mère en coulisse, et la personne chargée de me surveiller devait avoir le dos tourné, j'imagine. J'ai repéré ma mère sur scène et je suis allé vers elle. Au même moment, tout le monde s'est mis à se déshabiller. L'idée m'a plu : j'avais horreur des vêtements.

— Je me souviens qu'il a ôté ses chaussures, sa chemise et son jean, raconta Miranda en riant, mais je l'ai arrêté avant qu'il ne retire son slip. J'ai chanté toute la scène en le tenant dans mes bras. Evidemment, cette animation improvisée a cassé la baraque.

— C'est là que tu as pris goût aux projecteurs ! lança Carol.

— Pas du tout, répartit Ben. Cette aventure m'a amusé, je le reconnais. Je me rappelle même avoir salué tous ces visages inconnus. Mais cela m'a suffi. Je n'ai jamais cherché à passer devant la caméra...

C'est alors que le déclic se produisit. Était-ce le mot caméra? Sam posa lentement sa fourchette et se tourna vers Ben. Elle ne pouvait le dissimuler : elle en restait bouche bée. Non, ce n'était pas possible... Comment n'avait-

elle pas fait le rapprochement plus tôt? Les yeux agrandis par la stupeur, elle murmura :

— Mon Dieu...

Puis elle jeta un regard sidéré à Miranda, ferma les yeux, respira à fond, se tourna de nouveau vers Ben et bredouilla :

— Je n'arrive pas à y croire... Vous... Vous êtes Ben Harris!

Cette fois, c'en était trop. Sam crut défaillir. Non seulement le fils aîné de Miranda qu'elle avait cru « esthétiquement, socialement et verticalement différent, têtu et incasable » était en fait l'homme le plus sexy qu'elle ait jamais rencontré, mais c'était aussi celui qu'un grand quotidien canadien avait appelé : « Le plus dérangeant, le plus clairvoyant de tous les photographes de guerre depuis 1945. »

5.

— Je suis navrée que vous deviez nous quitter de si bonne heure, dit Miranda.

Sam aussi était désolée. Elle avait passé une merveilleuse soirée. Maintenant qu'elle connaissait tout le monde, le salon lui semblait nettement moins surpeuplé, d'autant que la table en avait été retirée après le dîner. N'était l'article de Barbara, elle aurait sans doute manqué à la promesse qu'elle avait faite à Miranda, pour rester un peu plus longtemps...

Pas seulement à cause de Ben. Elle éprouvait de la sympathie pour tous les Harris. Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était pas retrouvée au sein d'un clan aussi manifestement heureux. Tellement longtemps, que les McCourt avaient fini par devenir sa seule référence en matière de famille, et qu'il lui arrivait de douter de ses souvenirs d'enfance, de croire que le foyer uni qu'Ezra, elle-même et leurs parents avaient formé était le fruit de son imagination...

Ce soir, pourtant, elle avait eu la preuve que sa mémoire ne la trompait pas. Il existait des familles heureuses, comme la sienne autrefois, et comme les Harris. Pas idéales, mais heureuses.

— Il faut vraiment que j'y aille, dit-elle tristement. Ma rédactrice en chef serait dans une situation plus que délicate si je ne lui rendais pas cet article à temps.

Tout le monde sembla sincèrement regretter qu'elle ne puisse rester, mais son texte sur la lingerie était cité en une, et il n'était plus temps de changer la couverture. Barbara comptait sur elle.

— Pourrais-je appeler un taxi? demanda Sam, se souvenant qu'elle avait laissé sa voiture chez elle.

— Oh non ! Vous habitez juste à côté. Quelqu'un va bien pouvoir vous reconduire... Ben, ça ne t'ennuie pas?

Les paroles de Miranda crevèrent la petite bulle dans laquelle Sam avait vécu ces dernières heures, et la ramenèrent à la triste réalité.

Evidemment, elle n'était pas là pour elle-même, mais pour servir de leurre... En fait, Miranda ne l'aimait pas autant qu'elle le prétendait. Pas assez, en tout cas, pour lui laisser oublier son projet de marier Ben avec Judith. Et peut-être le reste de la famille n'était-il que poli...

— Non, je peux très bien prendre un taxi, répondit Sam, dépitée, et qui ne voulait surtout pas qu'un refus de Ben vienne ajouter à l'accès de tristesse qu'elle éprouvait subitement.

— Mais si, je vous raccompagne, dit Ben en se levant. Où habitez-vous ? A Brunswick? Il n'y en a pas pour plus de dix minutes, alors qu'il vous sera difficile de trouver un taxi ce soir.

Observant Miranda tandis que Ben parlait. Sam lut sur son visage un curieux mélange d'expressions : surprise, contrariété, plaisir...? Impossible de dire quel sentiment l'emportait; certainement pas le plaisir... Elle aurait voulu décliner son offre, mais il avait raison : le soir de Thanksgiving, elle risquait d'avoir du mal à trouver une voiture libre immédiatement, or il lui fallait absolument rentrer travailler.

— Merci, dit-elle. Il est vrai que je ne peux guère attendre.

Les rues étaient à peu près désertes. Sam garda le silence un kilomètre ou deux. Elle était tellement absorbée par le souvenir de sa soirée que, lorsque Ben prit la parole, elle sursauta.

— Pourquoi avez-vous accepté l'invitation de ma mère ce soir? lui demandait-il.

Elle se tourna vers lui, mais il regardait la route.

— Je n'ai pas d'autre famille qu'Ezra, et il est loin.

— Non, je veux dire : pourquoi avez-vous accepté tout en sachant qu'elle voulait jouer les entremetteuses? Vous ne vous doutiez pas de qui j'étais, donc vous ne faites pas la chasse au succès, et vous ne semblez pas non plus vouloir vous marier à tout prix...

Sam rit doucement. Comment répondre sans vendre la mèche? Et d'ailleurs, comment Ben était-il au courant des projets de Miranda?

— Si ? demanda Ben avec insistance. Vous voulez ?

— Me marier à tout prix? Non.

— Vous sortez avec quelqu'un, en ce moment?

Elle le regarda d'un air étonné. Leurs yeux se rencontrèrent un instant, mais elle ne vit que l'ombre dans ceux de Ben. Il lui procurait une impression de profondeur infinie qui lui donnait le vertige, et elle fut soulagée lorsqu'il reporta son attention à la route. Qui savait ce qui pouvait arriver dans de telles profondeurs... ? On pouvait s'y noyer, perdre la tête...

— Oui. Comment avez-vous deviné?

— Vous allez à la pêche aux compliments, ou quoi? Une femme comme vous ne reste seule que si elle le veut. Et en plus, vous n'avez pas l'air de chercher un homme. Donc, je répète ma question, poursuivit-il en souriant, pourquoi avez-vous accepté de participer à la petite mise en scène de ma mère?

— Vous croyez que Miranda m'a invitée dans l'intention de nous mettre ensemble?

— Je ne le crois pas : j'en suis sûr. Elle me l'a dit. Et moi qui m'attendais encore à une blonde pulpeuse dans le genre de Judith... On dirait que maman change de tactique.

Sam ne put s'empêcher de rire.

— Les blondes pulpeuses sont votre type.

— Je n'ai pas de « type », comme vous dites. Mais maman croit que si. Du coup, lorsqu'elle invite une femme, je devine toujours si c'est dans l'intention de me marier. Et je me garde bien de la détromper...

Pourquoi Sam se sentait-elle constamment au bord du fou rire? Était-ce Ben qui lui transmettait toute cette énergie ?

— Peut-être a-t-elle enfin compris..., suggéra-t-elle.

— C'est possible. Mais vous vous dérobez encore, Sam. Pourquoi êtes-vous venue?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'étais au courant des projets de Miranda ?

— Le fait que vous m'ayez demandé en mariage deux secondes à peine après que nous avons été présentés, par exemple..., dit-il froidement.

— Oh, bien sûr, je n'y pensais même plus, dit Sam en riant.

— Donc?... Vous savez, vous pouvez toujours essayer de détourner la conversation, mais je ferai le tour du pâté de maisons sans arrêter la voiture

tant que vous ne m'aurez pas répondu. Alors vous feriez mieux de manger le morceau tout de suite.

Avouer la vérité revenait à trahir Miranda, et Sam s'y refusait. Après tout, Judith était encore une candidate possible, mais si Sam disait tout à Ben, Judith ne demeurerait pas longtemps en lice ! Et puis elle avait donné sa parole. Restait donc la solution du mensonge par omission...

— Parce que j'aime beaucoup Miranda et qu'elle m'a demandé de venir. Et peut-être parce que je l'aime tant que j'ai pensé qu'il ne me déplairait pas d'épouser l'un de ses fils, rien que pour l'avoir pour belle-mère. Je ne sais pas..., conclut-elle en haussant les épaules.

Tandis qu'ils passaient dans la lumière d'un réverbère, Ben posa un instant les yeux sur Sam. Elle sentit ce regard la transpercer comme si, l'espace de quelques secondes, il voyait jusqu'au tréfonds de son âme.

— Comment s'appelle le garçon avec qui vous sortez ?

— Justin.

— Pauvre Justin...

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-elle, irritée.

— Parce qu'il va vous perdre. Il ne s'en doute pas, mais il va vous perdre... Non, ne gaspillez pas votre énergie à vous mettre en colère. Nous sommes presque arrivés et j'ai une proposition à vous faire : puis-je voler encore cinq minutes à votre article ?

Sam resta bouche bée. Pour qui se prenait-il de juger ainsi son engagement ? Comment osait-il insinuer qu'elle allait quitter Justin ?

Elle allait réagir lorsqu'elle se rendit compte avec étonnement que la voiture s'engageait dans le virage, au coin de chez elle. Ben avait emprunté de petites rues, et elle n'avait pas fait attention au trajet.

— D'accord pour cinq minutes, s'entendit-elle répondre, malgré l'agacement que lui avait causé la pique contre Justin.

Ben coupa le contact et se tourna vers elle, un bras négligemment appuyé sur le volant.

— J'aimerais tendre un petit piège à ma mère, à mon tour. Vous êtes la partenaire idéale.

Sam s'étrangla de surprise, au point de se mettre à tousser. Du moins cette toux avait-elle le mérite de dissimuler le fou rire irrésistible qui la saisissait. « Génial, songea-t-elle. D'abord, j'aide Miranda à tendre un piège

à Ben, et maintenant, c'est Ben qui me demande de l'aider à piéger Miranda. Quelle famille de dingues ! »

— Vous êtes fou ! Quel genre de piège ? dit-elle dès qu'elle put enfin parler.

— J'aimerais que vous m'accompagniez au dîner familial du dimanche soir pendant quelques mois, comme si nous nous voyions régulièrement. C'est tout. Vous n'aurez pas besoin de faire croire que nous sommes amoureux, ni que nous couchons ensemble. Si vous voulez, vous pourrez même dire clairement que ce n'est pas le cas.

— Qui va croire que vous sortez avec une femme avec laquelle vous ne couchez pas ? demanda-t-elle ironiquement avant de se rendre compte de l'audace de sa phrase.

Mais il ne sembla pas le prendre en mauvaise part. Sans doute avait-il moins d'orgueil viril que la plupart des hommes...

— Peu importe ce qu'ils croient. Du moment que je viens avec vous, Miranda ne pourra décemment plus inviter l'une de ces blondes aux formes généreuses dont elle semble avoir une réserve inépuisable. Donc, j'ai une chance de me sentir de nouveau bien en famille. Vous n'avez aucune idée de ce que peut être une mère marieuse !

— Non, en effet..., murmura-t-elle, pensant qu'elle aurait bien aimé avoir dans sa vie quelqu'un qui attendrait avec impatience qu'elle lui donne des petits-enfants...

Se rappelant soudain ce que Miranda lui avait dit à propos des parents de Sam, Ben posa sa main sur la sienne. Ce geste la surprit...

— Désolé de mon indélicatesse, dit-il. Je sais que j'ai une chance que vous n'avez pas... J'ai parlé sans réfléchir.

Sam avala péniblement sa salive.

— Ce n'est rien.

— Alors, vous acceptez ? demanda-t-il doucement. Justin peut-il se passer de vous le dimanche soir pendant quelque temps ? D'ailleurs, rien ne nous oblige à une régularité absolue. Vous pourrez toujours vous décommander à la dernière minute en disant que vous êtes débordée... Ce qui compte, c'est votre existence, pas votre présence physique toutes les semaines.

— Mais où cette histoire va-t-elle vous mener ?

— Je vous l'ai dit : à retrouver une vie de famille normale. Je veux tout simplement pouvoir fréquenter mes proches sans me sentir dans la peau du

mari potentiel d'une fille que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam.

— Pourquoi n'amenez-vous pas votre petite amie?

— C'est très simple : parce que ma mère se met illico à parler mariage à toutes les femmes que j'amène à moins de dix mètres de sa cuisine. C'est compulsif. Elle ne peut pas s'en empêcher, quelle que soit l'insistance avec laquelle je lui demande de se taire ! Résultat, soit la fille disparaît, soit elle me parle aussitôt mariage et bébés. Ce qui fait tout échouer. On ne peut pas construire une relation solide en commençant par la fin...

— Là, je suis d'accord, dit Sam en riant. Vous n'avez jamais essayé de les prévenir avant de leur faire rencontrer votre mère?

Ben se massa la nuque.

— Les prévenir que ma mère va leur parler de mariage...? dit-il en secouant la tête. Ça ne marche pas. Elles croient immanquablement que je tâte le terrain !... Alors, que décidez-vous ?

— La comédie sera strictement réservée à votre famille? Je n'aurai pas d'explication pénible avec Justin parce qu'un jour notre photo fera la une des journaux, et que les tabloïds se demanderont qui est la nouvelle conquête de Ben Harris?

— Je n'intéresse pas particulièrement les paparazzi, mais de toute façon, soyez sans crainte, notre « liaison » ne sortira pas de la famille.

Sam songea brusquement que, si elle refusait, elle ne reverrait sans doute jamais la famille de Ben. Elle ne revivrait jamais de soirée comme celle-ci...

Bien sûr, elle pourrait toujours appeler Carol ou Ella, mais ce ne serait pas la même chose. Des amies, aussi charmantes fussent-elles, ne remplaceraient jamais un foyer.

Tandis que, grâce à Ben, elle pourrait pénétrer au cœur de la famille.

Justement, c'était tout ce qui manquait à sa vie actuelle. Elle ne s'était pas aperçue de la profondeur de ce manque avant de comparer les Harris et les McCourt, mais désormais, elle n'en était que trop consciente...

— Alors, votre réponse? reprit Ben.

Elle réprima vite la pensée que, si elle rejetait sa demande, elle ne reverrait pas Ben non plus...

— Oui, dit-elle enfin.

— Bon.

Il ajouta simplement :

— Je sais que vous êtes très pressée ce soir, et je ne vais pas vous retenir, mais je vous appellerai demain. O.K.?

— O.K., répondit Sam, tout en se demandant pourquoi son cœur palpitait ainsi.

— Juste une petite chose, encore..., dit Ben en se penchant vers elle.

Et avant qu'elle ait eu le temps de se rendre compte de ce qui allait se produire, il l'étreignit. Le cœur de Sam battit encore plus vite, si c'était possible...

— Que faites-vous? protesta-t-elle avec une faiblesse indigne, le regard irrésistiblement attiré par le ténébreux visage de Ben.

— Miranda va me demander si je t'ai embrassée pour te souhaiter une bonne nuit, répondit-il doucement, et demain, elle te posera la même question. Autant faire en sorte que nos versions concordent...

Il se pencha un peu plus vers elle, en souriant, puis leurs bouches se mêlèrent en un baiser d'une douceur telle qu'elle l'éprouva dans tout son corps.

Elle n'était même pas sûre qu'à l'instant où leurs lèvres s'étaient rejointes, Ben ait cessé de sourire... Et elle eut l'impression que leur baiser n'avait duré qu'un instant. A moins que Ben ne lui ait fait perdre la notion du temps... ?

— Bon..., dit-il à regret en s'écartant un peu d'elle. Quel dommage que tu aies cette histoire de lingerie à finir...

— Je ne te le fais pas dire. Si seulement ta famille m'avait suggéré une idée lumineuse... Je monteraï en sachant exactement ce que je vais écrire, et je n'en aurais pas pour plus de deux heures... Tandis que là, je vais passer toute la nuit à me taper la tête sur le clavier de l'ordinateur, de désespoir, dit-elle en se dégageant des bras de Ben.

— Quel est exactement le titre de la couverture ? Tu le sais? demanda Ben en remettant distraitement en place une mèche de cheveux qui barrait la joue de Sam.

— Les hommes trouvent-ils les sous-vêtements de coton blanc sexy?

— Pourquoi ne parles-tu pas des sous-vêtements de coton blanc pour hommes, et de ce que les femmes en pensent? L'accroche le permet...

Sam s'immobilisa, les yeux rivés à Ben.

— Oui... oui..., murmura-t-elle, tu es génial !

Soudain, les nuages se dissipèrent et l'inspiration vint.

Enfin ! Elle ferma les yeux pour mieux se concentrer, puis les rouvrit tandis que l'article commençait de s'écrire dans son esprit. Peut-être n'était-ce pas exactement ce que Barbara avait en tête, mais au point où elle en était, Sam se souciait uniquement de pouvoir assembler six feuillets à peu près cohérents...

— Alors, ça va aller?

— Trois feuillets pour chaque partie, c'est du gâteau ! s'exclama-t-elle avant de l'embrasser sur la joue. Merci, merci, merci ! Allez, il faut que je file.

A tâtons, elle trouva la poignée et ouvrit la portière au moment où Ben esquissait un geste dans sa direction. Il laissa retomber son bras et la regarda s'éloigner.

— Bonne nuit, dit-il doucement, je t'appelle demain.

— Bonne nuit, répondit Sam gaiement. Puis elle disparut.

Ben regarda Sam s'avancer à grands pas vers l'entrée, les pans de son manteau flottant derrière elle dans la nuit. A la lumière qui s'échappait du hall, il distingua une dernière fois la finesse de ses traits, l'éclat de ses cheveux bruns. Il resta jusqu'à ce qu'elle ait ouvert la porte et soit entrée. Lorsqu'elle fut hors de vue — et en sécurité — à l'intérieur du bâtiment, il garda encore un long moment le pied sur le frein.

«Bon sang, dans quoi t'es-tu donc embarqué?» se demanda-t-il...

D'ordinaire, il savait ce qu'il faisait. Mais cette fois, le contrôle de la situation semblait bel et bien lui échapper. D'accord, il cherchait le moyen de désamorcer Miranda depuis déjà un bout de temps. Toutefois, il y avait autre chose, inutile de se le cacher... Quelle était donc cette chose qui le poussait à agir presque contre son gré, lui qui avait l'habitude d'être maître des événements et de ses actes... ?

« Tu t'es mis à la désirer à la seconde où tu l'as embrassée, et ce n'est pas fini... » se dit-il avant de démarrer.

Le lendemain matin, après avoir transmis son article à Barbara, Sam appela Miranda pour la remercier.

— Quelle fabuleuse soirée ! Il y a bien longtemps que je ne m'étais pas autant amusée. Et le dîner était absolument délicieux !

— Oh, je suis vraiment heureuse que notre petite réunion familiale vous ait plu ! Ils forment un bon groupe, non, mes garçons ?

— Oui. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit qui Ben était ? Un très grand photographe.

Miranda éclata de rire.

— J'ai tendance à oublier combien il est célèbre. Pour moi, il reste simplement Ben...

Cette remarque plut à Sam.

— Oui, je comprends, répondit-elle.

— Vous l'aimez bien, n'est-ce pas ?

— Cela ne vous regarde pas, dit Sam fermement.

— Vous a-t-il embrassée pour vous souhaiter une bonne nuit ?

— Cela ne vous regarde pas non plus...

Oh ! ce petit coup au cœur qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle se rappelait leur baiser...

Miranda pouffa.

— Tout ne se déroule-t-il pas à merveille... ? Vous savez, hier soir, je n'ai pas pensé un instant à notre petite conspiration. J'étais tellement contente de voir que Ben vous appréciait... J'en ai oublié que vous étiez là en tant que leurre. Alors, quand vous avez dû rentrer, je me suis dit que ce serait bien qu'il vous raccompagne... et alors, je me suis souvenue de tout le plan ! Pourtant, je m'étais juré de ne plus jamais pousser Ben à ramener chez elle une fille qui semblait lui plaire, mais j'ai tout simplement... Quelquefois, je ne me contrôle plus. Ensuite, je m'en suis voulu, parce que j'ai cru qu'il allait refuser, comme d'habitude. Mais, surprise, il ne l'a pas fait ! Il vous a embrassée, n'est-ce pas ?

Sam commençait de voir le bien-fondé des plaintes de Ben. Ce genre de tirade pouvait éloigner définitivement une femme — même de Ben —, soit lui faire croire qu'il était éperdument amoureux d'elle et que leur avenir était tout tracé.

— Il me semble que vous oubliez un détail : je suis déjà fiancée.

— Oh, mon Dieu, j'espère que je ne vous ai pas froissée ! s'écria Miranda de son ton le plus engageant. J'ai beau prendre toutes les bonnes résolutions du monde, je ne peux pas m'empêcher de m'intéresser à la vie privée de mon fils... Comment s'appelle votre fiancé, déjà ?

— Justin.

Au cas où Miranda pourrait croire qu'elle avait pris un nom au hasard, elle précisa :

— Justin McCourt.

— Oh, vous sortez avec le fils McCourt ? Voilà qui est intéressant... Hal a été mon petit ami, il y a des années ; puis il m'a laissée tomber pour Veronica. J'imagine que toutes les filles doivent en passer par là...

— Par où? demanda Sam involontairement, bien qu'elle sût qu'elle n'avait pas intérêt à s'enliser dans cette conversation.

— Caresser l'idée de faire un très riche mariage. Mais vous êtes bien trop vivante pour cette tribu, Sam, croyez-moi. Si vous approchez les McCourt de trop près, d'ici à quelques années, c'est du formol qui vous coulera dans les veines. Vraiment, ce n'est pas une vie pour vous.

Sam inspira profondément.

— Miranda...

— Oui, je sais, désolée! Changeons de sujet. Avez-vous réussi à finir votre article ?

— Oui, merci.

— Parfait. Etes-vous libre dimanche soir, Sam? Voulez-vous venir dîner à la maison?

Décidément, Miranda était incorrigible !

— Miranda, dit Sam sévèrement, que ferez-vous de votre temps lorsque Ben aura lui aussi la corde au cou et que tous vos fils seront mariés?

— Je m'attaquerai au reste du monde. Les célibataires ne manquent pas, vous savez.

— Salut.

— Salut, Ben, répondit Sam doucement.

D'où venait cette impression de bien-être? Ils s'étaient à peine dit bonjour qu'elle souriait déjà...

— Alors, il paraît que vous cherchez à vous marier?

Se voulait-il drôle, complice, ou plus...?

— Et comment ! De qui vient la demande ?

— Pour toi, ma beauté? Mais de quiconque porte un pantalon... Est-ce que ma mère a été plus rapide que moi pour dimanche soir?

— Oui, mais je n'ai pas donné de réponse.

— Quelle force de caractère ! s'exclama-t-il d'un ton admiratif. Comment as-tu fait ?

— J'ai changé de sujet.

— Tu as changé de sujet ? Avec ma mère ! Je ne te crois pas. Quelle ruse as-tu imaginée ?

Ils riaient tous deux. Jusque-là, Sam n'avait jamais perçu à quel point un rire partagé pouvait être intime.

— Je l'ai fait parler de tous les célibataires de la terre qui peuvent chercher un partenaire...

— Ça n'a pas pu suffire. Elle a dû revenir à la charge.

— Tu la connais vraiment bien ! J'ai fait preuve de la plus grande fermeté, et je lui ai dit que, si tu voulais me revoir, tu étais assez grand pour me le demander toi-même.

— Bien vu. Considère donc que je te le demande. Alors, tu peux venir ?

Sam estima que, si Justin avait quoi que ce soit d'important en vue comme une soirée au théâtre, il lui en aurait déjà parlé. Aussi accepta-t-elle.

— Bon, dans ce cas, passons aux choses sérieuses. Les femmes aiment-elles les hommes en sous-vêtements de coton blanc ?

— Les femmes aiment les hommes dans toutes les tenues.

— Ah ! ravi de te l'entendre dire... Dis, je serai absent jusqu'à samedi, donc il vaut mieux nous organiser tout de suite. Je peux passer te prendre dimanche soir vers 6 heures ?

— Entendu.

En raccrochant, Sam éprouva une curieuse sensation, un peu semblable à la faim. Et elle se rendit compte que c'était de l'impatience...

6.

— Veux-tu que nous allions visiter d'autres appartements samedi prochain ? demanda Justin à Sam, le mardi soir, tandis qu'ils dînaient.

Sam se rendit compte qu'elle gardait les yeux rivés à son assiette.

— Euh..., oui..., pourquoi pas ? dit-elle. Puis elle se força à regarder Justin. Qu'avait-elle donc, ce soir ? Allons, il fallait faire meilleure figure !

— Sinon, tu proposes autre chose ? reprit-elle en souriant.

Justin haussa les épaules.

— Eh bien, je me demande si je ne vais pas faire une offre pour l'appartement du Romanoff. Qu'en penses-tu ?

— C'est le premier que nous ayons vu ? demanda Sam en fronçant les sourcils.

— Enfin, chérie, oui, tu le sais très bien. Je dois dire que ces bâtiments me plaisent assez. Le Tudor, Le Bourbon, Le Romanoff... Ils sont parfaitement situés, et la construction m'a l'air saine. Alors, qu'en dis-tu ?

— Justin, sérieusement, cet appartement n'est-il pas dix fois trop grand pour toi ?

— Tu crois cela parce que tu n'as pas l'habitude de beaucoup recevoir, repartit-il en souriant.

Cette remarque agaça Sam. Il était rare, pourtant, que Justin l'irritât.

— Mais tu ne reçois pas beaucoup, Justin. Même pas autant que moi... Au moins, il m'arrive de faire à dîner pour Marc, Larry et toi, et même de donner une soirée de temps à autre !

— Tu as raison, admit Justin en faisant la moue. Je vis sans doute dans le sillage de ma mère depuis trop longtemps. J'ai simplement voulu dire qu'il te faudrait un moment pour te mettre dans le bain, mais que, ensuite, tu serais enchantée d'avoir autant de place.

Voilà qu'il recommençait avec ses demi-promesses et ses insinuations ! Il y avait des semaines que Sam supportait les tergiversations de Justin sans

broncher. Ce soir, pourtant, elle sentit soudain monter en elle une petite bouffée de colère qui devait couvrir depuis quelque temps sans qu'elle en ait eu conscience.

Justin était bien sûr de lui, tout de même ! Il avait l'air de s'imaginer que, lorsqu'il se déciderait à préciser ses intentions — s'il s'y résolvait jamais ! —, elle serait toujours là, à attendre patiemment ! Il ne craignait pas de voir un autre homme s'intéresser à elle et le devancer !

Sam se souvint alors de Ben Harris lui disant : « ... Mais quiconque porte un pantalon, ma beauté », et se demanda pourquoi Justin ne semblait jamais envisager qu'un autre puisse la désirer.

D'accord, elle avait une part de responsabilité dans cette situation, puisqu'elle l'avait laissée s'installer. Elle avait toujours souri des atermoiements de Justin, sans jamais protester, comme si rester « en attente », pour lui laisser le temps de se décider la satisfaisait pleinement. Comme si elle quémandait son amour...

Après tout, il n'était pas trop tard pour réagir. Elle pouvait cesser de collaborer. Dès maintenant.

Elle le regarda.

— Justin, tu espères que je vais jouer les intendantes à la place de Veronica une fois que tu auras déménagé ?

Déstabilisé, Justin cligna des yeux mais se reprit rapidement et lui adressa l'un de ces sourires qui la faisaient fondre. Brusquement, il vint à Sam une pensée qui la choqua elle-même : et si ce sourire charmeur était calculé... ? Et si Justin savait quel effet il produisait sur elle...

— Chérie, je croyais que nous nous étions compris, dit-il d'un air de reproche.

Sam savait bien qu'en des circonstances ordinaires, elle aurait souri, sans relever. Elle renonça à se demander pourquoi, ce soir, les « circonstances » n'étaient pas « ordinaires ».

— Ah bon ? Et que suis-je censée avoir compris ?

— Allons, chérie, tu veux une déclaration ? C'est ça ? demanda Justin avec, dans la voix, une note d'amusement tendre mais légèrement condescendante.

Bien sûr que c'était ce qu'elle voulait. Elle avait tellement envie de se sentir aimée, en sécurité, de savoir qu'il tenait assez à elle pour s'assurer que son amour était partagé. Et pourtant...

Tout à coup, elle fut prise de panique. Elle l'aimait, elle n'en doutait pas. Mais se marier, ou au moins vivre ensemble — elle ne savait pas au juste ce que Justin avait en tête — ne se décidait pas à la légère. Ensuite, il était beaucoup plus difficile de faire machine arrière si on s'apercevait que l'on s'était trompé...

Peut-être lui fallait-il encore du temps... Peut-être Justin avait-il raison d'être si prudent... En tout cas, elle devait être absolument sûre de ses propres sentiments. Était-elle réellement prête à s'engager?

— Justin...

Justin réagit en un clin d'œil, comme s'il avait senti cette soudaine réticence intérieure, et deviné la menace qu'elle représentait. Il se pencha vers Sam, lui prit la main, et lui demanda, avec son sourire le plus tendre :

— Sam, chérie, veux-tu m'épouser?

Il avait donc opté pour le mariage..., ne put-elle s'empêcher de noter froidement.

Sam éprouvait la sensation d'assister à la scène en spectatrice. Cette demande en mariage, arrachée à Justin, juste au moment où elle se mettait à douter de leur relation, ne correspondait pas du tout à ce dont elle avait rêvé.

Voilà sans doute pourquoi elle n'était pas transportée de joie comme elle s'y était attendue... Et pourtant, devenir sa femme, c'était bien ce qu'elle voulait, elle le savait, en dépit de ces raisons perverses qui l'empêchaient d'être parfaitement heureuse à cet instant... Elle avait un besoin désespéré de l'amour de Justin et de la sécurité qu'il lui apporterait; de ce sentiment d'appartenir à quelqu'un, de la certitude qu'il tenait à elle et qu'elle tenait à lui. Mais un moment d'inquiétude en face d'une décision de cette importance était tout de même normal, non? Justin s'impatiait.

— Chérie?

Le cœur de Sam battait la chamade. Qu'avait-elle donc, ce soir? «Dis oui ! », lui ordonna une petite voix. Docile. Sam ouvrit la bouche, mais ce « oui » ne sortit pas.

— Justin, je t'en prie, ne me demande pas cela maintenant..., murmura-t-elle, les yeux baissés.

Justin eut un rire agacé.

— Enfin, chérie, c'est le dépit qui te met dans cet état ? Et moi qui croyais que nous nous comprenions ! Tu espérais plus de romantisme...

L'élan de la passion... c'est ça? J'aurais bien aimé, tu sais.

La voix enjôleuse de Justin produisit son effet habituel. Une nouvelle fois, il convainquit Sam qu'elle avait eu tort. Et s'il s'était vraiment imaginé qu'elle voyait comme lui leur avenir commun tout tracé? Après tout, elle avait peut-être réagi ainsi par « dépit », comme il disait, et pas du tout dans un accès de panique.

Cependant, comment se faisait-il que, durant toutes ces semaines, elle ait été intimement persuadée que Justin hésitait encore, ne parvenait pas à se décider...?

— Regarde-moi, Sam !

Sam leva la tête. Justin lui tenait la main. Il lui souriait en plongeant ses yeux bleus dans les siens, et soudain, le courant passa entre eux, comme avant.

— Tu m'aimes? demanda-t-il doucement.

— Oui, répondit Sam.

Bien sûr qu'elle l'aimait! Elle l'avait aimé dès leur première rencontre. Ce jour-là, se souvenait-elle, il était à son bureau, dos à la fenêtre ancienne, et un rayon de soleil faisait briller ses cheveux blonds...

— Eh bien, voilà qui résout la question, dit-il. Samedi, nous irons acheter ta bague !

Il réfléchit un instant avant de poursuivre.

— Et je crois que je vais faire une offre pour le Romanoff, chérie. Evidemment, je vais commencer nettement plus bas que le prix demandé, pour tâter le terrain.

Sam sourit parce qu'il le fallait bien, parce qu'elle savait que, au fond, elle était heureuse, même si elle ne le sentait pas encore. Quoi de plus normal, pour une jeune fiancée, que de se sentir un petit peu piégée ? Sa vie allait être totalement bouleversée; il était naturel d'en passer par un moment d'affolement, non?

Ben s'installa sur le siège du conducteur. Au moment de démarrer, il s'interrompit. De ses yeux sombres, il dévisagea Sam dans la lumière du soir.

— Que t'est-il arrivé?

Surprise, Sam le regarda, la main toujours posée sur la boucle de sa ceinture de sécurité.

— Rien de particulier, pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit Ben en haussant les épaules. Tu as l'air tendue, comme si tu avais été soumise à trop de pression. Tu as un problème ?

Sam se détourna en riant. Le regard scrutateur de Ben la mettait mal à l'aise. Observait-il ainsi les êtres qu'il photographiait ? Tous ses clichés exprimaient justement ce malaise, comme si l'appareil révélait une vérité enfouie. Maintenant, elle comprenait que ce n'était pas l'appareil qui voyait au-delà de la surface des choses, mais les yeux de Ben Harris.

Sam n'avait pourtant aucune raison d'éprouver la moindre gêne devant lui. Elle n'avait rien à cacher, aucune vérité enfouie en contradiction avec les apparences.

— Non, Ben, au contraire : Justin m'a demandée en mariage, mardi.

Ben ne fit pas un geste, mais Sam le devina à la fois calme et plus vigilant.

— Ah. Et qu'as-tu répondu ?

— J'ai dit oui, évidemment.

Mais non, pas du tout ! songea-t-elle avec un choc. En fait, elle venait de s'en rendre compte : à aucun moment elle n'avait vraiment dit oui ! Enfin, bien sûr, Justin avait deviné...

Ben lui prit la main gauche. L'annulaire de Sam était nu. Du pouce et de l'index, il le pressa, là où elle aurait dû porter sa bague. Comme pour y imprimer sa propre marque... Sam frissonna. Elle pensa, non sans inconséquence, qu'une demande en mariage de Ben n'aurait pas ressemblé à celle de Justin. Ben se comporterait sans doute de façon beaucoup moins civilisée... Si jamais il décidait de se fixer auprès d'une femme.

— Merci de ne pas avoir mis ta bague ce soir. Il me semble que ma famille aurait du mal à croire à notre histoire en te voyant avec l'anneau d'un autre au doigt !

En disant ces mots, Ben ne pouvait s'empêcher d'avoir la folle certitude que, si Sam avait effectivement porté une bague de fiançailles, il la lui aurait arrachée et l'aurait jetée par la fenêtre de la voiture.

— Nous l'avons commandée à un joaillier et sommes allés choisir les pierres hier, expliqua Sam.

Il s'agissait d'un imposant diamant qui, sans rivaliser tout à fait avec le Kohinoor, était assurément le plus gros que Sam ait jamais vu de près, et de deux saphirs pâles. Justin tenait à respecter la tradition : « Enfin, chérie, il faut que ce soit un diamant, » avait-il déclaré, la voyant attirée par l'éclat d'un rubis...

— Tu lui as parlé de notre petite comédie?

La voix décidée de Ben coupa court aux réflexions de Sam. Elle leva la tête et cligna des yeux. Tandis qu'elle songeait à la scène de la veille chez le joaillier, elle n'avait cessé de fixer, d'un regard absent, les doigts de Ben sur sa main...

La tête de Sam était si près de la sienne que Ben respirait son parfum délicatement mêlé aux senteurs de l'automne. Il s'aperçut qu'il avait envie de l'embrasser, ce qui le rendit furieux contre son fiancé. Justin McCourt était idiot, ou quoi, de la laisser ainsi seule ? Une femme à laquelle lui se serait fiancé n'aurait pas eu l'occasion de sortir avec un autre homme, même en toute innocence ! A cette pensée, il serra instinctivement les doigts, comme pour affirmer son influence sur Sam.

Il la regarda dans les yeux. Dieu, qu'elle était attirante ! A la réflexion, cette plaisanterie destinée à déjouer les manœuvres de sa mère n'était peut-être pas la meilleure idée qu'il ait eue de sa vie... Très risquée.

Il lâcha la main de Sam pour tourner la clé de contact.

— Je lui ai dit que je sortais dîner avec des amis, reprit Sam d'une voix rauque en s'écartant de Ben.

Elle avait de petits fourmillements dans l'annulaire. Comme si Ben lui avait pressé le doigt au point d'y faire une marque, songea-t-elle.

— Je n'ai aucune raison de le mettre au courant. Après tout, nous ne sortons pas vraiment ensemble. Et d'ailleurs, Justin ne se mêle jamais de mes affaires. Il me fait confiance.

Pourquoi es-tu tellement sur la défensive ? se demanda Sam. Elle avait vu une lueur défi dans le regard de Ben, et maintenant, elle se rendait compte qu'elle se justifiait exagérément.

Ben freina à un stop, et en profita pour lui jeter un bref coup d'œil.

— Et moi, il me fait confiance?

« Et aux autres hommes ? », ajouta-t-il in petto. Non seulement ce type lui paraissait idiot, mais il devait être aveugle, par-dessus le marché !

— Comme il ne sait rien, il n'a pas plus de raisons de te faire confiance que de se méfier de toi.

— S'il ne sait rien de moi en particulier, il doit tout de même être au courant qu'il y a des hommes autour de toi...

— Et alors, que veux-tu qu'il y fasse? demanda-t-elle, énervée. Il m'a demandée en mariage, et j'ai accepté. La bague est commandée. A sa place, comment agirais-tu, toi ? Tu me mettrais en cage ?

Ben l'enveloppa une fois de plus d'un regard rapide, mais étrange et possessif, comme si le seul fait de parler de Justin suffisait à le rendre jaloux.

— Si tu avais accepté de m'épouser et que ta bague ne soit pas prête, tu porterais tout de même quelque chose à ce doigt, déclara-t-il sans plaisanter le moins du monde. Un trombone tortillé, au besoin.

Distraitement, Sam se massait la base de l'annulaire gauche, là où il l'avait touchée. Elle songea qu'elle portait en effet quelque chose à ce doigt. L'empreinte de Ben... Jamais elle n'en serait délivrée... Non! Il fallait vite chasser cette folle pensée.

— Je t'ai dit qu'il me faisait confiance.

Malgré la circulation, Ben la regarda une nouvelle fois.

— Alors il est idiot.

Sam s'étrangla de stupeur et de rage. Avant qu'elle ait pu dire un mot, Ben reprit.

— Tu ne l'aimes pas assez pour l'épouser. S'il veut que ça colle vraiment entre vous, il a du pain sur la planche, et il a intérêt à en prendre conscience avant que tu ne reviennes à toi ! Pour commencer, il ferait mieux de tenir les autres hommes à distance.

Cette fois, Ben passait la mesure. Sam était hors d'elle.

— Comment oses-tu me parler ainsi? s'écria-t-elle. Je l'aime, figure-toi ! Et d'ailleurs, que sais-tu de Justin et moi?

Cet air suffisant... Elle aurait voulu le gifler!

— Je m'en tiens à ce que je vois : tu as l'air mille fois plus tendue aujourd'hui que lundi dernier, repartit Ben froidement, irrité par l'aveuglement obstiné de Sam. Ça veut bien dire quelque chose, non?

Visiblement, elle n'aimait pas ce Justin, se répéta Ben. Alors pourquoi refusait-elle de l'admettre? Oh, après tout, c'était sa vie à elle...

— Non, ça ne veut rien dire ! répliqua-t-elle. Ma prétendue nervosité n'a rien à voir avec Justin ! J'ai simplement eu beaucoup de travail. Je n'ai pour ainsi dire pas dormi de la nuit de lundi à mardi, et depuis, je n'ai pas pu rattraper mon sommeil en retard.

— N'importe quoi ! répondit Ben en freinant avec une violence inutile à un feu orange. Tu viens de prendre un engagement qui va bouleverser ta vie. C'est d'une autre importance que ton boulot de tous les jours ! Songe que j'ai vu des gens qui vivaient sous la menace quotidienne des bombes, affamés, gelés et n'ayant que de l'eau croupie à boire, prendre la décision de se marier ! Eh bien, malgré l'enfer qu'ils vivaient, ces gens-là se mettaient à rayonner...

Il la regarda encore, en tournant au coin d'une rue.

— ... S'ils avaient fait le bon choix...

Il n'ajouta pas « ce qui n'est pas ton cas », mais Sam perçut ces mots presque aussi distinctement que s'il les avait prononcés.

Les propos de Ben eurent pour effet de renforcer la certitude de Sam. Si, elle en était sûre : elle aimait Justin. Et elle était même folle de joie à l'idée de devenir sa femme !

— Peut-être que je réserve mon « rayonnement » à Justin..., répliqua-t-elle froidement.

Ben sentit monter en lui une vague de colère dont il était peu coutumier. C'était probablement la bêtise de Sam qui l'irritait de la sorte : elle était sur le point de faire la plus grave erreur que l'on puisse commettre dans une vie...

— Ne sois pas stupide, dit-il durement.

— Bon sang, mais tu y connais quelque chose, à l'amour ? demanda Sam, furieuse. Depuis quand es-tu un spécialiste de la question ?

— Inutile d'être un spécialiste. N'importe qui te le dira : tu as l'air d'une morte-vivante.

Sam était lancée, et rien ne pouvait plus l'arrêter.

— Toi, le tombeur qui as eu plus de femmes dans sa vie que de dîners chauds, tu te permets de me donner des leçons ! D'ailleurs, je n'ai pas du tout l'air d'une morte-vivante.

Sam était d'autant plus énervée que Marie lui avait fait à peu près la même réflexion : « Qu'est-ce qui t'inquiète, dans ce mariage ? avait-elle

demandé. Tu n'es pas heureuse? » « J'ai beaucoup travaillé et très peu dormi, cette semaine », avait répondu Sam...

Indigné, Ben explosa.

— Plus de femmes dans ma vie que de... Qui a bien pu te mettre une chose pareille dans la tête?

De quoi parlait-elle, nom de Dieu ?

Au coup de Klaxon de la voiture qui les suivait, Ben se rendit compte que le feu, auquel il ne se rappelait même pas s'être arrêté, était vert. Était-il seulement rouge lorsqu'il avait freiné? Il n'aurait pu le jurer... Au moment où il redémarrait, l'autre voiture les dépassa dans un crissement de pneus.

— Tu as vraiment besoin que je te le dise ? s'exclama Sam. C'est au moins aussi évident pour moi que pour toi le fait que je n'aime pas Justin...

— Je n'ai pas eu plus de femmes que de dîners chauds. En outre, je n'ai jamais affirmé que tu n'aimais pas Justin. J'ai dit que tu ne l'aimais pas assez pour l'épouser.

Ils en étaient maintenant à hurler comme... comme il ne savait pas quoi. Conscient du ridicule de la scène, Ben cherchait à comprendre ce qui le mettait dans une telle colère. Après tout, Sam n'avait qu'à faire ce qu'elle voulait ! Quant à sa propre vie privée, que lui importait ce qu'elle en pensait? Et elle poursuivait...

— Et moi, je te dis que si ! Pour ce qui est de tes aventures, tu m'as parlé toi-même des innombrables blondes pulpeuses dans les bras desquelles ta mère t'a jeté, et des filles que tu as amenées chez tes parents et qui n'ont pas tenu le coup. Aux yeux d'une pauvre naïve comme moi, ça fait déjà un bon paquet.

— Voudrais-tu avoir l'amabilité de ne pas croire que je me tape toutes les filles que ma mère me présente? demanda Ben en tâchant de se maîtriser.

— Peut-être que je ne l'aurais même pas imaginé, si tu ne m'avais pas répété que Justin est fou de me laisser seule avec toi ! riposta Sam. Et de ton côté, voudrais-tu avoir l'amabilité de cesser de prétendre que je ne connais pas mes propres sentiments?

Ils arrivèrent chez les Harris, et Ben gara la voiture devant la maison, sous un superbe oranger qui commençait tout juste à perdre ses feuilles. Deux d'entre elles tombèrent sur le pare-brise, comme en signe de bienvenue. Mais Ben et Sam n'étaient pas d'humeur à se laisser charmer par la poésie de la nature. Sam ouvrit brutalement la portière. Elle voulut sortir,

mais fut retenue par sa ceinture de sécurité que, dans sa précipitation, elle avait oublié de détacher, et dut se retourner pour la déboucler. Ben en profita pour ajouter :

— Je n'ai pas dit que tu ne connais pas tes propres sentiments, fit-il avec un calme soudain qui coupa le souffle à Sam.

Elle le regarda, pâle de colère.

— Comment oses-tu? cria-t-elle. Que veux-tu dire? Que je l'épouse pour son argent? C'est ça?

— Je ne sais pas, fit Ben d'un ton égal en haussant les sourcils. Il est riche?

— Oh, tu es vraiment...

Sam ravala l'adjectif qu'elle s'apprêtait à lui jeter à la figure, bondit hors de la voiture, claqua la portière, se dirigea rapidement vers la maison et grimpa les marches du perron quatre à quatre. Pressée d'être séparée de cet arrogant salaud avant d'en être réduite à le frapper, elle carillonna avec cette impatience qui l'agaçait tant chez Justin...

Elle entendit la sonnerie retentir dans la maison. Derrière elle, le moteur s'arrêta et la portière claqua. Au même moment, la porte d'entrée s'ouvrit.

— Sam ! Bonsoir ! Entrez donc, dit Miranda avec un large sourire. Je croyais que Ben devait passer vous prendre. Comme je regrette qu'il ait été retardé !

Entendant Ben monter les marches, Sam frissonna jusqu'à la moelle des os.

— Salut, maman !

Miranda les observa tour à tour. Le visage de Sam était rouge, elle le sentait, ses yeux étincelaient de colère, sa poitrine se soulevait à un rythme accéléré. Quant à Ben, son regard lançait des éclairs que sa mère ne connaissait sûrement que trop bien. Il ne s'énervait sans doute pas souvent, mais quand ça lui prenait, il n'y allait visiblement pas de main morte...

— On dirait que vous vous êtes disputés...

— Non, répondirent-ils en chœur, d'un ton de fureur qui rendait leur mensonge évident.

Miranda ne put retenir un éclat de rire.

— Je me demande bien à quel propos !

— Comme d'habitude, repartit Sam sans réfléchir.

— D'habitude? Quelle habitude? s'écria Miranda en riant de plus belle.

Son rire communicatif commençait à agir. Cette scène était parfaitement ridicule, songea Sam. Comment donc en étaient-ils arrivés là?

Alors, elle se prit à sourire à son tour, et, avec une étonnante soudaineté, sa rage se mua en fou rire. Sans qu'elle l'ait cherché, son regard croisa celui de Ben.

— Oh, tu sais bien, maman ! lançait-il en haussant les épaules et en riant à son tour. Nous nous sommes chamaillés pour savoir à quelle école nous allions inscrire nos futurs enfants...

Sa colère était maintenant tout à fait envolée. Il avait de nouveau une envie folle d'embrasser Sam. Au fond, peut-être cette envie ne l'avait-elle pas quitté un seul instant. D'ailleurs, il voulait faire bien plus que l'embrasser...

Miranda débarrassa Sam de son manteau et la conduisit dans le salon. Songeur, Ben suivit plus lentement. Qu'est-ce qui avait bien pu le faire exploser ainsi de colère ? D'accord, Sam faisait une erreur. Et alors ? « Je te rappelle que ce ne sont pas tes affaires. Pourquoi prendre cette histoire à cœur comme si elle te concernait personnellement ? » se dit-il. En outre, Sam avait sans doute dit la vérité : elle réservait peut-être réellement son rayonnement à l'individu à sang-froid qu'elle allait épouser...

Allons... il ne réussissait pas à se défaire de la certitude que son intuition était juste... Un instant, il se prit à souhaiter voir Sam rayonnante. Sûrement, cela vaudrait le coup d'œil... Surtout s'il en était la cause... Mais ce rêve ne fit que lui traverser l'esprit.

7.

Ils furent nettement moins nombreux que le soir de Thanksgiving à prendre place autour de la table des Harris. Sam reconnut Matt, Ella, Luke et Carol. En revanche, Simon et Alice, qui avaient passé le week-end au cottage d'été de la famille, étaient peut-être pris dans les embouteillages, à moins qu'ils n'aient préféré attendre le lundi matin pour rentrer.

Une nouvelle tête avait rejoint le groupe : Sara, la petite amie de Jude, une jeune Noire immense et d'une minceur incroyable, que Sam prit pour un mannequin avant d'apprendre qu'elle comptait se lancer dans des études vétérinaires.

Judith était là. Elle ne semblait guère entreprenante, et Sam se demanda si Ella espérait toujours voir son amie conquérir Ben. D'ailleurs, cela lui était bien égal. Simplement, elle devait se souvenir que Miranda et Ella comptaient peut-être encore sur elle pour faire en sorte que Ben reporte son attention sur Judith...

En dépit du nombre plus restreint de convives, le niveau sonore n'avait guère baissé, depuis le lundi soir! La conversation était vive, et les rires, exclamations, plaisanteries et autres reparties fusaient de toutes parts.

Après le dîner, le café et les alcools furent servis dans le salon. Sam, qui portait un pantalon noir moulant et un pull ample, s'assit par terre auprès de Miranda pour bavarder, tandis que les hommes s'étaient rassemblés à l'autre bout de la pièce.

Ben ne ressemblait décidément pas du tout à son père et ses frères, observa Sam de loin. Si leurs différences physiques étaient saisissantes, leurs attitudes contrastaient tout autant. Alors que les géants blonds, bien carrés dans leur fauteuil, les jambes croisées, faisaient de grands gestes et parlaient et riaient haut, Ben, lui, adoptait volontiers une posture nonchalante, s'exprimait plus doucement et bougeait peu. Cette discrétion ne l'empêchait pas d'avoir un visible ascendant sur les autres mâles de la maison. Ainsi, lorsque l'un d'eux prenait la parole, il était fréquemment

interrompu. Mais que Ben se mît à parler, aussitôt tous l'écoutaient en silence.

Même sur des sujets que, de toute évidence, ils connaissaient mieux que lui, Ben parvenait à capter leur attention. Comme s'il s'agissait d'une habitude, comme si quelque chose chez lui commandait le respect inconscient de toute la tribu...

Miranda vit Sam émerger du brouillard. Elle venait de lui poser une question que la jeune femme n'avait pas entendue, absorbée qu'elle était.

— Mais il ne tient pas non plus de vous..., remarqua Sam distraitement en guise de réponse, suivant manifestement le fil de ses pensées.

Miranda sourit à Sam; il lui avait suffi, pour comprendre à qui elle faisait allusion, de suivre son regard. D'ailleurs, Miranda avait aussi remarqué que Ben observait Sam. Toutefois, jamais les yeux de son fils et ceux de la jeune femme ne se croisaient : à tour de rôle, ils se détournaient juste à temps, comme avertis par un radar.

Elle aurait dû se douter que, en fin de compte, Ben tomberait amoureux d'une fille qui ne correspondait pas du tout à son type. Il poussait l'esprit de contradiction jusqu'à aller contre ses propres goûts! Et bien entendu, Justin McCourt n'était pas du tout un homme pour Sam. Miranda ne l'avait jamais rencontré, d'accord, mais elle connaissait ses parents, Veronica Taggart et Hal McCourt. Froids comme des couleuvres, ces gens-là... Sam, elle, était une vivante; elle avait du feu dans les veines ! Comme Ben. Et Miranda savait bien que, si Sam continuait de voir Ben, c'était parce que, même si elle ne le savait pas encore ou refusait de l'admettre, ils étaient tout simplement faits l'un pour l'autre. Et par chance, Sam n'était pas encore mariée à Justin McCourt...

— Arthur n'est pas le père naturel de Ben, expliqua calmement Miranda. J'ai eu Ben à dix-sept ans. Lorsque Arthur m'a épousée, il l'a adopté en promettant de l'élever comme son propre fils, et il a toujours tenu parole.

— Ah...

A la lumière de cette nouvelle information, Sam se remit à observer le groupe d'hommes. Evidemment... Comment n'avait-elle pas deviné?

— Je comprends pourquoi vous m'avez dit qu'il n'était pas comme les autres...

Non sans satisfaction, Miranda nota que Sam avait à plusieurs reprises dit « il », comme s'il n'y avait pas d'autre homme que Ben dans la pièce.

— Il ressemble à son père : électrique, énergique, créatif... Cette force qui émane d'eux... J'étais fichue avant même qu'il m'ait dit bonjour.

— Comment l'avez-vous connu?

— Eh bien, je faisais partie des premiers hippies : le nom n'avait même pas encore été inventé. A l'époque, on disait « beatnik ». Je traînais souvent au Village — York-ville Avenue, vous savez? C'était plein de coffee shops où des types jouaient de la guitare et disputaient d'interminables parties d'échecs. Michael chantait des airs folk dans un sous-sol sombre. Un soir, je suis entrée : il fredonnait Kumbaya...

A l'évocation de ses souvenirs, Miranda souriait, le regard absent. Elle se sentait soudain bien plus jeune.

— La flamme d'une chandelle dansait derrière lui. Je suis restée un long moment à la porte de la petite salle — deux ou trois tables et quelques chaises —, fascinée. On aurait dit un ange noir. Il ne ressemblait à aucun des hommes que j'avais connus jusque-là. Il m'a vue l'observer et il a chanté tout un couplet en me dévisageant; j'ai lu dans ses yeux qu'il me le dédiait... Enfin...

Revenant à elle, Miranda regarda Ben, puis Sam.

— Si seulement toutes les filles pouvaient perdre leur virginité dans une telle tornade de passion ! Sans doute ne m'a-t-il pas très bien traitée, par la suite, mais jamais je n'ai regretté ces quelques mois. D'ailleurs, il n'est pas entièrement responsable de notre séparation; j'étais jeune et ne savais absolument pas comment m'y prendre avec lui. Lorsque j'y repense maintenant, je me rends compte que si j'avais été un peu plus habile, un peu plus mûre, il aurait fini par m'épouser. Evidemment, je suis plutôt soulagée qu'il ne l'ait pas fait : de toute façon, avec l'arrivée de Ben, notre mariage n'aurait jamais tenu. Et puis Arthur a été un bien meilleur père pour Ben que Michael.

— Vraiment? demanda Sam.

— Oh, oui ! Michael a un caractère beaucoup trop artiste, trop entier pour élever une famille. Je me demande comment Patricia — sa femme — le supporte... Il faut dire qu'elle n'a jamais pris le risque de faire des enfants. De son côté, Ben a reçu ce qui convenait le mieux à un garçon de son tempérament : une influence masculine stable pour canaliser son intensité et son intelligence étincelante, grâce à laquelle il a maintenant des valeurs solides. Vous verrez, vous n'aurez jamais à craindre qu'il vous plante là, lui.

A ces mots, Sam se redressa et jeta un œil sévère à Miranda.

— Andy, vous m'aviez promis !

D'un air coupable, Miranda porta la main à sa bouche.

— Oh, Sam, désolée, j'ai complètement oublié! Ce doit être chez moi une seconde nature...

Elle éclata de rire et posa sur Sam un regard plein d'humour et d'affection. Ne pouvant résister à l'invite, celle-ci l'imita.

Miranda secoua la tête. Elle aurait intérêt à tenir sa langue si elle voulait que ces deux-là finissent par...

— Je vous assure qu'il n'y avait aucun sous-entendu dans mes paroles. Je sais que vous êtes très heureuse avec Justin.

— Très, confirma Sam.

— On dirait que vous vous avez passé une bonne soirée, maman et toi, remarqua Ben sur le chemin du retour.

— Elle m'a affirmé qu'avec toi, mon avenir était assuré.

— Et ça ne t'a pas dérangé de lui répondre que tu avais trouvé mieux? Mon compte en banque est loin de valoir celui des McCourt !

— Je ne vois pas Justin comme un moyen d'assurer mon avenir, merci.

— Voilà une bonne chose, dit Ben énigmatiquement. Et à part ça? Je parie qu'elle ne t'a pas dressé la liste de mes défauts... Elle est trop maligne pour décrier la marchandise.

— Qu'est-ce qui te fait croire que nous avons parlé de toi ?

— Avec Miranda, j'ai peu de chances de me tromper ! Ben tourna alors dans une rue tranquille bordée d'arbres. La lumière vive d'un réverbère fit comme un éclair dans la nuit.

Soudain, Ben freina brutalement, et la voiture s'immobilisa dans un crissement de pneus. Il était temps ! Trois silhouettes qui sortaient à la hâte d'une maison se jetèrent sur la chaussée, juste devant le capot, s'écartèrent d'un bond du pare-chocs avant et traversèrent en courant.

Avec un cri de surprise, Sam porta instinctivement les mains à son visage.

— Comment as-tu fait pour les voir? demanda-t-elle d'une voix à peine audible. C'est un miracle que tu ne les aies pas renversés !

Ben garda le pied sur la pédale de frein pour examiner la maison que les trois hommes venaient de quitter. Suivant son regard, Sam découvrit la fenêtre brisée et la porte grande ouverte qui battait.

— Le téléphone. Dans la boîte à gants, dit Ben calmement. Je crois qu'on ferait bien de prévenir les flics.

Puis il relâcha le frein et démarra.

Sam prit l'appareil, composa le numéro d'urgence de la police et attendit en observant Ben que quelqu'un réponde.

— Tu as eu un réflexe professionnel ? demanda-t-elle. C'est l'habitude de la guerre qui t'a aiguisé les sens de cette façon ?

Il haussa les épaules.

— En partie. J'ai vu leur ombre projetée par le réverbère.

Une femme décrocha. Sam lui décrivit l'incident et fut aussitôt mise en contact radio avec les patrouilles chargées de ce secteur, à qui elle répéta tous les détails.

Quelques minutes plus tard, Ben arrêta la voiture devant l'immeuble de Sam.

Maintenant, ils allaient se séparer, et elle regrettait que leur conversation ait été interrompue : elle aurait bien aimé savoir ce que Ben pensait qu'Andy lui avait dit de lui...

— Tu veux entrer ? demanda-t-elle.

Ben se tourna vers elle sans un mot.

— Je veux dire, euh... Tu as peut-être besoin de reprendre tes esprits...

Il sourit. Sam vit dans la nuit l'éclat de ses dents. Un peu gênée, elle constata que Ben semblait parfaitement détendu. Elle, elle s'en voulait d'avoir été ambiguë...

— Toi, Sam, tu préfères peut-être que je t'accompagne... ? Tu es inquiète ?

Comment aurait-elle pu être inquiète ? Avant même qu'elle n'ait perçu le danger, Ben l'avait déjà écarté !

— Non, je pensais juste que...

Il lui caressa la joue, et ce simple contact électrisa Sam.

— Tu pensais que j'avais besoin de me calmer, dit-il doucement. Crois-tu vraiment que monter chez toi en pleine nuit m'y aiderait ? Je ferais mieux de refuser, tu sais.

Et voilà que le cœur de Sam, dont le rythme s'était à peine accéléré au moment de l'incident, se mettait à battre la chamade !

— Oui... euh... Bon... Alors, bonne nuit, balbutia-t-elle, telle une adolescente à son premier rendez-vous.

— Attends... N'oublie pas que Miranda va nous demander ce que nous avons fait ce soir..., murmura Ben en lui prenant le menton.

La force impérieuse de sa main virile rappela à Sam leur baiser du lundi précédent. « Autant faire en sorte que nos versions concordent », lui avait-il dit ce soir-là.

Alors, elle devina ce qui allait arriver, et émit un petit gémississement. Son cœur palpitait. Son pouls aussi était rapide... Ben se pencha vers elle. Mais...

Au moment où leurs lèvres allaient se joindre, des phares surgirent au coin de la rue. C'était une voiture de police !

Le véhicule s'arrêta à côté de celui de Ben. La glace de leur côté s'ouvrit, et Ben dut se redresser pour appuyer sur le bouton de sa vitre électrique.

— Bonsoir, dit-il.

— Bonsoir. Est-ce vous qui avez signalé le cambriolage de Branach Street?

Sam leur avait donné son nom et son adresse au téléphone.

— Oui. Vous avez rattrapé les voleurs ?

— L'une de nos voitures les a repérés, mais ils se sont échappés par une cour. Comme nous avons plusieurs véhicules qui tournent dans le secteur, j'espère qu'ils ne pourront pas aller bien loin, d'autant qu'ils sont à pied. Pouvez-vous nous redire exactement ce que vous avez vu?

Ben décrivit les trois hommes, et Sam ajouta ce qu'elle avait observé de son côté. Puis les policiers les saluèrent et s'éloignèrent tranquillement.

Cette diversion avait permis à Sam de se reprendre. Le soir de Thanksgiving, lorsque Ben l'avait embrassée, elle pouvait encore se considérer comme libre. Mais ce soir, avec ou sans bague, elle était fiancée...

— Bonsoir, Ben, dit-elle.

Ben ôta la clé du contact.

— Je t'accompagne à la porte, dit-il d'un ton si détaché que Sam sut qu'il pensait aux trois cambrioleurs et n'avait nulle intention de tenter quoi que ce soit.

Effectivement, une fois sur le seuil, il se contenta de lui déposer un léger baiser sur la joue en disant :

— Bonne nuit, dors bien.

Et quand il s'éloigna de sa démarche nonchalante, Sam fut brusquement envahie d'un sentiment qui ressemblait bien à du regret...

L'agencement des pierres ne plaisait pas à Justin. A une monture traditionnelle — les saphirs fixés de part et d'autre du diamant —, il avait préféré une composition plus originale : les saphirs devaient être disposés côte à côte, légèrement décalés par rapport à l'anneau. Mais la réalisation ne correspondait pas tout à fait à ce qu'il désirait.

— Les saphirs sont un peu trop serrés, expliqua-t-il au joaillier. J'aurais souhaité que vous les laissiez un peu respirer.

Comme il arrive parfois avec les phrases les plus anodines, celle-ci prit une résonance étrange aux oreilles de Sam. Que vous les laissiez un peu respirer...

— Dois-je y voir un symbole, Justin? demanda-t-elle en souriant.

— Chérie, ce n'est pas mon genre de faire de la philosophie bon marché à propos d'une bague. Vous voyez? reprit-il à l'adresse de l'artisan. Il suffit de déplacer un peu celui-ci...

Voyant l'homme prendre des notes sur une enveloppe, Sam comprit qu'elle n'aurait pas encore sa bague aujourd'hui. Le cœur serré, elle prit la main de Justin, qui tenait délicatement l'anneau entre le pouce et l'index.

— Elle est superbe, mon chéri. Tu ne veux pas que nous la prenions telle qu'elle est ?

Les mots de Ben revinrent à la mémoire de Sam : « Si tu avais accepté de m'épouser et que ta bague ne soit pas prête, tu porterais tout de même quelque chose à ce doigt. Un trombone tortillé, au besoin ». Et elle eut soudain terriblement envie d'être rassurée, de savoir que Justin la voulait réellement, qu'il tenait à elle, qu'elle lui appartenait...

— Allons, chérie, ne t'affole pas. Tu sais, ce n'est pas parce que la bague ne sera prête que dans une semaine que je vais changer d'avis ! repartit Justin avec aisance.

A ces mots, Sam se figea.

— Ah, me voilà soulagée, dit-elle d'une voix éteinte.

Le joaillier, un Asiatique replet d'une bonne cinquantaine d'années, adressa à Sam une mimique qui signifiait : « A mon avis, les priorités de votre fiancé ne sont pas les bonnes. Réfléchissez-y à deux fois tant qu'il est

encore temps de changer d'avis... » Elle se mordit la lèvre et baissa la tête pour ne pas pleurer.

Curieusement, Justin, que Sam avait toujours cru si attentif, si prompt à noter les moindres nuances, ne sembla rien remarquer. « Il est vrai qu'il part en voyage demain, songea-t-elle, et qu'il lui reste une foule de choses à régler. Sans doute ses préoccupations l'emportent-elles pour une fois sur sa sensibilité... »

— Cela ne t'ennuie pas si je te laisse rentrer seule, Sam? lui demanda-t-il en sortant de la boutique. Je dois passer chez Gucci acheter une nouvelle bandoulière pour mon sac, et j'ai encore une dizaine d'autres courses à faire. J'irai plus vite seul : tu sais que les magasins vont être bondés, aujourd'hui.

— Pas de problème, dit-elle en l'embrassant rapidement sur la joue. Fais bon voyage.

Trouva-t-il qu'elle avait accepté trop facilement de se séparer de lui? Espérait-il qu'elle allait insister pour l'accompagner et promettre de ne pas le lâcher d'une semelle dans les magasins ? Ou avait-il enfin senti la soudaine froideur de Sam? Toujours est-il qu'il la retint.

— Attends une minute. En voilà une façon de dire au revoir à son fiancé ! Puis il l'enlaça et prit possession de sa bouche avec autorité.

Ils formaient un couple très chic. Lui, grand, mince, blond, élégant ; elle, fine et pâle, ses cheveux bruns sagement rassemblés en un chignon impeccable, et vêtue du tailleur pantalon parfaitement coupé qu'il lui avait choisi : pas du tout le genre à s'embrasser passionnément au beau milieu de Yonge Street un samedi matin... Les passants les frôlaient en souriant, mais deux femmes s'arrêtèrent un moment et les regardèrent.

— Sam? s'écria l'une d'elles lorsque les lèvres de Justin se détachèrent de celles de Sam.

Celle-ci se retourna.

— Oh, Ella ! Judith ! Bonjour ! Venez, que je vous présente Justin.

Elle eut l'impression que Judith la regardait froidement, d'un air de reproche.

— Justin... Voici Ella, Judith.

Ils n'étaient sûrement pas appelés à se revoir : inutile d'entrer dans les détails, se dit Sam tout en se demandant pourquoi elle répugnait tant à faire des présentations plus complètes.

— Il me semble vous avoir déjà vu sur le campus, dit Ella en lui serrant la main. Vous êtes Justin McCourt, du Département d'Anglais, n'est-ce pas?

Un instant plus tard, Justin prenait congé des trois jeunes femmes.

— Ça vous dit d'aller prendre un café? proposa Ella. Judith refusa; elle avait rendez-vous chez le coiffeur.

Les deux autres l'accompagnèrent jusqu'au salon. Elle était toujours aussi glaciale et regarda à peine Sam en lui disant au revoir.

— Pourquoi Judith m'en veut-elle? demanda Sam à Ella lorsqu'elles furent assises. Tu as vu ces regards assassins qu'elle me jetait?

Ella éclata de rire.

— Tu sais, il n'y avait pas à se méprendre sur la nature du baiser que te donnait Justin. Et en pleine rue...

— Et Judith en a été contrariée ? Pourquoi donc ?

— Eh bien, en fait... Elle est persuadée que tu es fiancée à Ben ! expliqua Ella. Tu ne te rappelles pas ? ajouta-t-elle en voyant la stupeur sur le visage de Sam.

— Mais... mais lorsque Ben m'a présentée à Judith comme sa fiancée, tout le monde a éclaté de rire! Personne ne lui a dit que c'était une plaisanterie? J'étais convaincue qu'elle le savait !

Le superbe sourire d'Ella découvrait ses dents parfaites. Ses yeux pétillaient d'humour et de joie de vivre. Gagnée par cette bonne humeur, Sam se mit à rire.

— Pourquoi aurions-nous dû la détromper?

— Parce que je croyais que tu voulais que Ben s'intéresse à Judith.

— Moi, oui. De toute évidence, pas lui...

— Judith est superbe, pourtant...

Ella but une gorgée de café et secoua la tête.

— Hmm... Quand Ben témoigne aussi peu d'enthousiasme, ce n'est jamais bon signe... Et puis Judith n'est pas le genre de fille à qui un homme s'attache petit à petit. Avec elle, c'est le coup de foudre ou rien.

— Donc, elle croit que je trompe Ben avec Justin ! s'exclama Sam en roulant des yeux effarés.

— Ma foi... D'après Andy, tu ne sais pas ce que tu veux...

Un gouffre s'ouvrit sous les pieds de Sam... « Bon sang ! Dans quelle situation t'es-tu fourrée? se demanda-t-elle. Voilà que la moitié de la tribu

Harris croit que tu trompes Ben avec Justin ! »

— Enfin, ça ne me regarde pas, dit Ella en voyant la mine décomposée de Sam.

— Me voilà dans de beaux draps ! gémit Sam, le regard perdu dans sa tasse de café. Oh ! là là ! je n'aurais jamais dû laisser Miranda m'entraîner dans cette histoire ! Quelle catastrophe ! Et si Justin l'apprend ? Je pourrai toujours lui dire la vérité, mais il ne voudra jamais me croire !

— Et Ben ? demanda doucement Ella.

Evidemment. C'était Ben qui la préoccupait. Pas Justin.

— Ben sait tout, avoua Sam avec désespoir en relevant la tête. Il sait que j'aide Andy à lui tendre un piège, et en même temps, je l'aide, lui, à jouer un tour à Andy.

— Quoi ?

— Eh oui... Je suis censée servir de leurre, mais je commence plutôt à me sentir dans la peau d'un appât !

8.

— Allô, Sam? C'est Merc.

— Salut, Mercedes. Comment ça va?

— En fait, pas très bien. Larry a pris froid, et on dirait qu'il couve une grippe. J'ai réussi à le convaincre de rester au lit, ce matin, mais je pense qu'il serait plus raisonnable que tu ne viennes pas ce soir. D'ailleurs, j'imagine que tu ne tiens pas à attraper ses microbes...

Sam faillit protester. Elle faillit aussi répondre à Mercedes qu'elle préférerait encore la menace de la contagion à l'idée de rester chez elle, surtout ce soir. Mais elle n'osa pas. Bien sûr, Sam avait beaucoup d'amis. De bons amis, même, et Larry et Mercedes en faisaient partie. Pourtant, à aucun d'eux elle ne se voyait expliquer : « Nous sommes le 4 novembre, et j'aimerais mieux ne pas rester seule aujourd'hui... »

Allons, courage ! se dit-elle. Tout irait bien. Justin lui manquait, voilà tout. Sinon, elle ne se sentirait pas aussi mal. Comme cette première semaine sans lui s'était écoulée lentement ! Il l'avait passée à Venise pour une conférence universitaire au cours de laquelle il devait présenter un article. Et maintenant, il était en Allemagne, à un autre congrès.

Naturellement, Sam aurait bien aimé l'accompagner. Mais, à l'origine, Justin ne devait rester que trois jours à Venise, et il aurait passé presque tout son temps avec ses confrères. Or Sam jugeait la ville trop romantique pour la découvrir seule; aussi avait-elle renoncé à faire le voyage. Quant à l'invitation pour Berlin, elle n'était parvenue à Justin que plus tard, tandis que le programme de travail de Sam était déjà archi complet : elle avait quatre « bouclages » en deux semaines !

Maintenant, elle regrettait bien de n'être pas partie avec lui. Elle aurait toujours pu emporter un ordinateur portable et travailler dans l'avion ou pendant que Justin assistait aux exposés... Au moins, maintenant, elle serait

avec lui... Surtout qu'un vent glacial avait soufflé toute la journée. Et elle qui détestait le début de l'hiver!

— Transmets mes vœux de bon rétablissement à Larry, finit-elle par dire à Mercedes.

Puis elle raccrocha et se mit à songer au dîner rituel du dimanche soir chez les Harris, avec une envie qui la surprit elle-même. Non. Il était hors de question qu'elle y aille. Elle avait pris la ferme décision de ne plus retourner là-bas. Sa rencontre fortuite de la semaine précédente avec Ella et Judith lui avait fait comprendre l'inconscience qu'il y avait à espérer pouvoir jouer ce double jeu sans s'emmêler dans d'inextricables malentendus ! Elle était donc résolue à mettre fin à cette mascarade, quoiqu'elle n'en ait pas encore averti Ben, ni Miranda...

Cela faisait maintenant deux semaines qu'elle n'avait pas dîné chez les Harris. Le premier dimanche, son excuse était toute trouvée : elle passait la soirée chez les McCourt. Et la semaine dernière, elle avait simplement prétexté qu'elle avait trop de travail, ce qui n'était d'ailleurs pas faux.

Pourtant, ce soir-là, elle avait été incapable de se concentrer. N'y tenant plus, à 8 heures, elle avait fini par sonner chez Marie, avec un grand bol de pop-corn nature. Mais le jeune mannequin, qui avait une séance de pose le lendemain matin à 5 heures, l'avait mise à la porte dès 9 heures, au beau milieu de Casablanca. Sam avait essayé de résister. En vain.

— Tu n'as qu'à louer la cassette, avait répondu Marie impitoyablement. De toute façon, là, le film est massacré par les coupures publicitaires. Et puis tu l'as vu des millions de fois : ce n'est pas comme si tu ne connaissais pas la fin !

— Tu le regretteras..., avait répliqué Sam en imitant de son mieux Humphrey Bogart dans la scène finale du film. Peut-être pas aujourd'hui, ni demain, mais bientôt. Et alors, ce sera pour la vie...

Sam s'était donc couchée de bonne heure, avec un livre.

Et voilà qu'on était de nouveau dimanche. Cette soirée du début de l'hiver s'annonçait sinistre et froide. Pour ne rien arranger, Sam n'avait trouvé dans les placards de la cuisine qu'un sachet de macaronis au fromage déshydratés, dont la date de péremption était largement dépassée...

Elle se demandait ce qu'elle pourrait bien se faire à dîner lorsque le téléphone sonna. Et avant même de décrocher, Sam devina qui l'appelait...

— C'est Andy ! Venez-vous dîner ce soir, Sam? Ben m'a dit qu'il ne savait pas trop.

Le ton de Miranda était amical et informel, comme si Sam venait tous les dimanches depuis des années. Mais Sam hésitait.

Par la fenêtre, elle vit tomber les premiers flocons de neige de la saison. Comme il était dur de devoir refuser ! Si seulement Andy avait appelé avant Mercedes, Sam aurait eu une excuse en béton... Si seulement il ne neigeait pas... Si seulement on n'était pas le 4 novembre...

— Non, répondit finalement Sam, plus brusquement qu'elle n'aurait voulu. Je l'avais dit à Ben; il a dû oublier. Merci infiniment, mais ce soir, ce n'est pas possible.

Miranda vit tous ses rêves s'effondrer d'un coup. Elle se prit à en vouloir à Judith. Pourquoi donc était-elle tombée sur Sam et Justin à cet instant critique? Et d'où tenait-elle sa morale si rigide, avec les parents qu'elle avait? C'était sans doute par réaction : si Niki était un peu plus conventionnelle, sans doute sa fille le serait-elle un peu moins... La dernière fois qu'Andy s'était rendue à Vancouver, la mère de Judith portait toujours de longues robes à fleurs et laissait flotter ses cheveux, comme à la mode des années soixante.

— Tu as l'air d'une vieille hippie, Niki, lui avait fait observer Andy.

Niki avait eu cette réponse sans appel :

— Mais, Andy, nous sommes à Vancouver!

Bon, peu importaient Niki et sa fille, il fallait agir vite pour que Sam ne disparaisse pas définitivement...

— Ella m'a dit ce qui est arrivé l'autre jour. Je tiens à vous préciser que Judith ne sera pas là ce soir.

— Il n'y a pas que cela, Andy.

— Quel est le problème, alors?

— Oh, je...

Sam se sentait tout à coup si fatiguée... Toute cette histoire, c'était trop pour elle... Comment expliquer la dangereuse séduction que les Harris exerçaient sur elle? Deux semaines auparavant, elle avait observé les McCourt avec attention et en était venue à se demander si la sécheresse de leur attitude ne témoignait pas d'une sécheresse de cœur.

Jusque-là, elle avait toujours estimé que c'était leur façon d'être : ils ne se touchaient pas, ne s'embrassaient pas, riaient peu, mais au fond, ils

s'aimaient sincèrement. Du moins Sam s'en était-elle convaincue au fil du temps.

Et voilà que, pour la première fois, elle en doutait. Bien sûr, Justin avait du cœur, il était sensible sous son enveloppe McCourt. Toutefois, dès qu'il était entouré des siens, elle l'aimait moins que lorsqu'ils étaient seuls tous les deux. Or pour rien au monde elle ne voulait poser ce regard froid et lucide sur sa future belle-famille. Pour rien au monde elle ne voulait comparer continuellement — de façon consciente ou non — les McCourt aux Harris.

Donc, moins elle verrait les Harris, et mieux elle se porterait...

La voix de Miranda la tira de ses pensées.

— Vous avez d'autres projets pour ce soir?

— Eh bien...

— Tout le monde a très envie de vous voir. Vous savez, vous nous manquez beaucoup. Allez, je vous en prie, venez!

Maintenant, la neige tombait dru.

— Oh, Miranda, je suis juste...

— Formidable ! Je dis à Ben de passer vous prendre à 6 heures, comme d'habitude. Habillez-vous chaudement : la météo affirme que l'hiver arrive !

La soirée avait été des plus paisibles. Au coin du feu, la famille avait fait des projets pour Noël et parlé de la naissance imminente du bébé de Carol avec une joie tranquille qui contrastait avec l'effervescence des précédents dîners.

— Je vois que la neige adoucit les Harris, remarqua Sam tandis que Ben la raccompagnait.

Les routes étaient recouvertes d'un épais tapis blanc qui rendait la conduite difficile.

— Beaucoup de choses adoucissent les Harris, mais l'accalmie ne dure jamais bien longtemps... Tu ne t'es pas trop ennuyée, j'espère?

Ben n'avait pas pris son raccourci habituel, préférant les grands axes où la neige avait été partiellement déblayée. Malgré tout, la voiture glissa un peu, avant de s'immobiliser à un feu rouge. Inconsciemment, Sam eut un petit hoquet et se mordit la lèvre. Elle ne vit pas le bref regard que Ben lui jeta.

— Qu'y a-t-il, Sam? demanda-t-il doucement.

Ils étaient maintenant dans Collège Street, et les réverbères éclairaient le visage de Ben.

— Comment cela?

— Tu me semblés nerveuse, ce soir. Est-ce ma famille qui t'agace?

— Oh non ! J'adore ta famille. Je ne... Non, cela n'a rien à voir, je t'assure...

Ben tourna dans une petite rue où il trouva une place libre et se gara.

— Tu veux m'en parler? demanda-t-il en débouclant sa ceinture de sécurité et en se tournant vers Sam.

Celle-ci haussa les épaules. Elle se sentait un peu bête.

— Ce n'est rien, vraiment. Rien qui vaille la peine d'en parler. Tu sais, je ne devrais pas en être aussi affectée après toutes ces années. C'est juste... C'est l'anniversaire de la mort de mes parents.

— Oh non... Je suis désolé...

Ben prit la main de Sam entre les siennes et la porta à sa bouche. Doucement, il lui baisa les doigts. Sam secoua la tête pour se débattre contre cette marque de sympathie qui lui serrait affreusement le cœur. Et soudain, sans presque s'en rendre compte, elle se mit à raconter.

— C'était il y a dix-sept ans exactement. D'habitude, le 4 novembre ne me fait pas cet effet. Mais aujourd'hui, il neige. Et justement, cet après-midi-là, tout de suite après le départ de mes parents, la neige s'est mise à tomber assez fort. Quelques heures plus tard, nous apprenions la nouvelle... Depuis, j'associe toujours cette odeur, l'odeur de la première neige, avec l'accident. Voilà pourquoi je suis un peu déprimée.

— Comment ont-ils été tués ?

— Dans un accident d'avion. Ils allaient aux Etats-Unis. L'appareil s'est écrasé à l'atterrissage. A cause de la neige, je crois. Je n'ai jamais très bien su... C'est la première fois que j'en parle autant, dit-elle avec un sourire triste, les yeux embués de larmes.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas pleuré ses parents! Le deuil n'avait pas été encouragé par les grands-parents qui les avaient recueillis son frère et elle. Ils jugeaient plus intelligent de « continuer à vivre », et c'est ce qu'Ezra et Sam avaient appris à faire.

— Ma mère attendait un enfant. Elle était convaincue que ce serait une fille. Parfois, il m'arrive de penser à cette petite sœur que je n'ai jamais

connue et qui aurait dix-sept ans le mois prochain... Et alors, elle me manque presque autant que mes parents.

Des larmes brûlaient ses paupières, mais Sam respira profondément pour les contenir. Ben lui caressa un instant les cheveux. Elle soupira et se redressa. Alors, il lui lâcha la main, reboucla sa ceinture et démarra. Et, à la surprise de Sam, il ne prit pas la direction de chez elle.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle. Que se passe-t-il ?

— Tu ne vas pas rester toute seule ce soir. J'ai un second lit dans mon studio.

Si elle n'avait craint de fondre en larmes, Sam aurait éclaté de rire...

— Ben, ça... ça va aller.

— Ça ira encore mieux si tu veux bien te détendre et me laisser m'occuper du reste.

Sam avait réussi à ne pas pleurer en se remémorant le drame, mais la tendre attention de Ben la touchait tant... Elle ferma les yeux de toutes ses forces et se mordit la lèvre. Il lui fut d'autant plus dur de résister qu'elle était presque sûre que Ben ne lui en voudrait pas de se laisser aller...

Quelques minutes plus tard, ils étaient chez lui. Ben occupait les deux derniers étages d'une jolie maison de brique rouge dans un agréable quartier résidentiel. Sam se rendit compte qu'il habitait tout près du Romanoff... Un chêne et un épicéa, recouverts d'un épais manteau blanc, encadraient le bâtiment.

Sur le côté, un escalier privé menait directement à l'appartement de Ben. Dans la petite entrée, il prit le manteau de Sam et le suspendit avec le sien, avant de la faire entrer dans la grande salle de séjour, à la fois salon et salle à manger, aux agréables proportions.

Cette pièce aux rayonnages couverts de livres s'ouvrait sur trois côtés par de grandes fenêtres. Sous l'une d'elles trônait un immense canapé dans lequel Sam se laissa tomber tandis que Ben allait dans la cuisine. Elle l'entendit remplir la bouilloire. Puis il revint dans le salon.

— Rien ne t'oblige à t'occuper de moi ainsi, dit-elle, malgré toute la reconnaissance qu'elle éprouvait.

— Cela me fait plaisir.

Ben s'agenouilla devant l'âtre pour allumer le feu. La cheminée devait bien tirer puisque, aussitôt, de longues flammes s'élevèrent dans un joyeux crépitement. Ben disparut de nouveau et revint avec un plateau sur lequel il

avait disposé deux tasses, du café, une bouteille de cognac et quelques tranches de cake aux épices. Il s'assit en face de Sam.

Un long moment, ils parlèrent de choses et d'autres. La famille de Sam et le terrible bouleversement causé par la mort de ses parents ne furent pas le seul sujet de conversation. Ben parla lui aussi de son enfance. Il expliqua à Sam que le jour où Arthur Harris lui avait déclaré : « Je suis ton père », il l'avait cru et n'avait plus jamais songé à poser la moindre question pendant des années. Vers l'âge de quinze ans seulement, il avait commencé d'avoir des doutes. Cependant, il considérait Arthur Harris comme son « vrai » père, tout en admirant son père biologique en tant que peintre.

— Je ne savais pas qu'il était peintre ! Je m'étais mis dans la tête qu'il chantait. Tu crois que je le connais?

— Je ne sais pas. Il s'appelle Michael Welsh.

— Oh ! s'écria Sam.

Bien sûr qu'elle le connaissait ! Il était très célèbre, à la fois comme peintre et comme sculpteur. En fait... Sam s'agita un peu sur le canapé.

— Qu'est-ce qui t'arrive? demanda Ben.

— Tu te souviens d'une œuvre de ton père intitulée « La Faim » ? Une espèce d'enchevêtrement de bras et de jambes maigres et de bouches d'enfants...

Pensif, Ben posa sa tasse et se frotta les yeux.

— Ah oui. Il a conçu l'original pour je ne sais plus quel bâtiment de Montréal, puis il en a tiré une édition limitée de bronzes un peu plus petits, je crois.

— Eh bien, Justin a l'un de ces bronzes dans son salon !

— Dans son salon ? demanda Ben en fronçant les sourcils.

— Oui.

— Il vit avec ce truc? Enfin, c'est une très belle œuvre, mais comment peut-on vivre avec?

Sam partageait bien l'avis de Ben. Elle avait toujours songé que «La Faim » n'était pas vraiment à sa place sur le parquet de chêne clair, au milieu du salon. Et pour une fois, son opinion était corroborée par un expert !

— Je ne sais pas. Disons que c'était bien essayé...

— Sam, dit Ben, mi-moqueur, mi-sérieux, tu vas épouser ce salon et « La Faim » ?

Sam éclata de rire.

— Justin va déménager. Tu connais le Romanoff ?

— C'est à quelques rues d'ici, non ?

— Oui. Eh bien, Justin a posé une option sur un très bel appartement avec terrasse dans cet immeuble.

Bon. Pour faire étalage de son argent, on ne pouvait pas trouver mieux que le Romanoff, songea Ben. Sans doute Sam recherchait-elle la sécurité financière à cause du traumatisme qu'elle avait subi dans son enfance. De ce côté-là, avec le fils McCourt, elle pouvait dormir tranquille...

Il but une gorgée de cognac.

— Veronica Taggart va se charger de la décoration ?

— Oh non ! s'écria Sam, qui faillit ajouter : « Il faudrait d'abord qu'elle me passe sur le corps ! »

— Non. Justin m'a prom... Euh, Justin ne veut pas. Il n'aime pas tellement vivre dans un appartement de démonstration. Et je crains que la statue de ton père ne lui plaise pas beaucoup non plus, sauf pour les commentaires qu'elle suscite de la part des visiteurs...

Ben sourit à la pensée de la réaction de Michael lorsqu'il lui répéterait cette phrase. Il pourrait ajouter les McCourt à sa liste de « Snobs Imbéciles ». S'ils n'y figuraient pas déjà...

Il était plus de 2 heures lorsque Sam et Ben songèrent à regarder leur montre. Sam, qui devait se lever tôt le lendemain matin, sauta sur ses pieds. Ben la conduisit à sa chambre.

— Je dormirai dans le studio photo, précisa-t-il. Si tu supportes de coucher dans des draps que j'ai utilisés une fois, cela nous évitera la peine de les changer. Mais si tu en veux des frais, ce n'est pas très compliqué.

Toute la soirée, ils avaient bavardé sur un ton si intime que Sam avait l'impression de connaître Ben depuis des années.

— Non, ça ira très bien. En revanche, si tu as une brosse à dents en réserve...

Il lui en donna une neuve, tirée d'un placard qui en contenait au moins une demi-douzaine. Cette provision était-elle destinée aux blondes pulpeuses présentées par Miranda qu'il ramenait chez lui ? se demanda Sam. Il lui prêta aussi un T-shirt. Cinq minutes plus tard, elle était pelotonnée sous le douillet édredon du grand lit confortable de Ben. Elle se sentait si bien qu'elle en avait oublié la raison de sa présence ici...

Bien au chaud, à l'abri, elle éteignit la lampe de chevet et regarda par la fenêtre dont elle n'avait pas tiré les rideaux. Il ne neigeait plus. La nuit était claire, piquetée d'étoiles, et la lune brillait d'un éclat particulier.

La chambre, située au dernier étage de la maison, était mansardée, avec des fenêtres protégées par des avant-toits à l'ancienne. Sam s'y sentait chez elle comme si elle y avait couché des centaines de fois, comme si elle était habituée à ses moindres craquements...

Et, très vite, elle s'endormit.

— Bonjour.

Sam s'étira en bâillant, le corps empli d'une merveilleuse sensation de bien-être. Le soleil scintillait sur la neige et envahissait déjà la chambre. Elle se retourna et vit Ben sur le seuil, vêtu d'un vieux peignoir bleu marine. En dessous, le bas de son pantalon de pyjama tombait en accordéon sur ses chevilles et ses pieds nus.

— Bonjour, répondit Sam.

Ben arborait un sourire indéchiffrable.

— Tu as dormi?

— Comme une morte.

— Pourtant, tu as l'air bien vivante!

Sam avait les yeux brillants, les joues roses et... Ben se reprit à temps : il valait mieux cesser d'énumérer ses charmes...

Elle s'assit dans le lit. Elle qui avait souvent l'esprit un peu embrumé au réveil se sentait ce matin les idées parfaitement claires.

— L'air de cette maison me réussit sans doute...

— Ah bon. Ce n'est pas la compagnie?

— Quelle compagnie? J'ai dormi seule, il me semble, repartit-elle sévèrement. Tu n'as même pas d'ours en peluche.

— Bien sûr que si. Mais naturellement, il a dormi avec moi, répliqua Ben d'un air de dignité blessée.

Sam éclata de rire.

— Toi, tu dors avec un ours en peluche? Je ne peux pas le croire !

Ben entra dans la chambre et ouvrit un placard dont il sortit un peignoir tout neuf qu'il posa sur le lit.

— Suis-moi, dit-il.

La pièce attenante à la chambre à coucher avait un plancher de bois nu. Elle était meublée d'un bureau et de deux tables blanches posées sur des tréteaux chromés. Du matériel photo traînait un peu partout. Dans un coin, Sam découvrit un lit étroit sur lequel gisait un sac de couchage froissé. Enfin, des photographies de toutes tailles, encadrées, couvraient les murs.

Sam reconnut tout de suite celle qui faisait face au lit. Assez grande, elle représentait une rue bombardée ensevelie sous les décombres, avec à l'arrière-plan un clocher d'église en ruine, et au premier plan, un ours en peluche abandonné. La photo était suffisamment nette pour montrer que l'un de ses yeux de verre, manquant, avait été remplacé par un bouton, et que la fourrure de l'une de ses oreilles était râpée, sous l'effet des caresses répétées d'une petite main. Il semblait tendre les pattes vers l'objectif, comme pour supplier que quelqu'un le prenne dans ses bras.

Cette image avait fait la « une » d'un quotidien national, peut-être deux ans auparavant.

— C'était à Sarajevo? demanda-t-elle.

— Chechnya.

— La première fois que j'ai vu cette photo, j'ai pleuré. C'est l'un des plus forts témoignages anti-militaristes que je connaisse. Cette image est tellement...

De nouveau très émue, Sam fut incapable de trouver les mots pour décrire ce qu'elle ressentait.

— Oh zut, dit Ben en posant la main sur le bras de Sam pour l'entraîner hors du studio. Te voilà toute triste, dès le matin ! C'est vraiment la dernière chose que je voulais !

— Je ne peux pas voir les autres?

— Pas avant le petit déjeuner. Moi, je suis habitué à ces clichés, si bien que j'oublie quel impact ils peuvent avoir... Allez, viens.

Par un petit escalier en colimaçon, ils descendirent dans la cuisine ensoleillée, qui donnait sur une cour intérieure par une vaste baie vitrée. Le café était déjà prêt et tenu au chaud. Son parfum alléchant se répandait dans toute la pièce.

— A propos de cette photo..., dit Sam après que Ben eut rempli deux tasses. Tu as trouvé l'ours en peluche sur place, ou bien tu l'y as mis toi-même?

Ils étaient assis côte à côte et regardaient la cour enneigée. Le soleil faisait déjà fondre les bords de l'épais tapis blanc. Ben esquissa un sourire.

— Je l'ai trouvé là.

— Est-ce qu'il t'arrive de... Enfin, on prétend que certains photographes montent de toutes pièces des scènes complètement bidon. Tu sais, à Berlin, cet enfant qui lâche une colombe... En fait, le reporter a acheté la colombe et payé le gosse pour qu'il pose en la libérant.

— Oui, dit Ben en se frottant la nuque.

— Ça t'arrive souvent de faire ce genre de chose?

— Jamais. Je prends des photos de guerre. La guerre est toujours plus atroce que ce que n'importe qui — y compris moi — pourrait imaginer. On ne manque jamais de sujets horribles : au contraire, il y en a trop... Tout ce qu'on voit est bouleversant.

Sam se tut. Elle buvait son café en regardant Ben. Il était détendu, ce matin, bien calé sur sa chaise, ses cheveux ébouriffés brillant au soleil. Malgré tout, elle sentait son esprit toujours aux aguets. Elle le devinait à la fois nonchalant et capable des réactions les plus vives. Comme un félin.

— Merci pour hier soir, dit-elle doucement. Ton lit est merveilleusement confortable. Je suis désolée de t'en avoir chassé...

Ben tourna la tête, et ses yeux cherchèrent paresseusement ceux de Sam. Puis il sourit.

— Reviens quand tu veux, dit-il. Quand tu veux...

9.

Marie jaillit de son appartement dès qu'elle entendit l'ascenseur, à 10 heures le lendemain matin.

— Sam ! Enfin te voilà ! Où donc étais-tu passée ? s'écria-t-elle en guise de salut matinal.

Sam cligna des yeux de surprise avant de lui dire bonjour. Marie avait peut-être tendance à vouloir la couvrir, mais elle n'était jamais indiscrète. Se doutant qu'il devait être arrivé un malheur, Sam se dépêcha d'ouvrir sa porte et de faire entrer sa frêle voisine.

— Tu ne veux pas manger quelque chose? prit-elle tout de même le temps de lui demander, d'un ton suppliant. Tu as l'air affamée.

— C'est vrai que je meurs de faim, admit Marie. Je prendrais bien un café si tu en fais. Ecoute, tu ne devineras jamais ce qui s'est passé hier soir... Justin m'a téléphoné d'Allemagne ! J'ai cru mourir sur place!

Sam piqua un fard, et Marie détourna les yeux, l'air gênée. Sam s'en voulut d'avoir rougi : maintenant, son amie allait s'imaginer qu'elle avait quelque chose à se reprocher, alors que ce n'était pas du tout le cas... Pour se donner une contenance, elle s'affaira autour de la cafetière électrique.

— Qu'est-ce qui lui a pris de t'appeler? Qu'a-t-il dit?

Marie s'assit à la table de la cuisine et tendit le bras pour ouvrir le store vénitien. Le soleil inonda la petite pièce.

— Il te cherchait. Il avait essayé de te joindre ici, mais ton répondeur n'était pas branché. Donc il a téléphoné chez moi. D'après ce qu'il m'a dit, tu lui as parlé de dimanche dernier, et il a pensé que nous passions de nouveau la soirée ensemble.

— Ensemble! Comment cela ensemble? Nous n'étions pas ensemble la semaine dernière, puisque tu m'as chassée au milieu de Casablanca, s'exclama Sam avec une indignation feinte.

Marie fit un effort pour sourire, mais à l'évidence, elle était soucieuse.

— Bon... Voilà, je lui ai dit que tu dînais chez ton amie Mercedes... Sam, je suis désolée. Je croyais sincèrement que tu passais la soirée là-bas.

— Oui, c'est ce qui était prévu, fît Sam avec une grimace. Mais...

— Vraiment, je suis navrée. Donc, il a téléphoné à Mercedes et Larry, et m'a rappelée aussitôt pour me dire que, en fin de compte, le dîner avait été annulé. Puis il m'a demandé de te dire de le rejoindre lorsque tu rentrerais.

Bon sang ! Comme si Sam avait besoin de ça en plus ! Voilà qu'elle allait devoir expliquer l'inexplicable... Après un instant de réflexion, une autre idée lui vint à l'esprit.

— Pourquoi m'a-t-il couru après de la sorte ? Ce n'est pas du tout son genre ! Que t'a-t-il dit exactement ?

Et si Justin s'était souvenu que cette date correspondait pour elle à un horrible anniversaire ? S'il l'avait appelée pour la réconforter ? Aussitôt, le cœur de Sam fondit. Elle n'aurait jamais dû aller chez Ben alors qu'elle avait la chance d'avoir un fiancé aussi attentif. Mais la raison de l'appel de Justin était tout autre.

— Sa sœur est à l'hôpital, expliqua Marie tristement. Une overdose, ou un truc de ce genre. D'après ce que j'ai compris, sa mère l'a mal pris...

Sam pâlit et se mit à trembler, horrifiée.

— Mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Et comment est-elle ? Elle va s'en sortir ?

— Justin ne m'a pas rappelée, donc je n'en sais pas plus.

— Mais avant, il ne t'a rien dit de l'état de Simone ? Il s'agit bien de Simone, n'est-ce pas ? Oui, forcément, bredouilla Sam.

— Justin n'avait pas l'air de savoir grand-chose. A mon avis, il espérait que tu pourrais te rendre à l'hôpital pour en apprendre un peu plus. Apparemment, Veronica n'y est pas allée. Je n'ai pas très bien compris.

D'une main tremblante, Sam composa le numéro de l'hôtel berlinois dans lequel Justin était descendu... Mais il avait déjà quitté sa chambre. Sans doute son avion décollait-il de bonne heure ce matin ? Quant à la ligne des McCourt, elle sonnait occupé.

— A-t-il dit à quel hôpital elle avait été admise ?

— Oui, le Toronto General.

— Bonjour, dit Sam doucement en se penchant pour embrasser Simone. Comment ça va ?

La jeune fille se redressa et sourit faiblement à la vue du bouquet de roses blanches et roses que Sam lui avait apporté.

— Oh, elles sont ravissantes, Sam. Merci d'être venue. Tu es la seule...

— Comment te sens-tu?

— Plutôt mal. Ils n'aiment pas beaucoup les tentatives de suicide, ici, tu sais. Du coup, ils rendent mon séjour le plus pénible possible, pour que je ne sois pas tentée de recommencer.

A côté de Simone, Marie avait l'air de la photo « avant » d'une publicité pour un produit de régime. « Avant ». Car la sœur de Justin était plus maigre que jamais !

Sam secoua la tête et lui tendit une boîte de chocolats, ainsi que du raisin blanc tout frais. Simone avait les larmes aux yeux.

— Du chocolat, du raisin, des fleurs... Comme tu es gentille, Sam ! Si seulement nous étions comme toi, nous, les McCourt..., dit-elle en tripotant un grain de raisin d'un air absent.

— Justin doit être dans l'avion. Lorsque j'ai essayé de lui téléphoner, à Berlin, il avait déjà quitté l'hôtel.

— Je parie que je vais avoir droit à une scène. Que faisait-il là-bas?

— Il participait à une conférence universitaire. Ne t'en fais pas, ce n'était pas très important : il avait déjà communiqué son article à Venise la semaine dernière, dit Sam d'un ton qui se voulait rassurant.

— As-tu parlé à Veronica?

Sam tenta, sans succès, d'éviter le regard de Simone. Elle ne pouvait pas lui avouer la vérité.

— Non, je n'ai pas pu la joindre.

Simone sourit.

— Je suis sûre qu'elle t'en a raconté de belles à mon sujet. Elle est persuadée que j'ai fait ça pour attirer l'attention... Si elle n'est pas venue me voir, c'est pour ne pas « entrer dans mon jeu ». Comme mes grands-parents.

Qu'y avait-il à répondre à cela? Navrée, Sam soupira.

— Sans doute ne comprennent-ils pas ce que tu ressens..., dit-elle finalement.

— Tu sais, je t'aime beaucoup, vraiment, reprit Simone d'une voix calme et déterminée qui glaça Sam. Et j'espère que tu n'épouserai pas Justin. Tu es trop bien, trop vraie pour entrer dans notre famille, Sam. Tu devrais y réfléchir. Evidemment, je serais très, très heureuse que tu deviennes ma

belle-sœur, mais de toute façon, ce ne serait pas pour bien longtemps. Les McCourt te pomperaient le sang jusqu'à ce que tu ressembles à Veronica. C'est ce qu'ils m'ont fait. Alors, je t'en supplie, ne les laisse pas te détruire à ton tour.

Justin vint directement de l'aéroport à l'hôpital où il retrouva Sam. Il était hors de lui.

— Quelle idiote ! s'exclama-t-il avant d'entrer dans la chambre de Simone. A quoi joue-t-elle ?

— Cela me semble évident, répondit Sam, un peu choquée.

— Essayer de se tuer ! Quelle imbécillité ! De toute manière c'était une simulation, j'en suis sûr !

— Qui t'a dit ça ?

— Je n'ai pas eu besoin qu'on me le dise. Depuis son plus jeune âge, elle fait tout ce qu'elle peut pour attirer l'attention.

— Et personne n'a jamais songé à lui témoigner cette attention dont elle semble avoir tant besoin ? demanda Sam doucement.

La façon dont la famille McCourt traitait Simone, lui parlait sur un ton condescendant et infantilisant, avait toujours mis Sam mal à l'aise.

Justin fronça les sourcils. Visiblement, il ne comprenait pas.

— Nous nous sommes toujours occupés d'elle. Et voilà comment elle nous remercie ! Par ce geste stupide, puéril... J'ai failli ne pas revenir, mais...

Là, Justin passait les bornes. Sam bouillait soudain de colère.

— Et si elle avait réussi, hein ? Tu aurais dû rentrer aussi, pour t'occuper de l'enterrement ! J'imagine que tu y as pensé.

— Ne sois pas ridicule, Sam !

— Ce n'était pas un jeu, Justin. Elle a avalé assez de cachets pour tuer un cheval. Elle n'a eu la vie sauve que grâce à l'une de ses amies qui s'était fait voler son sac avec les clés de son appartement, et a sonné à minuit en demandant à dormir chez Simone parce qu'elle avait peur de rentrer chez elle.

Pour la première fois depuis son arrivée, Justin se calma.

— Ma mère ne m'en avait rien dit. Enfin, ce n'est pas la première tentative de Simone. Elle s'est toujours débrouillée pour que nous la trouvions à temps.

Sam croyait entendre parler Veronica ! Pourtant, Justin se montrait d'ordinaire bien plus sensible... Sûrement était-il terriblement choqué. Et cette agressivité lui permettait d'éviter à sa façon d'affronter le fait qu'il avait bien failli perdre sa sœur.

— Plus on essaye, et plus on a de chances de réussir, Justin. Si tu entres dans sa chambre avec l'intention de lui faire des remontrances, sois prêt à en assumer les conséquences...

— Entendu, chérie, dit-il en embrassant Sam. Tu as raison. Je vais la traiter avec tendresse.

— Allô, Ben?

— Bonjour, Sam, répondit Ben après une brève hésitation, de sa voix grave et ferme.

Aussitôt, Sam sut que tout irait bien.

— Ben, j'ai des ennuis.

— Je le devine au son de ta voix. Qu'est-ce qui t'arrive?

— La sœur de Justin a fait une tentative de suicide, la nuit dernière, et Justin a essayé de m'appeler de Berlin. Ce soir, il m'a demandé où j'étais passée et j'ai répondu... Je ne pouvais pas lui parler de toi, Ben, alors...

Alors elle avait menti... Elle avait eu du mal, mais c'était la seule solution. Comment dire la vérité? Surtout avec le choc que son fiancé avait déjà subi en apprenant la tentative de suicide de sa petite sœur... C'était la première fois qu'elle lui mentait, et elle ne s'y était résolue que parce qu'elle n'avait pas le choix.

— Donc, que lui as-tu raconté? demanda Ben de sa voix paresseuse. Me voilà transformé en vieille copine qu'il n'a jamais eu l'occasion de rencontrer?

— J'ai dit que j'avais passé la nuit chez tes parents parce que j'avais trop bu pour conduire, murmura Sam précipitamment, furieuse de s'être montrée aussi faible.

Ben éclata de rire.

— Je t'en prie, il n'y a pas de quoi rire ! J'ai horreur de lui mentir. C'est la première fois, et je me sens minable.

— Souviens-toi qu'il n'est rien arrivé entre nous, Sam. J'ai passé la nuit dans mon studio photo. Tu n'imagines quand même pas que je me suis glissé dans ton lit à la faveur de la nuit et que j'ai profité de ton sommeil...?

Sam se sentit rougir.

— Mais comment voulais-tu que je lui explique ce qui s'est réellement produit? J'aurais dû lui parler de la farce que nous faisons à Miranda... Impossible. Il n'y aurait rien compris, ou ne m'aurait pas crue.

— Evidemment..., reconnut Ben, sans grande conviction.

— Ben... Ben, s'il le fallait, tu... tu mentirais pour moi ?

— Bien sûr.

— Vraiment? demanda-t-elle avec un soupir de soulagement.

— Oui. Tu ne vas tout de même pas perdre ton riche fiancé pour faire une blague à ma mère ! Mais allons-nous devoir en arriver là?

— Je le crains. Voilà. Justin veut te rencontrer. Si je refuse, cela lui paraîtra bizarre... Alors, tu accepterais de venir dîner chez moi avec lui ?

— Et si tu l'aménais chez mes parents un dimanche soir? L'alibi n'en serait que meilleur.

— Tu te moques de moi ! Comment expliquerais-je toute l'histoire à ta famille, qui croit que je sors avec toi !

— Ah oui. Ils croient cela... Dans ce cas, entendu, je viendrai chez toi.

— Alors... disons, par exemple, jeudi. Ça t'irait?

— Parfait.

— Il reste un problème à régler. Je lui ai en quelque sorte fait croire que nous étions des amis de longue date...

— Je dirai que je t'ai connue quand tu avais encore tes dents de lait... Tu veux que je vienne accompagné ?

— Oh, tu pourrais ? Ce serait formidable !

— Rien de plus simple. A jeudi soir, alors.

— Je suis très heureux de faire votre connaissance, dit Justin à Ben. J'admire énormément votre travail. Sam ne m'avait jamais dit que vous étiez amis...

— Oh si, on se connaît depuis longtemps.

Ben embrassa Sam sur la joue. Elle lui était tellement reconnaissante d'avoir accepté de jouer ce rôle de vieux copain qu'elle aurait voulu le serrer dans ses bras.

— Et ta bague? demanda-t-il. Il me semblait que tu devrais l'avoir, maintenant.

— Ah, vous êtes au courant? Nous attendons son anniversaire, dit-il en couvant Sam du regard. Mes parents donneront une petite réception au cours de laquelle je la lui remettrai.

Les McCourt avaient exprimé à leur manière une approbation discrète à l'annonce des fiançailles de Justin et Sam. Veronica avait eu l'air si peu surprise que Sam se demandait si Justin n'avait pas fait part de ses intentions à sa mère avant même de la demander elle-même en mariage... !

Ben sourit à Justin.

— Je vois. Dois-je comprendre que vous n'êtes pas encore officiellement fiancés?

— Mais si ! s'écria Sam, en même temps que Justin rectifiait :

— Non, en un sens, vous avez raison.

Justin ne remarqua pas l'air surpris de Sam.

— Alors, à quand cet anniversaire, Sam? demanda Ben. Combien de temps me reste-t-il pour déloger Justin et t'épouser à sa place?

— Mais tu le sais bien ! Deux semaines. Tu as intérêt à faire vite, repartit Sam en riant.

— J'ai une longueur d'avance, non? Je te connais depuis bien plus longtemps que Justin.

— Dans ce cas, il fallait vous décider plus tôt, répliqua Justin, très à l'aise à ce jeu.

Ils étaient maintenant dans le salon, où Justin servait l'apéritif. L'amie avec laquelle Ben était venu était une blonde du nom de Deirdre. L'exacte réplique d'une poupée Barbie... Voyant la mine intriguée de Sam devant cette beauté platine, Ben lui fit un clin d'œil, et elle dut se mordre les lèvres pour ne pas pouffer.

— D'où les sors-tu donc? lui murmura-t-elle.

— Qu'y a-t-il, chérie? demanda Justin en tendant une coupe de Champagne à Deirdre.

Sam toussa violemment.

— Rien, rien, je dois avoir une poussière dans la gorge.

Derrière le dos de Justin, Ben secouait la tête... Deirdre profita du silence qui s'ensuivit pour déclarer à Justin :

— Nous nous sommes déjà rencontrés, vous savez. J'imagine que vous ne vous souvenez pas de moi...

— Ah bon ? demanda Justin en lui souriant gentiment, de l'air d'un homme habitué à l'adoration féminine. Vous avez été mon élève?

Deirdre secoua la tête et but une gorgée de Champagne.

— Non, non, j'étais une camarade de classe de votre sœur Simone. Havergal. Il m'est arrivé de vous croiser chez vos parents.

Elle fit une grimace, avec un naturel surprenant pour une fille aussi belle : elle ne semblait pas du tout se soucier de l'effet que cela pourrait avoir sur sa ravissante expression...

— J'étais folle amoureuse de vous, poursuivit Deirdre. Comme toutes les filles de l'école, d'ailleurs. Mais je sais que vous ne m'avez jamais prêté la moindre attention...

— Je devais être aveugle, répondit Justin galamment.

— Pas du tout : j'étais grosse et couverte d'acné !

Eh bien, il ne restait pas la moindre trace des kilos superflus ni des boutons ! songea Sam. En revanche, ne put-elle s'empêcher d'observer, cette ancienne passion de la belle blonde pour Justin ne s'était, elle, pas entièrement dissipée...

— Personne ne pourrait le deviner, fit remarquer Sam en voyant que la conversation était sur le point de s'éteindre.

Justin adressa un sourire rassurant à Sam et lui offrit une coupe de Champagne.

— Voilà, chérie, dit-il tranquillement.

Sam fut légèrement agacée par l'attitude de Justin. Pourquoi semblait-il la croire jalouse de Deirdre? D'accord, cette fille avait peut-être un faible pour lui, mais elle paraissait absolument dépourvue d'intentions malveillantes. Sam éprouvait même plutôt de la sympathie à son égard.

Toutes deux bavardèrent un moment. Elles parlèrent de Simone, mais Sam ne fit aucune allusion au drame de la semaine précédente, puisque Deirdre ne semblait au courant de rien. Pendant ce temps, les hommes échangeaient des vues sur le reportage de guerre. Sam avait pourtant l'impression que Ben n'aimait pas tellement évoquer son travail... Enfin, il était assez grand pour changer de sujet s'il en avait envie.

— Voulez-vous passer à table? proposa Sam lorsqu'elle estima que la conversation était assez en train.

Elle avait opté pour un menu simple : une salade de salami et d'asperges marinées, suivie de spaghettis accompagnés d'une sauce pesto de chez le

traiteur. Ne disposant pas d'une salle à manger, elle avait mis le couvert dans la cuisine. Elle avait compté sur une nappe à carreaux et une bougie plantée dans une bouteille pour recréer l'atmosphère d'une trattoria, mais le résultat n'était pas tout à fait à la hauteur de ses espérances... Elle voyait bien que Justin aurait préféré une réception plus élégante, un cadre plus à même de mettre en valeur ses qualités d'homme du monde. Il désirait impressionner Ben Harris, et ce bistro italien d'opérette ne constituait pas le décor idéal.

— Ce n'est pas du tout comme en Italie, chérie, observa-t-il. Tu sais pourtant que j'en reviens !

... Et ce n'était pas du tout le genre de Justin de l'humilier ainsi en public, songea-t-elle. Que lui arrivait-il ?

— Je ne voulais pas que ma cuisine ressemble à un vrai bistro italien, précisa-t-elle, sans grande conviction. Je voulais qu'elle ait l'air d'un restaurant italien de Toronto.

— Ah, rien à voir, admit Justin.

— Moi, je trouve cela charmant, et je meurs de faim ! s'écria Deirdre.

Sam comprenait de mieux en mieux pourquoi Ben appréciait la jeune femme. En plus de ce qui sautait aux yeux, bien entendu...

Soit qu'il se sentît chez lui partout, soit que Sam ait inconsciemment choisi le décor qui lui convenait le mieux. Ben était parfaitement à l'aise... Il ressemblait à ces intellectuels des années trente qui refaisaient le monde à longueur de nuits autour d'une bouteille de vin bon marché avant d'aller combattre dans les rangs républicains de la Guerre d'Espagne.

— Je vous croyais en Allemagne, dit-il à Justin, montrant une nouvelle fois qu'il en savait long sur la vie et les amours de Sam.

Pourvu qu'il ne se laisse pas entraîner par son sujet et n'aille un peu trop loin... !

— Pour très peu de temps, hélas. J'ai participé à une conférence à Venise, et je devais ensuite lire mon article lors d'un autre congrès, à Berlin, mais je n'ai pas pu rester.

— Comment va votre sœur ?

Aïe... Et voilà. Sam avait eu raison de craindre une gaffe... Elle essaya d'accrocher le regard de Ben pardessus la table mais n'y parvint pas.

— Oh, vous avez entendu parler de cette histoire... ?

— Sam m'a dit que, le soir où elle a passé la nuit chez mes parents, votre sœur est tombée malade subitement.

— C'est vrai? Simone est malade? demanda Deirdre. Que lui est-il arrivé? Je n'étais absolument pas au courant : je ne vois personne, ces temps-ci.

— Elle va très bien. Il n'y a rien de grave. Simplement, il faut toujours que Simone nous cause des soucis, répondit Justin.

Bien sûr, Justin ne voulait certainement pas que la nouvelle s'ébruite, songea Sam. Mais tout de même, avait-il vraiment besoin de paraître si froid?

Ben devait avoir eu la même pensée. Il posa sur Justin un regard qui mit Sam mal à l'aise. Après un petit blanc, la conversation reprit néanmoins. Heureusement, Ben était assez coulant pour ne pas s'appesantir sur ce genre d'incident.

Il mangeait avec les doigts ; une ancienne habitude de Sam que Justin avait combattue jusqu'à la faire disparaître... Tout en parlant, il prenait une tranche de salami, l'enroulait autour d'une pointe d'asperge et la mangeait sans jamais quitter Justin des yeux. Son regard avait l'air neutre, et pourtant... C'était comme s'il faisait ressortir non le personnage que Justin était habituellement, ni celui pour lequel il voulait passer, mais un troisième, nettement moins sympathique. Oui, ce soir, Justin se montrait tel que Sam ne l'avait jamais vu. Aussi suffisant que Veronica...

— D'après Sam, vous avez l'une des sculptures de mon père dans votre salon... Quel effet cela vous fait-il de vivre avec cette œuvre? demanda Ben.

Justin réprima un mouvement de surprise.

— Votre père? répéta-t-il d'un ton presque condescendant. Euh... j'ai un Michael Welsh. Ma mère l'apprécie beaucoup. C'est une pièce un peu difficile, évidemment, mais l'artiste a vraiment un talent de classe mondiale.

Puis, avec un regard indulgent à Sam, il poursuivit.

Quel snob! Sam songea subitement qu'elle n'aimerait pas voir une photo de Justin prise par Ben. A coup sûr, ce cliché mettrait en évidence des points de la personnalité de son fiancé qu'elle préférait ignorer...

— Michael Welsh est le père de Ben, dit-elle calmement.

Après tout, si Ben avait lui-même abordé ce sujet, elle pouvait légitimement en conclure qu'il voulait bien révéler ses origines. Justin n'en revint pas.

— Vraiment? Vous êtes le fils de Michael Welsh? Mais alors, pourquoi vous appelez-vous Harris?

— Mes parents ne se sont jamais mariés, et j'ai été adopté par le mari de ma mère.

Justin était bien trop homme du monde pour se choquer de cette situation, ou simplement la relever.

— Comme c'est intéressant, s'écria-t-il. Ma mère adore le travail de votre père. Il faut absolument que vous le lui disiez!

Comme si l'approbation de Veronica Taggart était pour un artiste la récompense suprême... Pourtant, Sam le savait bien, Justin n'était pas réellement tel qu'il se montrait ce soir. Qu'est-ce qui lui prenait donc?

— Elle n'arrive pas toujours à obtenir les œuvres de lui qu'elle recherche, reprit Justin. Elle doit même souvent se contenter d'artistes mineurs. Pour ma part, j'ai eu la chance de pouvoir acquérir « La Faim»...

Sam était affreusement gênée. Comment Justin ne se rendait-il pas compte que ce genre de vantardises ne trompait pas l'intelligence de Ben?

— Vous ferez suivre cette sculpture, lorsque vous emménagerez au Romanoff ? demanda Ben.

Mon Dieu ! Était-il possible qu'elle lui en ait dit autant sur Justin ? Une nouvelle fois, Sam chercha le regard de Ben.

Justin eut l'air surpris, mais comme il voulait en mettre plein la vue à Ben, ou à Deirdre, ou aux deux, il ne sembla pas fâché de cette occasion.

— C'est possible, je ne sais pas encore. Tout dépendra de la décoration : une œuvre comme celle-ci ne s'accorde pas avec tous les styles.

— Non, reconnut Ben à mi-voix.

— Ma mère n'a toujours pas visité mon nouvel espace. Remarquez, il ne m'appartient pas encore, n'est-ce pas, chérie? Pourquoi en parler ainsi à tout le monde? Il me semble que tu mets la charrue avant les bœufs.

— Sam et moi sommes de vieux amis. Elle me dit tout.

Enfin, Sam parvint à adresser à Ben un sourire inquiet, mais il n'en tint aucun compte.

— J'ai fait une offre... Oh, nettement en dessous du prix de départ, bien entendu. Ils l'ont refusée, et maintenant, je n'ai plus qu'à les laisser mariner un peu. D'ici à une quinzaine de jours, je reviendrai à la charge...

Justin avait parlé d'un ton infatué qui ne lui ressemblait pas du tout, comme s'il espérait impressionner les autres convives par son habileté de

négociateur.

— A vous entendre, on dirait que ce n'est pas la grande passion..., remarqua Ben.

Cette fois, il jeta à Sam un regard qui rendait l'allusion évidente, au moins à ses yeux. Elle en fut agacée.

— Reprends donc du vin, Ben, sers-toi, dit-elle d'une voix où lui seul pouvait déceler un avertissement.

— En effet, répondit Justin à Ben. L'appartement a de très beaux volumes, et il est bien situé — nous sommes plutôt séduits, n'est-ce pas, chérie? — mais il n'est pas parfait. Le vendeur résiste un peu pour le moment... c'est de bonne guerre. Par chance, j'ai réussi à mettre l'agent dans ma poche, de sorte que je pense qu'elle me préviendra si un concurrent sérieux se présente. En outre, je suppose que les autres occupants de l'immeuble préféreront avoir un Canadien pour voisin plutôt que, par exemple, un autre ambassadeur arabe. Or j'imagine qu'ils ont leur mot à dire.

Il avait dit « Canadien », mais chacun avait compris qu'il fallait entendre « McCourt ». De plus en plus gênée, Sam baissa les yeux.

— Eh bien, vous êtes plus courageux que moi, déclara Ben. Je ne crois pas que je serais prêt à risquer de perdre une chose qui m'est précieuse en la laissant sur le marché...

Les deux hommes s'observèrent un instant sans rien dire. Ben estimait avoir été suffisamment clair, mais il vit que Justin avait choisi d'ignorer ce qui avait pourtant bien l'air d'une menace...

10.

— Je suis un peu en retard ! expliqua Sam dans l'Interphone. Tu m'attends, ou tu préfères que je prenne ma voiture?

— Non, non, je vais t'attendre, répondit Ben. Je peux monter ?

— Euh... Oui, bien sûr, dit-elle en appuyant sur le bouton.

Pourquoi avait-elle hésité à le laisser entrer ? Quel mal y avait-il à ce que Ben patiente dans l'appartement le temps qu'elle s'habille? Sans plus y penser, Sam se dépêcha d'enfiler un peignoir pour l'accueillir.

— Salut ! lança-t-il gaiement.

Puis il déposa un léger baiser, non sur sa joue, mais sur ses lèvres. Toutefois, ce geste n'avait rien d'équivoque, et Sam estima que, depuis la soirée de jeudi, ils étaient assez amis pour qu'il puisse se le permettre...

— Alors, reprit-il, comment nous en sommes-nous tirés?

— A merveille, merci beaucoup. Je crois que Justin a été passablement impressionné.

— J'y comptais bien.

Sam observa Ben. Son visage ne portait pas trace d'ironie; ses yeux étaient la sincérité même...

— Je te suis vraiment très reconnaissante. Dis, si tu ne veux pas faire attendre ta famille, il vaudrait mieux que nous parlions de ce dîner dans la voiture !

En allant dans la salle de bains, elle vit Ben, assis à la table de la cuisine, absorbé dans les mots croisés qu'elle avait commencés le matin même.

— Il y a un stylo qui écrit, dans ton vase?

Il avait déjà assemblé un petit fagot de crayons inutilisables sur la table...

— Oh! Je crois que je l'ai laissé sur mon bureau. Regarde, à côté du téléphone, cria-t-elle de sa chambre.

— Pourquoi les gardes-tu?

— Je suis incapable de me décider à les jeter, voilà tout...

— Je vois...

Quelques instants plus tard, Ben se tenait debout à la porte de la chambre de Sam, la main pleine de stylos hors d'usage.

— Regarde-les bien pendant qu'il est encore temps, déclara-t-il fermement.

— Tu vas tous les jeter?

— Eh bien, je ne compte pas vraiment en faire don au Royal Ontario Muséum...

— Ne me fais pas rire pendant que je me maquille les yeux, dit Sam d'un air menaçant.

Ben retourna dans la cuisine, et Sam entendit le bruit des crayons tombant dans le vide-ordures.

— Merci ! Tu n'as pas idée du poids que tu m'ôtes. Je n'arrivais pas à faire ce sacrifice moi-même...

— Ben, spécialiste de l'enlèvement des objets encombrants. A votre service, madame.

Ben finit par trouver un stylo en état de marche à côté de l'ordinateur et se remit à ses mots croisés. Au bout de quelques instants, il s'interrompit de nouveau.

— Pour être aussi en retard, tu t'étais endormie dans ton bain ou quoi ?

— En fait, Simone, la sœur de Justin, a passé l'après-midi ici. Au départ, nous devions simplement prendre un brunch ensemble, mais elle avait tellement besoin de parler... A un moment, j'ai même cru que je ne pourrais pas venir chez tes parents ce soir. Mais par chance, elle devait retrouver ton amie Deirdre.

— En effet, Deirdre m'avait dit qu'elle l'appellerait.

— Cela va faire beaucoup de bien à Simone de la voir. Elle est vraiment sympa.

— Très.

— Pourquoi ne l'épouses-tu pas?

— Nous pensons tous les deux que ça ne tiendrait pas longtemps.

Sam se mit à rire. Malgré l'éprouvante journée qu'elle avait eue, elle se sentait soudain légère, légère...

Elle se dépêcha d'enfiler sa longue robe noire à col roulé. Puis elle retourna voir Ben, et se pencha par-dessus son épaule.

— Dis donc, tu t'es un peu embrouillée dans ta grille ! lui fit-il remarquer.

— Impossible.

— Si, je t'assure. Ces mots, là... Ils sont incompatibles avec les autres définitions.

— Ah? Bon. J'avoue que je me suis un peu énervée, reconnut Sam. Tu veux bien m'aider? La fermeture Eclair est coincée.

Elle lui tourna le dos et ramassa ses cheveux sur le côté. Immobile, Ben fixa la courbe de sa nuque.

— Il y a des cheveux pris dedans, finit-il par dire.

Sentant les mains de Ben contre sa peau nue, Sam ferma les yeux et dut faire un effort pour retenir le soupir qui montait dans sa gorge. Comment se pouvait-il que ce simple contact la fît frémir?

Enfin, Ben parvint à dégager la glissière.

— Bra...

Sam s'étrangla. Impossible de s'y tromper : ce qu'elle sentait soudain sur sa nuque c'étaient bel et bien les lèvres de Ben ! Elle referma les yeux et murmura :

— Ben... non, Ben...

Comment avait-elle pu être assez bête pour jouer aux bons copains avec lui, sans penser davantage à ce qui risquait d'arriver?

— Sam...

Oh, cette voix... La voix d'un homme qui trouve de l'eau dans le désert... Sam était comme hypnotisée. D'une main, Ben lui prit le bras, et de l'autre, il lui caressa les cheveux, tout en butinant toujours son cou.

Ils restèrent ainsi un moment, muets de désir, le cœur palpitant...

— Ben, dit Sam d'une voix tremblante, je suis... fiancée !

— Pas encore. Pas encore...

Maintenant, il l'avait fait pivoter sur elle-même, et elle lui faisait face. Il lui caressait doucement les joues, écartait une mèche de cheveux.

Ses yeux plus sombres que jamais, il semblait décidé à aller aussi loin qu'elle le lui permettrait, et peut-être même un peu plus loin...

— Pas encore..., répéta-t-il.

De la main, il lui saisit la nuque et l'attira à lui.

— Sam...

« C'est exactement cela, le mariage, songea-t-elle en un éclair. Il faut être capable de sacrifier ce genre de désir physique passager à un lien plus fort. Si j'échoue maintenant, je ne réussirai jamais... » Alors, au prix d'un gros

effort, elle détourna la tête juste à temps pour que les lèvres de Ben ne prennent pas possession des siennes.

Ils restèrent ainsi figés, presque l'un contre l'autre, le visage de Ben enfoui dans les cheveux de Sam... Puis il la libéra.

Là, en silence, elle prit son sac et son manteau, et ils sortirent de l'appartement.

Depuis quelques jours, les Harris ne parlaient plus que de projets de Noël.

— Nous passerons les fêtes dans notre cottage au bord du lac, expliqua Miranda, comme nous l'avons toujours fait depuis la naissance de Matt. Ben avait alors trois ans, et il tenait absolument à ce qu'il neige pour Noël ! Comme nous craignions que ce ne soit pas le cas à Toronto, nous sommes allés là-bas, et nous y retournons presque chaque année.

— Donc, le week-end du 15, on décore l'arbre, récapitula Luke en notant la date dans son agenda. J'espère que Rebecca daignera naître avant ! Tu vas lui parler, Carol. D'accord ?

Carol répondit à l'air soucieux de Luke par un sourire confiant.

— Ne t'inquiète pas. Elle arrivera quand elle sera prête.

— Je n'ai aucune envie qu'elle s'annonce alors que nous serons pris par la neige !

— Tu es sûr d'être là, Ben ? demanda Ella.

— A peu près.

— Prends des vêtements chauds, Sam, dit Carol, parce que nous faisons beaucoup de promenades dans la neige. Et apporte tes patins à glace !

Les Harris la considéraient donc comme un membre de la famille ! Sam avait le cœur brisé de devoir refuser.

— Désolée, Miranda, je ne pourrai pas être parmi vous pour Noël.

Evidemment, elle réveillonnerait chez les McCourt... Ils comptaient sûrement sur sa présence.

Des protestations s'élevèrent de toutes parts. Miranda la regarda d'un air consterné.

— Ezra revient pour Noël ? C'est ça ?

— Oui, sans doute, comme d'habitude, mais ce n'est pas...

— Eh bien, pourquoi ne pas lui proposer de se joindre à nous ? Nous serions ravis de le connaître. Nous lui trouverons bien une petite place, même avec Rebecca. Plus on est de fous, plus on rit !

Sam secoua la tête.

— Je ne peux pas, vraiment pas. Croyez que je le regrette sincèrement...

Et voilà qu'elle était au bord des larmes, comme un enfant déçu. Des yeux, elle chercha l'appui de Ben, mais il se contenta de la regarder en silence. Pourquoi ne leur disait-il donc pas, lui, qu'elle ne pourrait pas venir?

Il était grand temps de cesser cette comédie. C'était sûr, les Harris ne la traitaient aussi gentiment que parce qu'ils croyaient que Ben l'aimait. Il suffirait qu'elle leur annonce qu'elle était fiancée à Justin pour que tout le monde arrête de rêver. Y compris elle... Elle voulait bien être une amie de la famille — elle en serait même ravie —, mais il fallait que les Harris sachent bien que Ben et elle n'étaient pas ensemble.

Toutefois, elle se sentait incapable de le leur avouer ce soir...

— Viens au moins décorer l'arbre : c'est presque aussi amusant que Noël, proposa Luke.

Sam jeta un nouveau coup d'œil désespéré à Ben. Pourquoi ne disait-il rien? Il aurait tout de même pu l'aider à se tirer de ce mauvais pas !

— Ben, je crois qu'il va falloir que tu interviennes, remarqua Arthur.

Alors, tout le monde se tut tandis que Sam et Ben se regardaient dans les yeux. Comme si cet instant avait pour chacun une importance particulière.

— Evidemment qu'elle sera là, déclara Ben.

— Nous devons cesser de tromper ta famille, déclara Sam à Ben, une fois dans la voiture. Tout cela n'est pas honnête.

— J'aimerais que nous n'en parlions pas ce soir.

— Alors quand? Mon anniversaire approche, je vais bientôt avoir ma bague et être officiellement fiancée à Justin. Je ne peux pas continuer ainsi. J'ai horreur de mentir. Or, c'est ce que nous faisons tout le temps.

— Ah bon ? On va arranger ça.

Sam ne savait pas trop comment elle devait comprendre cette remarque.

— Qu'allons-nous leur dire? demanda-t-elle.

— Tu ne crois pas que tu fais une montagne d'un rien? D'accord, ils t'ont acceptée au sein de notre famille. Et après ? Je ne leur ai jamais dit que nous faisons des projets de mariage, et ils me connaissent assez pour ne pas trop y compter...

Evidemment. Au fil des années, les Harris avaient dû voir des dizaines de filles paraître aux dîners du dimanche soir, puis disparaître... Ils ne se faisaient plus d'illusions !

— Traiteraient-ils n'importe laquelle de tes petites amies aussi gentiment?

Ben réfléchit un instant avant de répondre.

— Peut-être pas tout à fait. Et alors, s'ils t'aiment pour toi-même, où est le mal?

— Tu me promets qu'ils ne pensent pas que c'est sérieux entre nous, qu'ils ne sont pas si affectueux parce qu'ils s'imaginent...

Elle laissa sa phrase en suspens. Ben savait bien ce qu'elle voulait dire...

— Ils ne s'imaginent rien du tout. Ils t'aiment, et ils apprécient ta compagnie. Et je sais bien que, toi aussi, tu les aimes. A moins que ce ne soit justement ce que tu essayes de me faire comprendre : que tu en as assez de ces bruyantes réunions de famille et que tu préfères le chic artistique et discret des McCourt?

— Non! s'écria Sam d'une voix vibrante d'émotion. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire ! Seulement, j'ai l'impression que... Pourquoi tiennent-ils à ce que je participe à votre fête de Noël ? Et avec Ezra, en plus !

— Pourquoi pas?

Il y avait dans la voix de Ben une note étrange que Sam ne parvenait pas à analyser.

— Tu veux dire que ta mère ne te harcèle pas pour que tu m'épouses?

— Elle me harcèle pour que j'épouse n'importe qui, répondit Ben en riant. Tu devrais savoir que cela n'a pas la moindre importance, que je n'en tiens aucun compte !

Sam soupira. Quelque chose clochait, Ben ne lui disait pas tout. Mais s'il était vrai que, comme il l'affirmait, l'affection que les Harris lui témoignaient ne venait pas de ce qu'ils la prenaient pour un futur membre de la famille, il valait mieux ne pas monter cette histoire en épingle. Sinon, elle risquait de ne jamais les revoir.

— Si tu as peur que j'essaie de t'embrasser. ne t'inquiète pas, reprit Ben. Je n'y voyais qu'une impulsion naturelle, mais désormais, je ferai en sorte de maîtriser mes instincts. D'ailleurs, je pars demain...

— C'est vrai? Où, Ben, où vas-tu? s'écria Sam d'une voix angoissée, oubliant tout le reste dans cet accès de terreur inattendu.

— En Europe...

Le cœur de Sam battait atrocement.

— Mon Dieu, pas à la guerre, au moins? murmura-t-elle.

Sans rien dire, Ben arrêta la voiture à un stop. Il regarda Sam. Son visage portait une expression sombre, indescriptible, qui l'affola.

— Oh non ! Ne me dis pas que...

— Seulement sur de très anciens champs de bataille. Nous allons faire des repérages pour une série.

Ouf! Quel soulagement! Elle le savait, Ben produisait une série de documentaires sur les guerres à travers l'Histoire. Elle se rendit compte qu'elle tremblait.

— Je ne sais pas comment ta mère fait pour supporter, quand tu vas sur les fronts..., dit-elle faiblement.

La conversation fut interrompue par un coup de Klaxon de la voiture qui les suivait. Un curieux silence s'installa tandis qu'ils poursuivaient leur chemin. Ben se concentrait sur la route, affichant une expression indéfinissable.

Il s'arrêta à la porte de l'immeuble de Sam, et se tourna vers elle.

— Ma famille t'attendra, la semaine prochaine, même si je ne suis pas là. Alors vas-y, s'il te plaît.

— Oh, Ben, crois-tu vraiment que ce soit la meilleure chose à faire?

— S'ils espèrent vraiment que nous nous mariions, la période de Noël est le pire moment pour les détromper. Ils comptent déjà sur ta participation, au moins à la décoration de l'arbre. Tu vas tout gâcher, si tu te décommandes. Ils regrettent déjà assez que tu ne passes pas Noël avec nous; imagine leur tristesse s'ils apprennent que c'est parce que tu es fiancée à un autre ! Tu veux bien les laisser y croire jusque après les vacances ?

Comment résister à ces arguments? Sam prit une profonde inspiration.

— D'accord.

Elle se sentait comme un condamné à qui l'on vient d'accorder un sursis. Au fond d'elle même, elle devait bien s'avouer qu'elle aurait été encore plus déçue que les Harris, si elle avait dû manquer la décoration du sapin...

Maintenant, elle exultait. Mieux valait qu'elle ne se demande pas trop pour quelles raisons...

L'anniversaire de Sam tombait un samedi. Ce matin-là, elle se réveilla tard, l'esprit un peu cotonneux, et déprimée. En se levant, elle se rendit

compte qu'elle avait ses règles. Elle faillit en pleurer. D'accord, elle n'était jamais très en forme le premier jour, mais à ce point... Et justement, sa soirée d'anniversaire et de fiançailles chez les McCourt avait lieu ce soir!

Courage. Il faudrait bien faire bonne figure. Si seulement Justin n'avait pas tenu à lui remettre sa bague en public... Si seulement elle l'avait déjà eue, cette bague, elle n'aurait pas éprouvé cet étrange sentiment... d'inachèvement. Elle avait tellement besoin d'être sûre, de savoir que la décision était prise une bonne fois pour toutes...

Dans sa boîte aux lettres, elle trouva trois cartes d'anniversaire, toutes envoyées par des membres de la tribu Harris. Elle les disposa sur la table basse du salon, avec toutes celles qu'elle avait reçues dans la semaine. Il n'y avait rien de Ben. Après tout, il n'était pas encore de retour.

Le soir, Sam s'habilla avec un soin particulier. Il lui fallut plus de temps que d'habitude pour se maquiller, parce qu'elle avait une mine épouvantable. Elle choisit de mettre sa robe de jersey rouge. Certes, elle n'était pas très habillée, mais elle flattait sa silhouette, et lui donnerait un peu de couleurs...

Sans doute les McCourt et leurs invités seraient-ils très chic, et Justin devait s'attendre qu'elle porte sa petite robe noire à fines bretelles. Mais elle craignait d'avoir froid dans cette tenue. Et puis elle n'avait pas assez le moral pour la porter avec l'aisance et la grâce nécessaires.

Au moment de se coiffer, elle découvrit que, pardessus le marché, ses cheveux étaient d'humeur rebelle. Impossible de faire un chignon : les mèches épaisses ne cessaient de lui échapper. Pendant une demi-heure, elle essaya de les discipliner. En vain.

Elle était excédée! Pourquoi fallait-il que cela tombe ce soir, ce soir où Justin voudrait la voir belle et élégante?

— Oh, zut ! gémit-elle après une énième tentative, en ôtant le bandeau et les dizaines d'épingles qui ne lui étaient d'aucun secours.

Décidément, ce n'était pas son jour. Si elle était déjà au bord des larmes à cause de sa coiffure, cette soirée mondaine allait sûrement tourner au cauchemar !

C'est alors que les paroles de Ben lui revinrent à la mémoire : « ..J'ai vu des gens qui vivaient sous la menace quotidienne des bombes, affamés, gelés et n'ayant que de l'eau croupie à boire, prendre la décision de se marier... » Elle réprima ce souvenir avec un mouvement de colère. Non, sa situation à elle n'avait rien à voir. Lorsqu'on se mariait sous la menace des

bombes, on se fichait sans doute éperdument de l'opinion de sa belle-famille et des amis de celle-ci !

La sonnette retentit. Catastrophe ! Sam aurait pourtant juré qu'il lui restait encore une demi-heure. Oh! là! là! Justin allait la tuer!

Elle courut à l'Interphone et appuya sur le bouton sans répondre, afin que son fiancé soit obligé de monter. Elle lui expliquerait une fois qu'il serait là... Ce soir, elle ne se sentait pas la force de supporter la pression supplémentaire que lui infligerait Justin s'il attendait dans la voiture.

Pour ne pas perdre une minute, elle ouvrit la porte d'entrée et retourna dans sa chambre.

Zut, zut et rezut ! Son dernier essai de coiffure donnait tous les signes d'effondrement...

— Entre ! lança-t-elle en entendant frapper à la porte. Désolée, je suis en retard, mais ce n'est pas ma faute : je ne peux rien faire de mes cheveux !

— Eh bien, voilà qui est plutôt excitant..., répondit cette voix douce et chaude qu'elle connaissait bien.

— Oh. Ben ! Tu es rentré d'Europe!

Le cœur de Sam battait la chamade. Subitement, tout s'éclaircissait, l'enfer se dissipait, la vie était belle... Elle se jeta dans ses bras, aussi soulagée que s'il lui revenait vraiment de la guerre, sain et sauf.

— Hé oui.

Ben portait un blouson de cuir brun foncé, glacial au toucher, une écharpe blanche et un pantalon confortable. Avec son visage taillé à la serpe légèrement rougi par le froid et ses cheveux noirs en bataille, il avait l'air d'un héros romantique de film de guerre. Sam lui sourit. Elle était tellement heureuse de le voir !

— Ma beauté, il ne faut pas sourire comme cela à un homme auquel tu as fait promettre de ne pas t'embrasser, dit-il en la serrant dans ses bras.

Le contact de ses lèvres glacées la fit frémir. Mais l'étreinte de Ben n'avait rien de passionné : c'était plutôt le tendre baiser d'un homme content d'être rentré chez lui.

Lorsqu'il la libéra, Sam prit le visage de Ben entre ses mains.

— Tu es gelé !

— Il fait froid, dehors, répondit Ben.

La tenant par le menton, il l'observa attentivement.

— Alors, c'est le grand soir, à ce que je vois..., constata-t-il.

— Exactement, dit Sam en s'éloignant. D'ailleurs, lorsque tu as sonné, j'ai cru que c'était Justin qui venait me chercher. Au fait, quelle heure est-il?

— 7 h 10.

— Ouf ! Merci, mon Dieu ! Il me reste donc vingt minutes pour venir à bout de ces fichus cheveux.

— Je te l'ai déjà dit : je les trouve superbes, quand tu les laisses libres, fit-il avec un sourire plein de sous-entendus.

— Peut-être, mais Justin préfère que je les attache.

Ben n'eut pas l'air surpris.

— M'étonne pas..., grommela-t-il.

Sam ne répondit pas mais entreprit de natter sa chevelure. Si elle ne parvenait pas à réussir un chignon, peut-être aurait-elle plus de succès avec une simple tresse.

— Hmm... Très symbolique..., remarqua Ben. Tu es bien sûre de toujours vouloir te fiancer à ton tyran?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de symbolique ! Je suis plus jolie avec les cheveux attachés, voilà tout.

— Non, c'est faux. Tu n'es pas plus jolie, tu as l'air plus retenue, ce qui n'a rien à voir. Si Justin cherche déjà à discipliner ta chevelure exubérante, que va-t-il faire de ta personnalité?

Un instant plus tôt, Sam était ravie de la compagnie de Ben, mais maintenant, il ne parvenait qu'à l'agacer.

— Fiche le camp d'ici, ordonna-t-elle d'un ton irrité. Justin va arriver d'un moment à l'autre, et j'aimerais pouvoir finir de me préparer.

— Tu ne veux même pas savoir ce que je t'ai apporté pour ton anniversaire?

— Quoi? Tu m'as offert un cadeau d'anniversaire? demanda-t-elle avec une joie enfantine en posant son peigne.

Sa colère s'était dissipée comme par enchantement.

— Evidemment.

— Mais il ne fallait pas... Alors, alors, qu'est-ce que c'est?

L'excitation de Sam fit rire Ben. Il tira de sa poche un grand écrin qu'il lui tendit. Elle l'embrassa sur la joue avant d'ouvrir la boîte.

Et soudain, elle s'immobilisa, muette de surprise. Entre ses mains, sur un lit de satin blanc, reposait la plus belle chose qu'elle ait jamais vue : un

collier d'or brut, presque barbare. Un collier digne d'une princesse celtique, de la fille d'un seigneur de la guerre...

— Oh, Ben, murmura-t-elle. Oh, il est superbe ! Où L'as-tu déniché?

— Il s'agit d'une réplique d'un ancien bijou celte, expliqua Ben en se débarrassant de son blouson qu'il laissa tomber sur le lit de Sam.

— Il est vraiment magnifique, mais je ne peux pas l'accepter.

— Mais si, dit-il avec un demi-sourire.

Sam se sentit un peu bête. Ben avait pris le collier dans son écrin et le passait à son cou. Elle lui sourit dans le miroir avant de baisser la tête pour le laisser boucler le fermoir. Puis elle attendit qu'il ait fini pour regarder le résultat.

Elle en resta bouche bée. Ce bijou la transformait littéralement. Avec son épaisse chevelure brune répandue sur ses épaules et sa robe rouge sombre à col montant, elle avait l'air tout droit sortie d'un conte. Le collier faisait paraître ses pommettes plus saillantes et accentuait l'air exotique de ses yeux verts. Sauvage et indomptable, elle ressemblait à la reine d'un ancien peuple guerrier. Il ne lui manquait qu'une épée...

Son regard rencontra celui de Ben dans le miroir.

— Mon Dieu, Ben, murmura-t-elle, tu ne le trouves pas fantastique?

— Oh si. Tu vas les éblouir..., répondit-il d'une voix un peu rauque.

— Tu crois? demanda Sam en riant. A mon avis, je vais plutôt les convaincre que je ne suis pas la femme qu'il faut à Justin...

— Ah bon ?

— Je... Ils ne me trouveront pas... Enfin, je ne serai pas...

Elle souriait toujours, mais sentait une petite boule se former dans sa gorge.

— Ma beauté, tu n'es pas à ta place au milieu de ces gens. C'est bien pour cela que Justin t'a choisie, non? Parce que tu es différente. S'il avait voulu épouser un clone de sa mère, j'imagine qu'il aurait eu le choix entre une douzaine de filles de son entourage.

« Etait-ce la raison pour laquelle il m'a préférée? » se demanda alors Sam. Jusque-là, à vrai dire, elle n'avait jamais vraiment fait très attention aux différences qui existaient entre elle et les McCourt. En fait, elle les avait observées, mais sans établir de comparaison. Peut-être avait-il fallu sa rencontre avec Ben, et maintenant ce collier pour lui en faire prendre pleinement conscience. Pour qu'elle découvre enfin sa véritable

personnalité, son originalité. Elle regarda de nouveau son reflet dans le miroir.

— Est-ce bien moi?

— A ton avis? Tu es la seule à pouvoir répondre à cette question...

La voix de Ben n'avait pas tout à fait son timbre ordinaire. Sam y décelait une sorte d'intensité, comme s'il essayait de faire passer un message important dans cette phrase apparemment banale.

Sam fixait toujours son reflet. Et si ce qu'elle voyait était bien elle, témoignait de sa véritable personnalité? Et si elle avait réellement tout cela en elle : cette énergie primitive, cette profonde sensualité féminine? Le monde lui semblait soudain bien étrange, comme si elle l'avait vu jusqu'ici à travers des verres déformants. Maintenant, les choses lui apparaissaient sous un jour totalement nouveau. Et il lui fallait un peu de temps pour s'y habituer...

— Bon, en tout cas, une chose est sûre : si cette femme que je vois est bien moi, le moment est mal choisi pour la révéler au monde.

Ben la regarda en silence. Aussitôt sur la défensive, elle ajouta :

— Je ne vois pas pourquoi je devrais toujours me montrer telle que je suis, d'ailleurs.

— En effet, dit-il d'un ton égal. Tu peux avoir beaucoup de raisons de dissimuler ta lumière intérieure. Mais sache que, si la peur t'empêche d'être toi-même ce soir, ton mariage avec Justin McCourt n'y survivra sans doute pas. Parce qu'il se peut qu'il t'ait choisie pour ton originalité, mais je parie qu'il essaiera toujours de te faire rentrer dans le rang.

La colère s'empara de Sam avec une soudaineté qui la surprit. Elle se tourna vers Ben, folle de rage.

— Pourquoi as-tu fait cela? Que cherches-tu à prouver en venant ici dix minutes avant ma soirée de fiançailles, pour tout gâcher?

— Je n'ai rien gâché, repartit-il froidement. Si j'ai bonne mémoire, tes cheveux te donnaient déjà du fil à retordre lorsque je suis arrivé. Eux, au moins, ils savent ce qu'ils veulent...

— Et pas moi ? C'est ce que tu veux dire ?

Ben sourit.

— Ma beauté, quand tu me fais une scène comme celle-ci, comment pourrais-je t'accuser de ne pas savoir ce que tu veux?

Confusément, Sam se rendit compte qu'un terrible bouleversement était en train de se produire en elle. Tout ce qu'elle savait pour l'instant, c'est que Ben la rendait dingue !

— Qu'en sais-tu, au juste? hurla-t-elle. Que connais-tu à l'amour, au mariage, toi que la seule idée d'engagement terrifie? Tu n'y connais rien! Rien du tout !

A ces mots, Ben cessa de sourire. Son visage se crispa, et Sam vit qu'il ne plaisantait plus.

— Voilà ce que je sais...

Exaspéré, il saisit Sam aux épaules et l'attira à lui avant qu'elle ait pu l'en empêcher.

— Voilà ce que je sais..., répéta-t-il.

Ses bras la serraient comme un étau. Il la fixa un long moment de ses yeux noirs. Le cœur de Sam battait à se rompre.

Alors, Ben relâcha légèrement son étreinte et glissa une main dans les cheveux de Sam. Elle vit sa bouche s'approcher inexorablement de la sienne...

Elle se sentait incapable de résister aux flammes qui coulaient dans ses veines, à la passion toute physique qui l'emportait. Incapable de réprimer le désir qui montait en elle, d'empêcher ses yeux de se fermer, ses lèvres de s'ouvrir sous celles de Ben, ses bras de le chercher...

— Non !

Juste à temps, elle le repoussa, le força à la libérer. Ils se firent face, tremblants, à bout de souffle, tâchant de recouvrer leur calme.

Ben regarda Sam un long moment.

— Non ? répéta-t-il enfin, froidement.

— Le mariage suppose qu'on résiste à la tentation, répliqua Sam d'une voix dure. Pas que la tentation n'existe pas.

— Tentation, hein? fit Ben avec un rire cynique. C'est comme ça que tu dis, toi?

— Tu proposes autre chose?

Dans les yeux noirs de Ben qui ne la quittaient pas, Sam lut une immense colère.

— Tu sais parfaitement comment j'appelle ce qui nous arrive. Mais tu ne tiens sûrement pas à me l'entendre dire ! Ça pourrait perturber ta petite vie bien réglée !

Non, elle ne voulait surtout pas entendre Ben prononcer le mot de passion, l'entendre affirmer que la passion allait ruiner ses projets de mariage, qu'une simple aventure avec lui vaudrait mieux que toute une vie aux côtés de Justin !

Parce que, si elle l'entendait de la bouche de Ben, elle allait le croire. Oui, elle allait se laisser convaincre, pendant quelques heures décisives, quelques jours, ou même quelques semaines, que la passion qu'il lui offrait valait la peine d'être vécue, à n'importe quel prix...

Encore, si le prix à payer n'avait été qu'une rupture avec Justin, les commentaires des McCourt... Mais Sam savait fort bien que le pire ne viendrait qu'après, une fois que Ben l'aurait quittée, la laissant seule avec ses regrets... Alors, il ne lui resterait plus rien.

Comme elle demeurait muette, Ben se décida. Sans un mot de plus, il prit son blouson et partit.

11.

Finalement, Sam mit sa petite robe noire. En arrivant, Justin avait décrété que la rouge ne convenait absolument pas à la reine de la fête, et Sam s'était changée. Pour une fois, il ne vit aucun inconvénient à attendre, le temps qu'elle réussisse un chignon parfait, parce qu'il jugea que les fiancés pouvaient arriver après les invités. Bien entendu, Sam ne portait aucun bijou. Plus tard seulement, elle mettrait de lourdes boucles d'oreilles en argent et un bracelet, assortis à l'or blanc de sa bague de fiançailles. Ainsi en avait décidé Justin.

Enfin, elle fut prête. Justin l'observa d'un air approbateur.

— Je te fais mes compliments, chérie. Tu es très élégante, déclara-t-il.

Puis il déposa un baiser sur son épaule nue, en prenant garde de ne pas déranger sa coiffure ou son maquillage. Et ils se mirent en route.

Toute la soirée, Sam fut partagée entre l'envie de fondre en larmes, et celle de hurler. Que lui arrivait-il donc? Premièrement, elle n'était pas en forme. Et deuxièmement, Ben Harris était un pauvre type. Bon. et alors? Le Champagne — qui coulait à flots — aurait dû chasser ces petites contrariétés. Pourtant, bizarrement, elle ne cessait d'y penser.

Personne ne sembla remarquer qu'elle n'était pas dans son assiette. Il faut dire que les McCourt n'étaient pas du genre à prêter beaucoup d'attention aux autres... Sauf Simone.

Avec ses yeux cernés, ses cheveux clairs coupés court, son corps maigre et pâle perdu dans une petite robe de satin bleu, et ses bottines, elle faisait peine à voir. Sam en avait le cœur brisé.

— Je vois que tu ne m'as pas écoutée, dit Simone à Sam avec un regard pénétrant. Tu vas l'épouser, en fin de compte...

— Simone, je l'aime.

— Je suis prête à parier le contraire. Tu es aveuglée par l'idée de mariage, et peut-être aussi par le charme de Justin. Mais tu as l'air tout sauf heureuse.

Ça ne m'étonne pas, d'ailleurs. Quand on connaît bien mon frère, on se rend compte qu'il n'est pas tellement digne d'être aimé. Tu sais, j'ai failli le faire, ce soir... Pour te sauver de cette famille...

— Quoi ? balbutia Sam, horrifiée.

— Je crois que même les McCourt auraient eu du mal à faire la fête comme si de rien n'était alors que leur fille venait de traverser les eaux du Styx.

— Simone, Simone... Ça n'en vaut pas la peine. Rien n'en vaut la peine, tu le sais, dit Sam calmement.

— Oui, bon... Tu as été tellement adorable avec moi ces derniers temps que je me suis dit que tu te sentirais responsable, et ce n'est pas du tout ce que je voulais. Enfin, tu as fait pour moi tout ce qui était possible, et j'en suis très touchée. Alors le jour où ça se produira, je ne veux pas que tu te sentes coupable. Tout ce que je souhaite, c'est trouver la paix. Je ne m'en fais pas pour mes parents : ils ne s'en voudront pas un instant. Mais toi, peut-être. Alors écoute-moi bien : ce n'est pas ta faute; Simplement, tu arrives trop tard...

Ce ton froid et détaché effraya Sam bien plus que ne l'auraient fait des effusions ou des pleurs.

— Simone, je t'en supplie, ne te tue pas, implora-t-elle, au bord des larmes.

Maintenant, elle ne voyait plus que la futilité de cette réception qui aurait dû la rendre si heureuse.

— Si tu te donnes la mort, poursuivit-elle, je ne m'en remettrai pas.

— Pourquoi faut-il que Justin devienne ton mari? s'enquit Simone avec impatience. Pourquoi ne serions-nous pas tout simplement amies plutôt que belles-sœurs? demanda-t-elle avec un air avide que Sam ne lui connaissait pas. Oh, Sam, j'espère vraiment que vous allez rompre... Ne pourrions-nous pas rester amies, toutes les deux?

— Bien sûr que si, Simone, dit Sam en l'embrassant sur la joue.

Elle sentit alors les doigts maigres de la jeune fille serrer son poignet.

— Promis?

— Promis. Maintenant, à ton tour de me faire une promesse.

— Vraiment? Ça signifie vraiment quelque chose à tes yeux?

Dans le regard de Simone, Sam vit briller une lueur, faible, certes, mais qui lui redonna espoir.

— Ça signifie énormément. Cherche un autre moyen de trouver la paix. Tu as tellement à offrir! Je sais qu'il existe d'autres solutions, alors je t'en prie, essaie.

Simone baissa la tête et réfléchit un instant.

— D'accord, c'est promis.

Elles se regardèrent en souriant.

Sam ne se rendit compte que beaucoup, beaucoup plus tard dans la soirée qu'elle n'avait pas protesté lorsque Simone avait envisagé la rupture de ses fiançailles avec Justin...

Puis, soudain, Hal McCourt annonça la grande nouvelle à ses invités rassemblés autour de lui, et Justin passa cérémonieusement la bague au doigt de Sam.

Le diamant fut éclaboussé de lumière. Et puis, la monture était juste assez originale pour provoquer l'admiration de tous...

Enfin, Sam l'avait, cette bague tant attendue. Cependant, elle n'en retirait pas le soulagement escompté. Il lui semblait même attendre... encore quelque chose. Quoi? Elle n'en savait rien. La bague était bel et bien là, à son annulaire gauche, témoin de son engagement, et pourtant, elle demeurait incertaine...

Les jours suivants, Sam fit tout son possible pour éviter Ben et les Harris. Elle se décommanda deux dimanches de suite, sous prétexte qu'elle était surchargée de travail. En revanche, il lui fut impossible ne pas rendre visite à Carol à la maternité lorsque Rebecca naquit, juste un peu plus tard que prévu, le mardi d'après.

Le nouveau-né avait des cheveux fins déjà un peu bouclés, et les yeux les plus bleus que Sam ait jamais vus. Elle posait sur son nouvel environnement un regard curieux.

Plus émue qu'elle ne s'y attendait, Sam observait la jeune mère et son bébé, quand Ben entra dans la chambre. Elle voulut esquisser un sourire, mais le souvenir houleux de leur dernière rencontre chez elle l'en empêcha. Sans rien dire, elle le dévisagea, avec l'intuition que quelque chose en lui — qu'elle aurait dû deviner, qu'elle aurait dû comprendre —, lui échappait.

Le regard plus sombre que jamais, Ben la salua d'un signe de tête. Ni Luke ni Carol ne semblèrent remarquer cette tension entre eux. Quoi de

plus normal, après tout? Leur attention était entièrement absorbée par le petit miracle auquel ils venaient de donner vie...

Sam fut donc la seule à noter l'air surpris de Ben lorsqu'il découvrit qu'elle ne portait pas sa bague de fiançailles. « C'est pour toi que je l'ai enlevée, pour ta famille ! » aurait-elle voulu lui crier. Mais bien sûr, elle se tut.

— Tu as envie de la prendre dans tes bras, Sam ? proposa généreusement Carol.

Lorsque Sam se pencha pour sourire au petit être auquel elle tendait les bras, ses cheveux épars formèrent comme un rideau qui les isolèrent, Rebecca et elle, du monde extérieur. Alors, instinctivement, elle essaya d'observer Ben à la dérobée...

Il restait de marbre. Sam ne l'avait jamais vu si dur, si froid. Au moins, songea-t-elle, s'il existait encore le moindre doute dans son cœur, l'expression hostile de Ben venait de le chasser.

Malgré tout, elle avait promis de participer à la décoration de l'arbre de Noël, et elle ne voulait pas peiner les Harris. Comme le lui avait fait observer Ben, le moment était mal choisi pour les désillusionner.

— Vous verrez trois cottages sur la rive opposée du lac, lui avait expliqué Miranda. Le nôtre est celui qui a les volets et le toit verts.

De là où elle avait garé sa voiture, Sam le repéra facilement. Il était ravissant, et l'hiver ajoutait encore à son charme. Entourée d'une épaisse couche de neige fraîche sur laquelle scintillaient les rayons d'un soleil radieux, la maison était protégée par un bouleau aux branches nues et un chêne vert. Devant elle s'étendait le lac gelé, et au-dessus, le ciel d'un bleu parfait, traversé seulement par la traînée blanche d'un avion. Sam resta là un moment, à profiter du paysage, du calme et de l'air pur.

Il était convenu qu'elle appellerait les Harris de son téléphone portable en arrivant, et que quelqu'un viendrait la chercher avec l'autoneige. Mais le cottage ne paraissait pas très loin, et Sam jugea qu'un peu de marche au grand air lui ferait du bien. Elle prit donc son sac, verrouilla sa voiture, et se mit en route.

Elle avançait facilement, les traces d'autoneige lui frayant un chemin dans la poudreuse. Toutefois, elle avait mal apprécié la distance : lorsqu'elle

atteignit l'autre rive du lac, elle avait le bout du nez et les doigts rouges et glacés. Ce qui ne l'empêcha pas d'admirer le cottage.

Le bâtiment de bois assez ancien, sans doute d'époque victorienne, se prolongeait par une véranda qui menait à l'embarcadère. Sam grimpa les marches du petit ponton. Elle imagina qu'un bateau y était amarré à la belle saison, à la place de l'autoneige. Plus elle approchait, et plus elle sentait l'atmosphère chaleureuse et protectrice dégagée par le foyer des Harris. Enfin, elle pénétra sous la véranda.

Andy vint l'accueillir avec un large sourire.

— Sam ! Avez-vous fait bon voyage ? Et cette promenade sur le lac gelé ? Mais entrez, entrez vite !

Avec l'exercice et le contraste entre le froid extérieur et la tiédeur de la pièce, Sam avait le feu aux joues.

A leur tour, Ella, Carol et Alice vinrent l'embrasser, et lui annoncèrent que les hommes, accompagnés de Sara, étaient partis couper un sapin. Quant à elles, elles préparaient le déjeuner en prévision du retour des « bûcherons » affamés.

Elles se tenaient maintenant toutes les cinq dans la grande cuisine ensoleillée, où le fumet des plats qui mijotaient rappela à Sam qu'elle avait sauté le petit déjeuner... Deux petits enfants, installés sur des chaises hautes, réclamaient à manger, tandis que Rebecca, dans son carrycot posé sur la table, observait toutes les allées et venues avec son attention habituelle.

Une demi-heure plus tard, des voix joyeuses et des bruits de pas sous la véranda annoncèrent le retour des autres. Ils rapportaient un sapin superbe.

— Oh, il est magnifique ! s'exclama Miranda.

— Tu peux remercier Sara : c'est grâce à elle, déclara Jude, non sans une pointe de fierté.

— C'est bien la dernière fois qu'une fille est admise à participer à cette expédition, décréta Matt d'un air indigné. Chaque fois que nous trouvons un arbre, Sara jugeait qu'il n'était pas assez beau et nous obligeait à continuer. Nous avons dû examiner tous les sapins dans un rayon de cinq kilomètres! J'ai bien cru que nous allions finir par nous perdre !

Cette tirade fut saluée par un éclat de rire général.

— Evidemment, vous ne choisissiez que des arbres avec des branches d'un seul côté! risposta Sara.

— D'ailleurs, Matt, tu ne risques pas de te perdre, remarqua Miranda. Tu connais la péninsule comme ta poche.

— Ça, maintenant, elle n'a plus de secrets pour moi...

— En tout cas, dit Alice, c'est le plus bel arbre de Noël que nous ayons eu depuis des années. Bravo, Sara. Je propose que, désormais, une femme aille chaque année superviser le choix.

— Bonne idée, renchérit Ella. Quand je pense que vous nous affirmiez toujours avoir rapporté le plus beau sapin de la forêt! J'en étais venue à croire qu'ils étaient tous dissymétriques, dans la région. A cause du vent...

Des murmures de protestation s'élevèrent des rangs masculins.

— Au fait, vous avez vu que Sam est arrivée? demanda Miranda. Nous voilà au complet.

Au milieu des rires et de l'excitation générale, personne ne remarqua que Sam embrassait tout le monde sauf Ben. C'est à peine si elle y prit garde elle-même...

Une fois l'arbre fixé sur son socle et rentré dans la maison, toute la famille s'installa autour de la table de la cuisine pour déjeuner.

A la fin du repas, il faisait déjà sombre. Il était temps d'allumer le feu dans la cheminée du salon, et de se mettre à décorer l'arbre et la maison.

— Mon Dieu, maman, d'où sors-tu tout ce gui ? demanda Luke en ouvrant un sac. Tu as dévalisé le marchand ?

— Ne dis pas n'importe quoi, Luke, répondit Andy. Je n'en ai pas pris plus que d'habitude.

Sam vit bien le regard d'avertissement qui passa de la mère au fils, mais fut incapable de l'interpréter.

— Oui, j'oubliais que tu prends toujours trop de tout, reconnut-il d'un air entendu. Si on te laissait faire, il y aurait aussi de quoi nourrir un régiment, ou une communauté hippie...

— Luke, ça suffit, tu es ridicule.

Le reste de l'après-midi se passa dans les rires et la bonne humeur. Miranda avait prévu du vin chaud aux épices et des tartelettes aux cerises et aux fruits confits pour patienter jusqu'au dîner. Le soir, le cottage ressemblait à une illustration d'un conte de Noël. Des pommes de pin et des branches de houx nouées de rubans de velours rouge ornaient la cheminée

et tous les cadres de la maison, et du gui était suspendu dans l'embrasure de chaque porte.

Dès que Sam passait d'une pièce à l'autre, il se trouvait quelqu'un à proximité pour l'embrasser sous le gui. Sauf Ben, qui n'était jamais dans les parages. Il faut dire qu'il surveillait la cuisson du gros jambon fumé, sur le barbecue, devant la porte de la cuisine; il était donc presque tout le temps dehors... Quelle que soit la raison pour laquelle il gardait ses distances, Sam en était soulagée. Quoi que Ben ait pu dire des espoirs que sa famille nourrissait à leur égard, elle préférait ne pas les alimenter par un comportement équivoque. Elle se trouvait déjà bien assez malhonnête d'ôter sa bague de fiançailles lorsqu'elle venait chez les Harris...

Sam se sentait agitée, presque fébrile. Elle était pourtant heureuse ici ; elle considérait même cette fête comme son vrai Noël, sachant par avance que la réunion de la semaine suivante chez les McCourt ne ressemblerait en rien au genre de célébration auquel elle avait été habituée dans son enfance, avec ses parents, et qui restait à jamais gravée dans son cœur.

Malgré tout, elle ne parvenait pas à se détendre. Comme si elle attendait quelque chose qui ne viendrait pas, quelqu'un qui n'arriverait pas... Se pouvait-il qu'Ezra lui manque à ce point? Lui aussi, il aurait apprécié ces moments...

Le dîner, composé du jambon cuit par Ben, accompagné de pommes de terre sautées et de pois, fut servi dans la salle à manger. Après que tout le monde eut terminé. Miranda disparut dans la cuisine, suivie d'Ella. Quelques minutes plus tard, les lumières s'éteignirent. La pièce n'était plus éclairée que par le feu de cheminée et les guirlandes lumineuses du sapin. Dans la cuisine, d'où parvenaient des rires et des chuchotements, on apercevait une petite lueur dansante.

A un signal, tout le monde entonna « Joyeux anniversaire... », et les deux femmes revinrent, Miranda tenant à deux mains un gâteau planté de bougies allumées. Sam chantait avec les autres, cherchant à deviner de qui ce pouvait bien être l'anniversaire. Quelle ne fut pas sa stupeur de voir Andy s'arrêter à côté d'elle, et poser le gâteau sur son assiette !

— Joyeux anniversaire, chère Sam, joyeux anniversaire !

Au milieu des applaudissements, on ralluma la lumière, et Andy demanda :

— Faites un vœu, Sam, et soufflez vos bougies! Sam était si émue qu'elle pouvait à peine respirer.

— Mais, mais je... Comme c'est gentil à vous d'y avoir pensé ! parvint-elle tout juste à articuler.

— Allez, allez, fais un vœu ! dit Carol avec insistance.

Ben était assis presque en face de Sam. Enfin, pour la première fois de la journée, il la regardait. Avec l'air d'un homme qui ne peut pas résister plus longtemps... Et elle était comme prisonnière de ce regard, aussi incapable de déchiffrer le message qu'il contenait que de s'en détacher.

— Fais un vœu, Sam, ordonna Ben d'une voix à peine audible.

A ces mots, elle baissa les yeux et remarqua, pour briser le silence et gagner du temps :

— Ce gâteau a l'air délicieux !

Un vœu. Il fallait qu'elle fasse un vœu. Mais elle ne trouvait rien. Rien, en tout cas, qui ne soit dangereux... Par chance, une phrase d'une histoire que lui racontait sa mère quand elle était petite finit par lui revenir à la mémoire : « Vous connaissez les désirs les plus secrets de mon cœur... ». Elle décida donc de s'en remettre à Dieu : Il savait, lui, ce que, au fond, elle souhaitait le plus...

Voilà ! Maintenant, elle pouvait souffler ses bougies... Les vingt-six flammèches s'éteignirent docilement dès le premier essai.

Les Harris lui avaient aussi préparé de petits cadeaux, comme des gages de leur amitié : une trousse de maquillage neuve pour son sac à main, un flacon d'un tout nouveau parfum, un recueil d'essais sur le thème du voyage... Et de la part de Ben, une boîte d'au moins une douzaine de stylos bille et de feutres rouges, noirs et bleus tout neufs !

Sam éclata de rire en ouvrant le paquet. Puis elle regarda Ben en souriant, en souvenir de cette soirée où ils avaient été si proches, et aussi de celle, plus récente, où il lui avait offert un tout autre cadeau d'anniversaire... Les yeux rivés à ceux de Ben, elle se rendit compte pour la première fois de la journée qu'il avait les traits tirés au point de paraître complètement abattu.

Elle en eut le cœur serré, mais se força à baisser la tête. Peu importe ce qui avait pu le mettre dans cet état, ce n'était sûrement pas à Sam de le consoler!

— Quelqu'un pourrait-il m'expliquer? demanda Matt en riant. En tout cas, chapeau, Ben ! Tu es le seul type que je connaisse qui puisse offrir une

poignée de crayons bon marché à une fille pour son anniversaire, et en recevoir un tel regard en remerciement !

— Hé oui ! J'ai un truc..., repartit Ben légèrement.

Cependant, Sam décela une étrange tension dans sa voix. Était-elle la seule à l'avoir remarquée ? En tout cas, personne ne releva.

— Evidemment, nous avons tout organisé pour le lendemain de votre anniversaire, précisa Miranda un peu plus tard. Imaginez notre déception lorsque nous avons appris que vous ne viendriez pas ! Mais au fond, c'était aussi réussi ce soir, non ? Juste un peu en retard...

— Il y a bien longtemps que je n'ai pas eu une aussi belle fête d'anniversaire, répondit Sam.

Aussitôt, elle porta la main à sa bouche. Horreur ! Qu'avait-elle dit là ! Tout juste deux semaines plus tôt, les McCourt donnaient une grande réception en l'honneur de son anniversaire et de ses fiançailles !

— Que vous arrive-t-il ? demanda Miranda.

Sam se contenta de secouer la tête. Elle tremblait de tous ses membres. Elle se leva, voulut fuir — quoi, au juste, elle ne le savait pas...

Ben se tenait dans l'encadrement de la porte, adossé au montant. À l'instant où Sam passait à côté de lui, il se tourna et l'enveloppa de ses bras puissants. Avant qu'elle ait eu le temps de protester, il l'embrassait...

Entre le vin chaud de la fin d'après-midi et le dîner bien arrosé, Sam sentit la tête lui tourner lorsque la bouche de Ben trouva la sienne. Elle dut se raccrocher à lui pour ne pas perdre l'équilibre. Il resserra son étreinte et lui donna le baiser désespéré d'un homme qui va être séparé à tout jamais de la femme qu'il aime. Un baiser qui renfermait l'éternité, la passion d'une vie, tant d'années d'amour indicible...

Puis il la libéra et quitta la pièce. Alors, Sam sentit un courant d'air glacé l'envelopper, et entendit claquer une porte.

12.

Une fois les enfants couchés, les adultes entamèrent une partie de Trivial Pursuit qui dura toute la soirée. Les joueurs s'étaient répartis en six équipes de deux, par couples. Evidemment, Sam et Ben se retrouvèrent ensemble. Sam était pour le moins perturbée, et Ben ne semblait pas très concentré lui non plus. Lorsqu'il dut citer la capitale de la France, il surprit tout le monde en répondant « Bruxelles » au lieu de « Paris ». Autant dire qu'ils furent battus à plates coutures, avec seulement deux « camemberts », au moment où Matt et Ella finissaient victorieusement.

— Eh bien, Ben, voilà qui ne te ressemble pas, commenta Arthur en rangeant la piste et les pions. Je crois que c'est la première fois que tu ne gagnes pas depuis que nous participons à ce jeu...

Sam trouvait déjà la situation un peu embarrassante, mais le pire restait à venir...

Innocemment, Miranda demanda :

— Luke, viens m'aider à t'installer le canapé pour la nuit...

— Quoi? s'écria Ben avec une violence qui surprit tout le monde.

Adressant son sourire le plus angélique à son fils aîné, Andy expliqua :

— Mais oui, Ben. Luke va dormir dans le salon. Carol trouve qu'il a un sommeil trop agité, et le lit de sa chambre n'est pas très large, comme tu sais.

Ben affichait une expression dure et froide. Même absorbé par sa colère, il vit le regard conspirateur qu'échangèrent Miranda et Luke...

— Tu n'as pas idée des coups de pied que me donne ton frère en dormant, renchérit Carol. Et, tu vois, je suis encore un peu... comment dire... courbaturée. Alors j'aime autant avoir le lit pour moi toute seule. Ça ne pose pas de problème, j'espère...

Sam ne comprenait rien à cette scène. Jusqu'au moment où Miranda la conduisit à sa chambre, et où elle se rendit compte qu'elle allait devoir la

partager avec Ben... La porte se referma, et elle le regarda, le cœur battant, un peu gênée. Il semblait hors de lui.

— Ben...

— Nom de Dieu ! J'avais pourtant bien dit à ma mère que je coucherais dans le salon. Elle ne peut pas l'avoir oublié !

— Et il n'y a pas d'autre place? murmura Sam.

— Non, sauf si on est prêt à prendre le risque de mourir de froid. La véranda est très agréable en été, et à la belle saison on peut aussi dormir par terre. Mais à cette époque, pas question. La maison est absolument glaciale la nuit. Bon sang ! J'aurais dû m'en douter : toute la journée, ma mère a eu l'air de préparer un mauvais coup...

— Mais... pourquoi?

— Parce qu'elle fait semblant de croire que nous sommes amants pour nous inciter à le devenir.

— Tu en es sûr?

— On ne peut plus. Désolé, Sam. Tu avais raison, et moi tort. Il aurait fallu mettre les choses au point avant ce week-end.

Ben réfléchit un instant avant de déclarer :

— Bon, je ne vois qu'une solution : je vais dormir dans le salon, devant le feu.

Il ouvrit l'armoire. Voyant qu'elle était vide, de même que tous les tiroirs de la commode, il sortit de la chambre et alla frapper à une porte voisine.

— Maman, où est mon sac de couchage?

Miranda lui ouvrit.

— Ton sac de couchage? demanda-t-elle, l'air surpris.

— Oui, mon sac de couchage. Ne me pose pas de question. Normalement, il est toujours dans mon armoire.

— Enfin, Ben, c'est un sac de couchage d'été. Il n'est pas du tout assez chaud pour un quinze décembre !

— Peu importe. Je le veux.

— Mon chéri, j'ai envoyé tous les sacs de couchage chez le teinturier, hier, pour le nettoyage annuel.

— En décembre?

— Eh oui, c'est comme ça..., répondit Andy d'un air évasif.

— Oui, oui. Je commence à comprendre..., dit Ben calmement. Pourrais-tu enfin te mêler de tes affaires, au lieu de continuellement chercher à

régender ma vie?

Sur ces mots, il tourna les talons, la laissant plantée là. Miranda se mordit la lèvre. De sa vie, Ben ne lui avait parlé sur ce ton. Elle ne l'avait jamais vu dans cet état; il semblait éperdu de colère. La situation s'annonçait bien plus mal qu'elle n'avait imaginé. Et si c'était Sam, la pierre d'achoppement, et non Ben? Pourtant, Miranda avait bien cru que, malgré ses prétendues fiançailles... Un moment, elle envisagea d'aller trouver Luke pour lui dire que la comédie était terminée, et qu'il valait mieux qu'il cède le canapé à son frère. Mais Ben était déjà retourné dans sa chambre et avait fermé la porte derrière lui. Après tout, les choses allaient peut-être finir par s'arranger...

— Ne pourrions-nous pas dormir dans le même lit sans...

Sam laissa sa phrase en suspens. Ben l'attrapa par les épaules avec une passion si difficilement contenue qu'elle se demanda s'il allait l'étrangler ou l'embrasser...

— Ecoute, répliqua-t-il violemment. J'ai envie de toi, tu entends? J'ai tellement envie de toi que j'en perds la tête. De ton côté, si j'ai bien compris, tu veux tout autre chose. Pour l'instant, j'arrive à prendre sur moi, mais je ne supporterai pas que nous couchions dans le même lit. Et toi ? Tiens-tu tellement à ta petite vie avec Justin ?

Le sang de Sam cognait si vivement à ses tempes qu'elle crut s'évanouir. Elle baissa les yeux et fit un effort pour respirer, mais sa gorge était tellement nouée que l'air ne passait pas.

— Ben..., murmura-t-elle. Ben...

Avec un gémissement de détresse, elle enfouit son visage dans ses mains. Il fallait absolument qu'elle recouvre le contrôle d'elle-même. Pour l'instant, son cœur battait furieusement dans sa poitrine, et elle était incapable de réfléchir.

Que lui arrivait-il, mon Dieu ? Que lui arrivait-il donc ? Bien sûr, Ben l'attirait. Depuis le premier jour. Mais comment expliquer ce désir? C'était comme un accès de folie. Sam n'avait jamais rien éprouvé de semblable à cette impression d'être déchirée en deux...

— Ben, je... je ne peux pas. Je suis fiancée...

— Ne prononce plus jamais ce mot devant moi, ou je t'étrangle.

Sur ce, il la lâcha et sortit.

Dix minutes plus tard, Sam vit Ben dehors, qui faisait les cent pas entre les arbres comme un ours en cage. Parfois, il s'arrêtait pour regarder la maison, la fenêtre de sa chambre. Puis il se remettait à marcher.

Elle continua de l'observer, tandis que les lumières de la façade s'éteignaient une à une jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la sienne...

Ben avait envie d'elle. Il le lui avait dit d'une voix qui l'avait presque effrayée. Rien que d'y penser, elle éprouvait une sorte de vertige. Elle songea alors au baiser qu'il lui avait donné tout à l'heure, dans l'embrasement de la porte, sous le gui. Elle devait bien se l'avouer : c'étaient les lèvres de Ben, brûlantes de désir contre les siennes, et non le vin qui l'avaient enivrée jusqu'à la faire défaillir...

De même qu'elle devait bien s'avouer qu'il l'avait attirée physiquement dès l'instant où elle l'avait vu. Il était si sexy, et si viril...

Encore cette attirance du premier jour n'était-elle que l'ombre du désir sombre et poignant qui l'étreignait maintenant. Si leur première rencontre n'avait été qu'une gerbe d'étincelles, à présent, Sam se sentait consumée par les flammes de la passion...

Et pourtant, elle se refusait à admettre que ce feu allait seulement la réchauffer. Non, il allait la détruire !

Elle s'assit devant la fenêtre pour mieux observer Ben et elle se mit à prier qu'il vienne la rejoindre malgré tout, tout en sachant qu'il ne le fallait pas, qu'elle n'était pas libre, qu'elle ne pouvait pas lui faire signe... Et que, s'il finissait par venir, il serait de son devoir de le repousser...

Elle se rappela aussi son anniversaire. Ce soir-là, elle le savait, Ben avait eu raison : elle aurait dû se laisser aller à faire l'amour avec lui avant d'être officiellement fiancée ! Alors, le désir assouvi, ils auraient tous deux cessé d'y penser, et ils n'en seraient pas là aujourd'hui !

Maintenant, il était trop tard ! Céder à Ben — et à son propre désir — revenait à trahir Justin.

Oui, mais... Ce à quoi elle n'avait pas pensé sur le moment, à quoi elle n'avait jamais pensé jusqu'à ce soir, c'est que Justin, lui, avait pris son temps. Elle aussi aurait donc eu le droit de s'assurer de ce qu'elle voulait vraiment, avant de s'engager... !

Péniblement, elle se leva et quitta la fenêtre, pour ne plus voir Ben qui allait et venait en bas et, même loin, exerçait sur elle une attraction irrésistible.

Elle s'assit sur le lit et ramassa son sac à main qu'elle posa sur ses genoux. Elle en tira sa bague, enveloppée dans un petit sac de velours. Ce lien de diamant et de saphir qui la retenait... ! Elle la glissa à son doigt et la fit jouer à la lumière de la lampe de chevet pour mieux l'admirer. « Tu aimes Justin, non? se dit-elle. Alors quel est ce sentiment terrible qui te pousse vers Ben, qui te fait désirer de toutes tes forces qu'il vienne à toi, même si tu sais qu'il te faudra le repousser...? » Pourquoi son corps, endolori comme si on l'avait battue, lui criait-il sans relâche que seul Ben pourrait l'apaiser, la combler, la...?

« Et toi ? Tiens-tu tellement à ta petite vie avec Justin ? », lui avait-il demandé. Ainsi, il la connaissait assez pour savoir cela : savoir que, si elle acceptait de faire l'amour avec lui ce soir, elle ne pourrait plus retourner vers Justin. Elle ne pouvait ni le tromper et faire comme si de rien n'était, ni choisir Ben, maintenant, et revenir ensuite à Justin en lui demandant pardon. Si elle choisissait Ben, ce serait définitif. Irrémédiable. Elle n'épouserait pas Justin. Et comme Ben la quitterait tout au plus au bout de quelques semaines, une fois que tout serait fini, il ne lui resterait plus rien. Rien.

Elle regarda de nouveau sa bague. Elle avait compté sur ce diamant, témoin de son engagement, pour répondre aux questions qu'elle se posait. Elle avait cru qu'il la garantirait contre les incertitudes de l'avenir, chasserait de son cœur le désir ardent qu'elle avait de Ben Harris. Hélas, aucun caillou n'aurait eu ce pouvoir...

Ne devait-elle pas y voir un signe? Elle doutait. Toujours. Pouvait-elle honnêtement croire qu'elle aimait assez Justin pour l'épouser? Pouvait-elle l'épouser si son amour pour lui ne suffisait pas à la préserver d'une passion aussi brûlante pour un autre, alors même qu'elle en devinait la probable brièveté?...

Sam en était là de ses réflexions lorsqu'elle entendit un bruit de pas. La porte de la chambre s'ouvrit. Ben se tenait en face d'elle, pâle et résolu, mais débarrassé de la mine égarée qu'elle lui avait vue toute la journée. Dehors, dans la nuit et le froid, il avait sans doute pris une décision...

Les yeux de Sam allaient et venaient de sa bague à Ben. Et, enfin, elle comprit.

Elle sut que le simple fait de s'être posé la question suffisait à y répondre : elle ne pouvait pas épouser Justin quand son cœur battait aussi fort pour un

autre ! Elle ne pouvait pas lui jurer fidélité devant Dieu et les hommes quand son cœur lui disait qu'il ne renoncerait jamais à Ben Harris... !

Ben ferma la porte, s'approcha du lit, s'assit près de Sam et lui prit la main. Il regarda sa bague ; il la voyait pour la première fois. Comme il s'en était douté, c'était un bijou froid, sans vie. Alors, il plongea les yeux dans ceux de Sam. Juste pour savoir...

Ce simple regard fit taire toutes ses interrogations. Il avait suffi à Sam de regarder Ben pour que tout s'éclaircisse. Soudain, l'angoisse de ces dernières semaines s'évanouit, et l'évidence s'imposa à elle. Même si Ben ne voulait d'elle que pour une nuit, elle voulait de lui pour toujours.

Sam baissa la tête. Elle sentait Ben déterminé, et elle, elle était enfin prête à lui ouvrir les bras...

Lentement, comme s'il s'agissait d'un geste essentiel, il lui ôta sa bague et la posa près de la lampe.

— Tu ne l'épouserai pas, déclara-t-il.

Sans détacher de Sam son regard ardent, il la prit dans ses bras. Et là, il donna enfin libre cours au désir qui le dévorait depuis des semaines. Lorsqu'il l'embrassa, Sam l'enlaça à son tour, et se laissa entraîner avec lui dans le tourbillon de sa passion...

Voilà donc ce qui allait sceller son destin, songea-t-elle avec étonnement. Non pas une bague, comme elle l'avait imaginé, mais ce baiser, ces caresses, la bouche de Ben, les mains de Ben, le corps de Ben tout contre le sien. Désormais, elle lui appartenait pour l'éternité...

Sam s'endormit, mais Ben ne put trouver le sommeil. Il quitta le lit pour aller s'asseoir près de la fenêtre. Il observait Sam dans la pénombre, tourmenté par ce qui s'était passé, tout autant que par ce qui allait arriver maintenant. Il lui avait affirmé qu'elle n'épouserait pas ce type, mais elle, elle n'avait rien dit. Elle avait cédé à la passion, rien de plus.

Sam rêva. Par une belle journée d'été, elle se tenait devant une superbe petite église. Voilà qu'elle en montait les marches, et que l'orgue se mettait à jouer. Elle descendait l'allée centrale au bras de son père. Elle savait qu'elle allait se marier, et qu'il était heureux pour elle.

Devant l'autel, une femme en aube rouge tenait un calice. « Ceci est le Philtre d'Amour », déclama-t-elle en levant la coupe au-dessus de leurs

têtes. Puis elle la tendit à Sam, qui but, et sentit aussitôt la tête lui tourner. Ensuite, la prêtresse tendit le calice au marié. « Mais je ne peux pas épouser Justin maintenant ! » s'exclama Sam en rêve sans se préoccuper outre mesure de l'étrangeté de cette cérémonie. Elle regardait l'homme à côté d'elle... et vit une tête brune, une bouche irrésistible : la bouche de Ben-Ben...

Elle sentit son cœur s'épanouir de bonheur tandis que Ben l'enlaçait. Jamais de sa vie elle n'avait connu un amour aussi plein, qui la comble autant. Et aussi vrai.

— Je t'aime, dit-elle à haute voix.

En ouvrant les yeux.

La chambre lui semblait éclairée, et pourtant il faisait nuit. Elle était toujours dans l'église, et cependant, Ben, assis près de la fenêtre, l'enveloppait d'un regard douloureux. « Evidemment, songea-t-elle dans son demi-sommeil. Il ne sait pas que nous sommes mariés... »

— Viens, demanda-t-elle en lui tendant les bras.

Aussitôt, il fut près d'elle, l'étreignit et l'embrassa avec une fougue égale à celle de Sam, la serra contre lui, avide, impérieux, en proie à toute la force de sa passion...

Le corps chaud de Ben contre sa peau, et ses caresses à la fois rudes et tendres achevèrent de réveiller Sam délicieusement.

Il était déjà en elle, et si elle ne lui demandait pas de s'arrêter... Lentement, sensuellement, il allait et venait en elle, sombrait dans le plaisir et l'emportait avec lui, un plaisir tel qu'elle ne l'avait jamais connu avant lui.

Ben songeait confusément que cette femme qui le rendait fou allait devenir l'épouse d'un autre, qu'elle ne lui appartiendrait jamais, mais pour quelques heures illusoires elle avait cédé à son désir et se donnait à lui...

Lui, il avait pris ce qu'elle lui offrait. Tel un homme affamé, il n'avait pu résister. Et maintenant, il était étourdi de passion. Ah ! Les dieux s'étaient bien moqués de lui ! Enfin, il avait trouvé la femme que son âme appelait depuis toujours, et voilà que cette femme lui échappait. Qu'il lui fallait se contenter des miettes...

Ces miettes, il les dévorait jusqu'à la dernière, sachant qu'elles devraient lui durer toute la vie. Dans sa détresse, il était même heureux que Sam ne l'ait pas repoussé au réveil, ne lui ait pas demandé de s'arrêter. Ce moment

de fusion qu'ils étaient en train de partager représentait à la fois le plus grand bonheur et la plus grande torture de toute sa vie...

Progressivement, le plaisir montait en eux. Ensemble, leurs âmes se tournaient vers l'autel du rêve de Sam. Elevant la coupe d'or, la prêtresse psalmodiait : « Désormais, vous ne faites qu'un. »

L'extase se transmet de leur âme à tout leur être. Son souffle les enveloppa, les pénétra, et la joie passa dans tout leur corps.

Le plaisir fut si intense qu'il les fit trembler et gémir, se cramponner l'un à l'autre, comme pour l'éternité.

Reposant dans le noir auprès de la femme qu'il aimait, Ben ne fut pas surpris de sentir ses propres yeux mouillés de larmes. Jamais il n'avait pleuré en un tel moment, mais jamais encore il n'avait aimé...

Il n'avait jamais perdu, non plus, lui murmura une petite voix. Mais il refusa de l'entendre...

Au matin, Sam trouva Ben dans la cuisine à peine éclairée par la lumière grise de l'aurore, une tasse de café à la main. Il avait l'air d'un homme qui revient de l'enfer.

— Ben, déclara-t-elle calmement, sans préambule, il faut que je rentre à Toronto.

— Tu ne vas pas l'épouser, fit-il avec désespoir, bien qu'il sût que ces mots n'avaient aucune valeur tant qu'elle ne les prononçait pas elle-même.

Non, elle ne pouvait rien lui dire pour l'instant. Malgré ce qui s'était passé entre Ben et elle, Justin conservait un droit : celui d'être le premier averti.

— Je dois rentrer, répéta-t-elle obstinément.

Ben esquissa un geste de la main, puis s'arrêta.

— D'accord, répondit-il.

— Je veux dire : je dois rentrer maintenant.

— J'ai compris. Je suis...

Il ne pouvait pas finir sa phrase. Comment employer un mot aussi faible que « désolé » quand il aurait voulu dire à Sam que, dût-il en mourir, si c'était à refaire, il l'aurait refait?

— D'accord, répéta-t-il en se levant.

Il faisait trop froid, à cette heure matinale, pour rejoindre à pied la voiture glacée.

— Tu veux bien...

— Oui. Allez, viens.

En silence, Ben fixa le sac de Sam à l'autoneige. Toujours sans dire un mot, ils s'installèrent à bord de l'engin, et Ben lança le moteur, dans un vrombissement qui troubla la paix du matin.

— J'imagine que ça n'aurait pas dû arriver... Tu vas le lui dire? demanda Ben au moment où Sam montait dans sa voiture.

— Non.

Parce que ce ne serait pas nécessaire, tout simplement...

Et il resta là, seul dans la neige, à regarder la voiture s'éloigner...

Lorsque Ben revint au cottage. Luke était assis sur le canapé.

— Désolé, Ben, dit-il doucement. J'aurais mieux fait de me taire, n'est-ce pas?

— Oh, ça n'aurait pas changé grand-chose..., murmura Ben d'un ton las.

Cependant, il savait bien que, toute sa vie, il allait rester hanté par la pensée qu'avec un peu plus de patience, il aurait fini par arracher Sam à ses rêves d'argent, de puissance, de tout ce qui la poussait vers ce Justin McCourt qui allait détruire ce qu'il y avait de meilleur en elle...

Sam roulait prudemment sur les routes gelées. Elle réfléchissait, essayait de comprendre ce qu'elle n'avait pas su deviner plus tôt.

Elle le savait, maintenant : c'était Ben qu'elle aimait. Elle éprouvait pour lui un sentiment si différent de ce qu'elle ressentait pour Justin qu'elle avait d'abord été incapable de le reconnaître. Oui, elle aimait Ben. Ben, qui n'était pas du genre à épouser une femme, Ben qui ne voudrait d'elle que pour quelques semaines, quelques mois, peut-être un an... Ben qui avait fait son possible pour résister à sa passion pour elle parce qu'elle le lui avait demandé, parce qu'il savait ce qu'il lui en coûterait de tout abandonner pour lui...

Sam avait dû faire son choix en connaissance de cause, et c'est ce qui l'avait empêchée de voir la vérité pendant de longues semaines. «Au fond, songea-elle, peut-être ton cœur parlait-il déjà lorsque, le premier soir, tu lui as fait cette demande en mariage pour rire... »

Comme elle se sentait entière, maintenant. Elle était redevenue elle-même, enfin. Pourquoi ne l'avait-elle pas immédiatement senti ? Pourquoi toute cette inquiétude, ce besoin de sentir la bague de Justin à son doigt?

Parce qu'elle avait eu peur d'aimer un homme qui ne voulait pas de son amour, peur de cette vraie passion qui avait pris si totalement possession de son être qu'elle avait l'impression d'être née avec? Sans doute...

Elle avait cru que Justin représentait la sécurité, le bonheur assuré, et voilà qu'elle s'était trompée. Seul l'amour pouvait la rendre heureuse. Elle devait suivre son cœur, et sans craindre le vide cruel que risquait de lui réserver l'avenir.

En fin de compte, elle n'avait pas trompé Justin en faisant l'amour avec Ben. C'était plutôt Ben qu'elle avait trompé en se fiançant avec Justin...

Oui, tout se dessinait très clairement à ses yeux. Pourtant, elle était terrifiée. Ce matin, elle s'était dit qu'elle devait quitter le cottage pour réfléchir, mais, très vite, elle avait compris qu'il lui fallait partir pour mettre les choses au point avec Justin tout de suite. Aujourd'hui. Pendant qu'elle était sûre d'elle, pendant que l'amour était plus fort que la crainte de cet avenir qui la laisserait seule et démunie...

Alors, elle accéléra.

La nouvelle ne fit pas plaisir à Justin, et cependant, Sam eut l'impression qu'il était comme... soulagé. Il feignit le dépit, tempêta, essaya de l'embrasser, mais elle resta de marbre, et il n'insista pas longtemps.

Sam posa sa bague sur la statue et, alors seulement, entendit du bruit dans la chambre à coucher. Mue par un curieux sens de la fatalité, elle traversa le salon pour ouvrir la porte. Au fond, elle devinait ce qu'elle allait trouver derrière cette porte...

— Bonjour, dit-elle aimablement.

Judith... Tout s'expliquait! C'était donc là la raison du regard noir que Judith lui avait jeté en la voyant embrasser Justin...

— Eh bien, voilà qui met tout le monde d'accord..., reprit-elle à l'adresse de Justin.

Ensuite, Sam passa chez Simone. D'une part, elle voulait savoir comment elle allait, et d'autre part elle estimait devoir lui annoncer personnellement sa rupture avec Justin.

Simone la serra dans ses bras.

— Oh, Sam, comme je suis soulagée ! Et puis, tu tombes bien : je mourais d'impatience de te raconter ce qui m'arrive, dit-elle avec un large sourire. Je pars pour l'Afrique! J'ai été engagée comme infirmière

volontaire. Je vais suivre un stage dans un hôpital, et après, j'irai au Rwanda !

— Oh, Simone ! C'est génial !

— Tu te souviens, tu m'avais conseillé de chercher un autre moyen de vivre en paix avec moi-même. Voilà. J'ai trouvé le meilleur qui soit. On a besoin de moi, là-bas. Je vais enfin être utile à quelque chose, à quelqu'un...

— Tu dois vraiment partir tout de suite ? Avant Noël ?

— Ne me retiens pas, Sam. J'y tiens vraiment. Tu m'éciras? reprit-elle après une pause. Si je t'écris, tu me répondras ?

A son tour, Sam serra la jeune fille contre elle.

— Bien sûr, Simone. Dès ton arrivée.

— Tu seras la première à avoir de mes nouvelles, promet Simone.

Sam rentra chez elle pour attendre le soir, sans patience ni impatience, mais plutôt dans un état second proche de la transe, comme si cette attente faisait elle aussi partie de l'inévitable.

En fin de journée, elle prit un bain, et se prépara avec le soin d'une reine guerrière avant la bataille, d'une femme qui attend son amant...

Elle revêtit sa robe rouge, et noua autour de son cou le collier doré que Ben lui avait offert. Puis elle sortit pour se rendre chez lui.

Ce ne fut qu'en arrivant et en voyant les derniers étages de la maison de brique plongés dans l'obscurité qu'elle se souvint qu'on était dimanche, et devina où Ben était.

Alors, elle rentra chez elle. Elle savait qu'il ne viendrait pas la rejoindre. Mais elle savait aussi qu'il ne pouvait pas faire autrement...

Ben conduisait avec la même concentration qu'un homme qui a trop bu. Il se doutait qu'un moment d'inattention le précipiterait dans un tourbillon où il ne verrait plus que le visage de Sam. Comment avait-il pu être assez idiot pour croire qu'il ne risquait rien, pour croire qu'il pouvait passer une nuit, une seule, avec elle, lui faire l'amour, sans se sentir encore plus désespéré que s'il ne l'avait jamais touchée?

Dire qu'il avait cru son état d'avant « intolérable » ! Maintenant, maintenant seulement, il comprenait la véritable signification de ce mot. Ce qu'il éprouvait lui semblait au-delà de toutes les souffrances. Pour un moment de faiblesse, il s'était détruit. Il s'était brûlé. Corps et âme.

Et dire qu'il n'avait encore aucune idée de ce que Sam lui réservait...

Ben avait pourtant pensé que Sam comprendrait. Il s'était imaginé que s'il lui montrait la vérité, elle le suivrait... Oh, bien sûr, il avait envisagé la possibilité qu'elle prenne conscience de leur amour, et, malgré tout, poursuive son rêve mensonger. Mais il n'y avait pas vraiment cru.

Il roulait calmement, tâchant de ne pas trop penser à l'avenir, de ne pas se demander combien de temps encore ce sentiment de vide continuerait de le miner...

Et comme par hasard, alors qu'il s'était promis de ne pas s'approcher de son immeuble, il se retrouva devant la porte de Sam.

Lorsque la sonnerie de l'Interphone retentit. Sam ouvrit sans demander qui était là. Puisque Ben ne viendrait pas, peu lui importait qui pouvait bien monter chez elle.

Elle ouvrit la porte et resta là, à attendre son destin. Quel qu'il soit, elle était bien décidée, cette fois, à ne pas le fuir...

Mais ce fut Ben qui sortit de l'ascenseur...

Il vint à Sam, la prit dans ses bras et la porta à l'intérieur de l'appartement. Du pied, il referma la porte, et, avec l'avidité du désespoir, se pencha pour l'embrasser de toutes ses forces.

Jamais il n'avait ressenti une passion aussi violente. Il ne se doutait même pas que cela pût exister. Tout se passait comme si cet homme qui tenait Sam dans ses bras, la serrait contre lui, l'embrassait, l'enlaçait, était un homme neuf, un inconnu dont il n'avait fait la connaissance qu'en rencontrant Sam.

Parfois, il cessait un instant de l'embrasser pour murmurer des mots d'amour, puis il l'embrassait de nouveau. Il ne s'en lassait pas. Il ne se laisserait jamais d'elle, de son visage, de ses cheveux, de ses seins, de son corps, de son âme...

Enfin, il prit le visage de Sam entre ses mains et l'éloigna du sien pour mieux la regarder.

— Est-ce que c'est oui? demanda-t-il simplement.

— C'est oui, murmura Sam.

Alors, Ben la souleva et la porta dans la chambre obscure...

13.

D'un geste, Ben fit glisser la robe rouge à terre. Debout en face de lui. Sam rayonnait de splendeur barbare, avec ses seins hauts et fermes sous le lourd collier d'or, ses épais cheveux bruns épars sur ses épaules pâles, ses yeux étincelants de passion, dans son visage plus beau encore que toutes les œuvres d'art que Ben avait eu l'occasion d'admirer...

Il s'agenouilla pour faire glisser les bas de Sam le long de ses jambes et embrassa avec dévotion la fine dentelle qui la couvrait encore. Elle gémit. Il se releva et la prit dans ses bras pour qu'elle puisse l'emprisonner de ses jambes. Ben sentait son sexe palpiter comme un cœur contre ce corps féminin et fait pour lui... Alors, il déposa Sam sur le lit et baisa sa bouche avec la même ardeur que s'il l'embrassait pour la première fois.

Puis, à la lumière de la lampe, il se dévêtit. Sam le regardait. Lorsqu'il fut nu, il lut dans ses yeux tout le désir du monde et il fut bouleversé...

Ce soir, décida-t-il, il serait un amant parfait...

Il attira Sam au bord du lit, les pieds sur le sol, et acheva délicatement de la déshabiller, livrant ainsi la douceur humide de sa chair à ses yeux, ses doigts, sa bouche...

Sam soupira de bonheur. Elle vit Ben s'agenouiller et, presque aussitôt, sentit sa langue brûlante partir à la découverte du plus intime de son corps. Alors, elle se cambra en gémissant de plaisir.

Les mains sur les hanches de Sam. Ben contrôlait ce plaisir. Il la sentait vibrer, frissonner; il entendait les cris qu'elle ne parvenait pas à étouffer. Jamais elle n'appartiendra à un autre homme... Jamais.

Sam pleurait de joie sous l'effet de cette jouissance. Enfin, Ben vint au-dessus d'elle. Il s'étendit de tout son long sur le lit, et vint en elle d'un mouvement de reins qu'elle accueillit de tout son être. Et elle eut l'impression que leur bonheur crépitait en gerbe d'étincelles autour d'eux dans la chambre...

Alors, Ben s'immobilisa, loin en elle, et la regarda comme pour se noyer dans ses yeux.

— Sam, dit-il, je t'aime. Je t'aime comme un fou...

Ce fut comme si ces mots, qu'il n'avait jamais dits à aucune femme, libéraient en lui un torrent de sentiments. La fièvre le prit. Il aima Sam avec une ardeur effrénée, pour qu'elle ressente ce qu'il ressentait, pour qu'elle oublie tout sauf une chose : qu'il l'aimait et qu'elle devait être à lui...

Le cœur de Sam battait si violemment qu'elle crut s'évanouir. Elle avait l'impression que son âme, sortie de son corps, n'y était plus rattachée que par le plaisir.

— Ben, murmura-t-elle... Ben, Ben... Ben!

— Je t'aime, répétait-il inlassablement d'une voix rauque. Je t'aime.

Il n'était plus lui-même. Tout semblait lui échapper. Tout, sauf les cris de plaisir de Sam, et son propre besoin désespéré d'entendre ces mots qu'il savait qu'elle ne pouvait pas lui dire...

— Je veux que tu m'aimes, Sam... Dis-moi que tu m'aimes, que tu vas essayer de m'aimer au moins... Dis-moi que ce que nous vivons en ce moment compte à tes yeux...

Ces paroles de Ben. ses caresses, le poids de son corps sur le sien, le va-et-vient de son sexe en elle... Sam se sentait comme transportée dans un autre monde...

— Ben, murmura-t-elle, je t'aime, je t'aime... Je t'aime depuis le début...

Ce fut magique. Au même instant, Ben éclata en un cri de triomphe et d'abandon. Juste avant que Sam le rejoigne dans cette jouissance éternelle...

— Tu m'aimes vraiment? demanda Sam un peu plus tard.

D'ailleurs, que signifiait au juste « aimer », pour Ben ? Combien de fois avait-il prononcé ce mot? Il se redressa sur un coude et lui sourit.

— N'est-ce pas ce que je me tue à te dire depuis des semaines ?

— Depuis des semaines?

Ben la regarda d'un air perplexe.

— Tu ne t'en étais pas rendu compte? Qu'imaginais-tu donc?

— Je croyais que... que tu me désirais, mais... Mais tu n'es pas du genre qui épouse, si?

— Est-ce une façon gentille de m'annoncer quelque chose ?

Avant que Sam ait pu répondre, Ben lui posa une main sur la bouche pour la faire taire.

— Tu finiras par m'épouser, Sam, dit-il. Maintenant, je ne peux plus te laisser me quitter. Je te laisserais partir, et aller chercher ton équilibre chez les McCourt, si c'était ce que tu désires réellement. Mais je sais que Justin ne peut pas te donner ce dont tu as vraiment besoin. Si tu te maries avec lui, ta vie ne sera que tristesse, et son immense fortune n'y changera rien. Il te manquera toujours quelque chose...

— Tu... Comment cela, je finirai par t'épouser? demanda Sam en fronçant les sourcils. Est-ce...

— Sam..., murmura Ben. Et dire que, tout ce temps, j'étais persuadé que tu savais!

— Tu étais persuadé que je savais quoi ?

— Que je t'aime ! Que je veux t'épouser! Tu ne t'en doutais donc pas?

Sam avait la gorge nouée.

— Mais d'après Miranda... Je croyais que...

— Ma mère mériterait d'être fouettée sur la place publique, dit Ben doucement. As-tu jamais songé que, si je n'étais pas marié, c'était pour la simple raison que je n'avais jamais vraiment aimé une femme?

— Non. Je te croyais... Je pensais que tu avais envie de moi mais que, comme j'étais fiancée... Enfin, tu vois, jusqu'à la nuit dernière, je croyais que tu n'éprouvais rien de plus pour moi que pour les autres femmes, et que tu ne voulais pas exercer trop de pression sur moi à cause de Justin.

Ben préféra en rire plutôt que de se plaindre.

— De ma vie je n'ai été aussi torturé que depuis que je te connais! s'exclama-t-il d'un ton léger. Tu avais l'air décidée à épouser Justin à tout prix. J'avais l'impression de ne rien pouvoir faire pour t'en empêcher, et j'en étais littéralement déchiré.

— Je croyais sincèrement que je t'aimais. Maintenant, je me rends bien compte que tu avais raison : j'étais tellement angoissée par la vie que je ne cherchais que la sécurité.

Après un long silence, Ben finit par demander :

— Et maintenant?

Sam secoua la tête.

— J'ai tout compris, hier soir. J'ai compris que je ne pouvais pas t'épouser, vu ce que j'éprouve pour toi; que mes sentiments à ton égard me

prouvent que je ne l'aime pas d'amour; et que, même si tu ne voulais qu'une aventure avec moi, je ne peux pas me marier avec Justin.

Bouleversé par les paroles de Sam, Ben se taisait.

Ainsi, elle aurait abandonné la sécurité d'un avenir tout tracé et la fortune pour une aventure avec lui, dût-elle ne durer que quelques semaines!...

— Il se trouve que je te veux pour toujours, finit-il par dire d'une voix rendue brusque par l'émotion. Rends-lui sa bague, s'il te plaît.

Sam papillota des yeux.

— Je l'ai fait ce matin. Voilà la raison de mon départ précipité. Je voulais parler à Justin tout de suite.

Enfin, l'ombre de la tension des derniers jours quitta le visage de Ben. Il caressa Sam, la serra violemment, comme pour s'assurer que, désormais, elle était à lui et qu'il était à elle.

— Hier soir, en faisant les cent pas dans la neige, je me suis dit que, malgré ta décision, si nous faisions l'amour, je parviendrais à te révéler le lien qui existe entre nous, et à te prouver que tu ne devais pas te marier avec Justin.

— Oui, répondit Sam. Après, j'ai rêvé que nous nous mariions, et que tout allait bien parce que je t'aimais. Lorsque je me suis réveillée, j'ai compris que je t'aimais pour de bon. Qu'il ne s'agissait pas d'une simple... attirance physique, comme je l'avais d'abord cru.

— Epouse-moi, Sam, demanda Ben d'un ton qui contenait tout l'amour du monde. Epouse-moi...

— Oh, oui ! s'écria Sam en riant de bonheur.

Comme prévu, les fêtes de Noël eurent lieu au cottage des Harris.

— Il fait froid, tu ne trouves pas? demanda Ezra à Sam tandis qu'ils traversaient à pied le lac gelé scintillant sous le soleil.

Ezra était arrivé d'Arabie Saoudite la veille au soir. Sam était allée le chercher à l'aéroport, et ce matin, veille de Noël, ils avaient pris la route du lac.

— Il y a bien longtemps que je n'ai pas vu autant de neige...

— Oui, répondit Sam. On dirait un peu les hivers de chez nos parents, dans l'Alberta... En tout cas, je suis sûre que tu vas adorer la maison. On s'y sent si bien !

Ben vint à leur rencontre. Il s'arrêta un instant sur l'embarcadère pour leur faire signe, puis descendit sur la glace enneigée.

Sam vit tout de suite que Ben et Ezra allaient bien s'entendre. A peine les avait-elle présentés l'un à l'autre qu'elle avait lu dans leur regard cet air de mystérieuse complicité qu'ont entre eux les hommes de valeur. Ils bavardaient déjà comme de vieux amis en pénétrant sous la véranda.

Lorsque la porte d'entrée s'ouvrit, la chaleur de la maison et de l'accueil familial enveloppa les voyageurs. Les « Joyeux Noël ! » fusaient de toutes parts. On embrassa les nouveaux venus, on les pressa de se débarrasser de leurs manteaux et de leurs bottes, et d'entrer. Dans la cuisine, flottait l'odeur alléchante du déjeuner en préparation.

— Oh ! Cette bague est absolument magnifique ! s'écria Miranda en prenant la main de Sam, qui venait d'enlever ses gants. On dirait un bijou barbare!... Tiens, je n'avais jamais remarqué que vos yeux sont exactement vert émeraude...

Ella embrassa Sam.

— Nous sommes tous ravis, dit-elle, alors que Carol et tous les autres s'étaient approchés.

Puis, plus bas, à l'oreille de Sam :

— Tu as pris la bonne décision, Sam.

— Oui, je sais, dit Sam avec reconnaissance. Je sais...

Un peu plus tard, Miranda s'installa à l'écart pour bavarder avec celui qu'elle appelait déjà « le frère de sa nouvelle fille ».

— Nous sommes très heureux que vous ayez pu vous joindre à nous, Ezra, dit-elle. Tout s'est déroulé à merveille, vous ne trouvez pas? Voilà Sam et Ben fiancés... Savez-vous que c'est moi qui ai organisé leur rencontre? Enfin, je dois reconnaître que, pendant un moment, j'ai eu peur que ça ne marche pas...

— Vous avez très bien fait, en tout cas. répondit Ezra, en regardant Miranda d'un air amusé. Je suis vraiment content de voir Sam entrer dans une famille aussi sympathique et unie.

— Oh, vous savez, je crois que nous sommes faits pour elle autant qu'elle est faite pour nous. C'est un réel plaisir de l'accueillir. Quand je pense que Ben a failli perdre la partie ! Vous êtes au courant ?

— Je sais qu'elle s'était fiancée à Justin...

— Oui, nous l'avons trouvée juste avant qu'elle ne commette l'irréversible.

— C'est aussi mon avis.

Ezra et Miranda échangèrent un regard qui en disait long sur ce qu'ils pensaient tous deux de Justin McCourt.

Puis, avec un grand sourire, Miranda changea de sujet. Enfin, presque.

— Alors, Ezra, dit-elle, d'après ce que m'a dit Sam, il n'y a personne dans votre vie... Parce que figurez-vous que je connais une jeune fille charmante...

Pendant ce temps, Ben et Sam se promenaient dans les bois enneigés.

— Je veux t'épouser le plus vite possible, déclara Ben. Nous nous sommes rencontrés le soir de Thanksgiving, et fiancés à Noël. Pourquoi ne pas nous marier le jour de l'an?

Sam le regarda, stupéfaite.

— Oh, Ben, si vite? Mais comment... Nous n'aurons jamais le temps... Les préparatifs ! Ta mère a déjà...

— J'imagine ce qu'elle a prévu. Sam, tu veux bien d'une grande fête? Pour ma part, plus j'y pense, et plus je me dis qu'il ne me déplairait pas de te présenter au monde entier... J'ai eu tant de mal à te conquérir!

Sam sourit. Elle se sentait bien, en sécurité, blottie contre l'épaule de Ben.

— Oui, dit-elle doucement. J'aimerais un vrai mariage, à l'église, et avec Ezra pour me conduire à l'autel...

— Alors, pourquoi pas à la Saint-Valentin ? Ça nous laisse plus d'un mois, et je suis sûr que cette date symbolique plaira à tout le monde. En particulier à ma mère ! Après tout, elle a droit à sa part de triomphe..., fit Ben en riant. Je ne sais pas comment elle s'est débrouillée pour te trouver, mais à l'avenir, lorsqu'elle m'agacera, il faudra que je me souvienne que c'est grâce à elle que nous nous sommes rencontrés.

Sam répondit par un sourire énigmatique.

— Oui, oui. Un jour, nous te raconterons toute l'histoire...